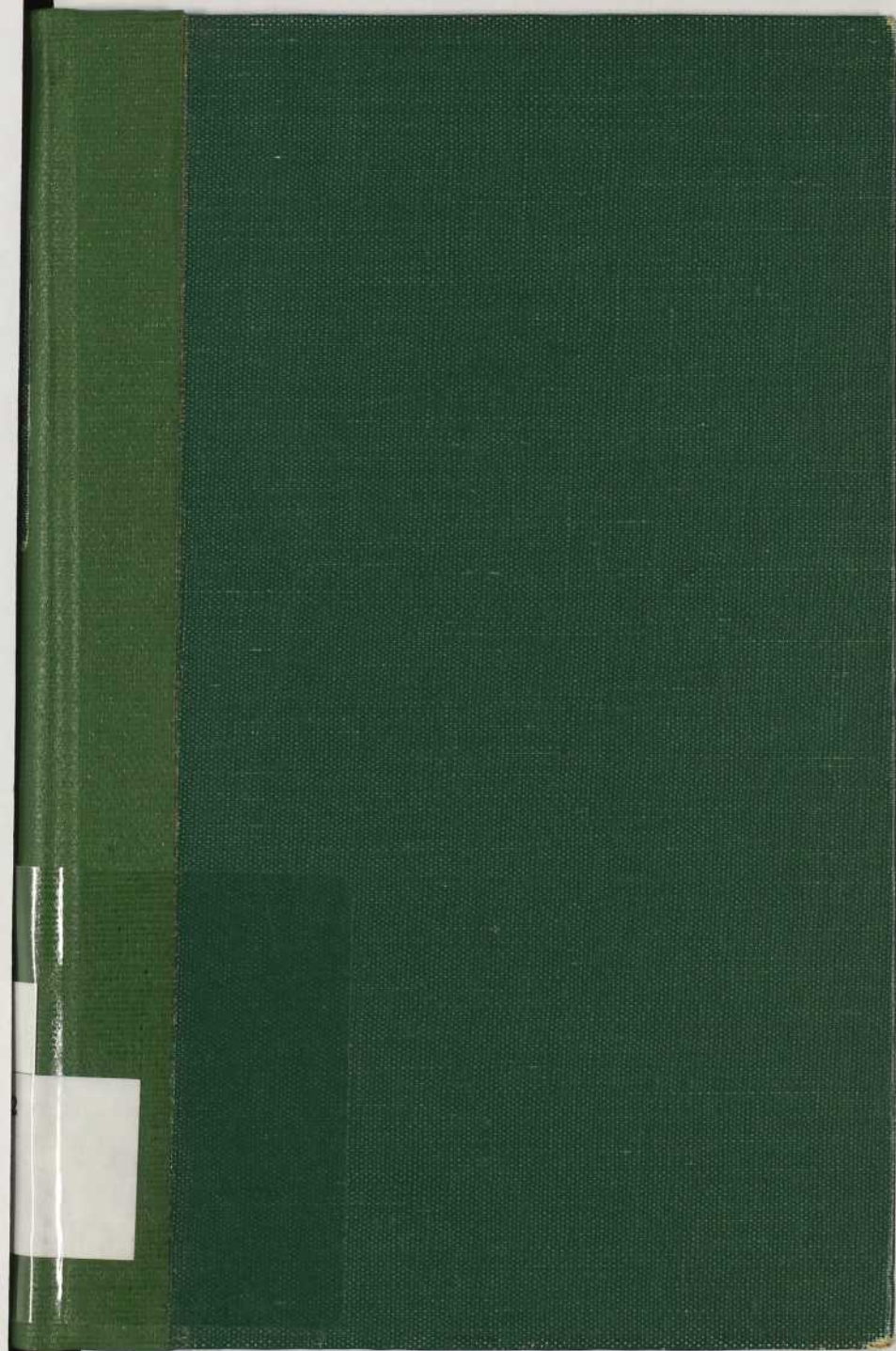
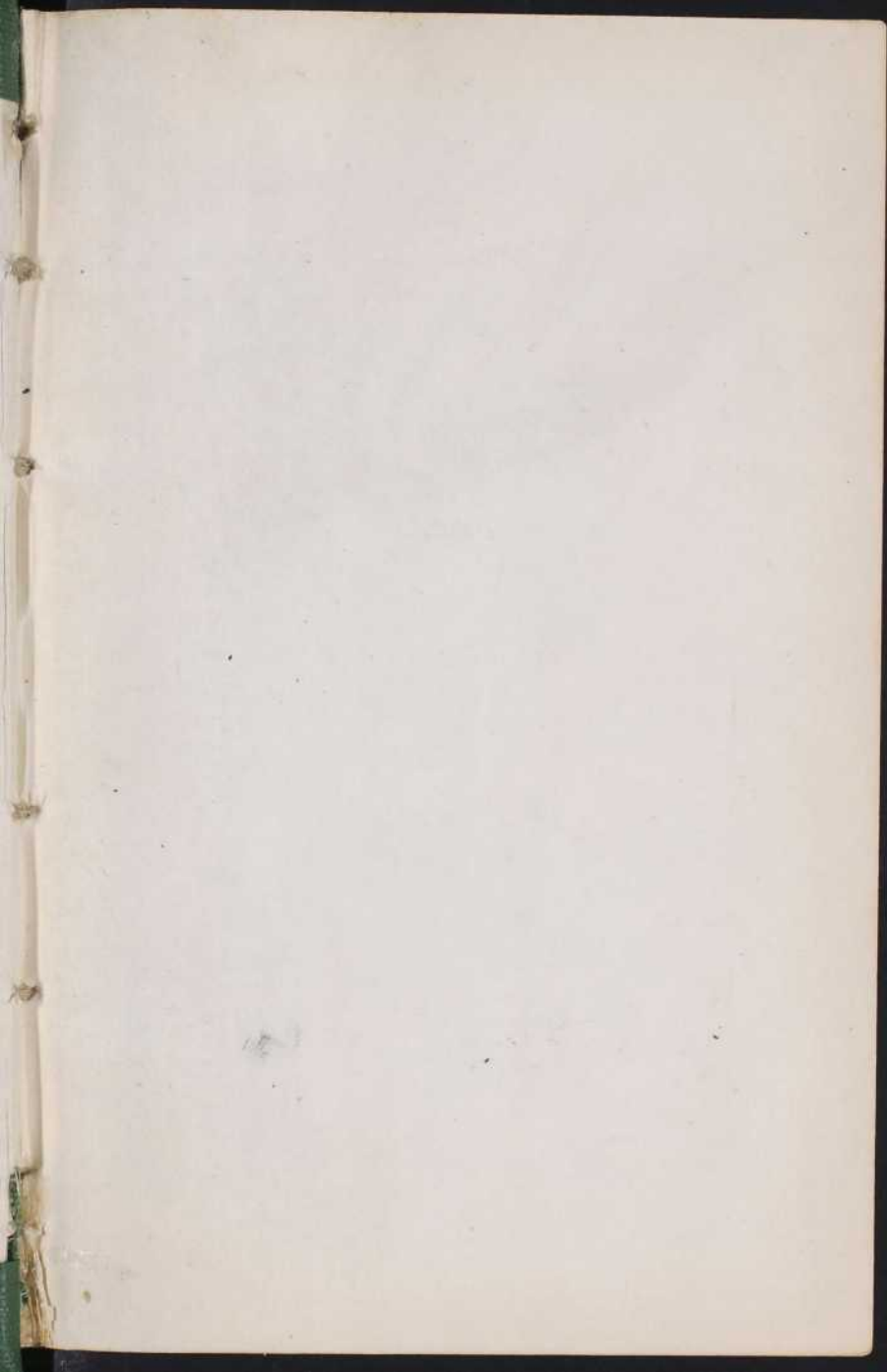
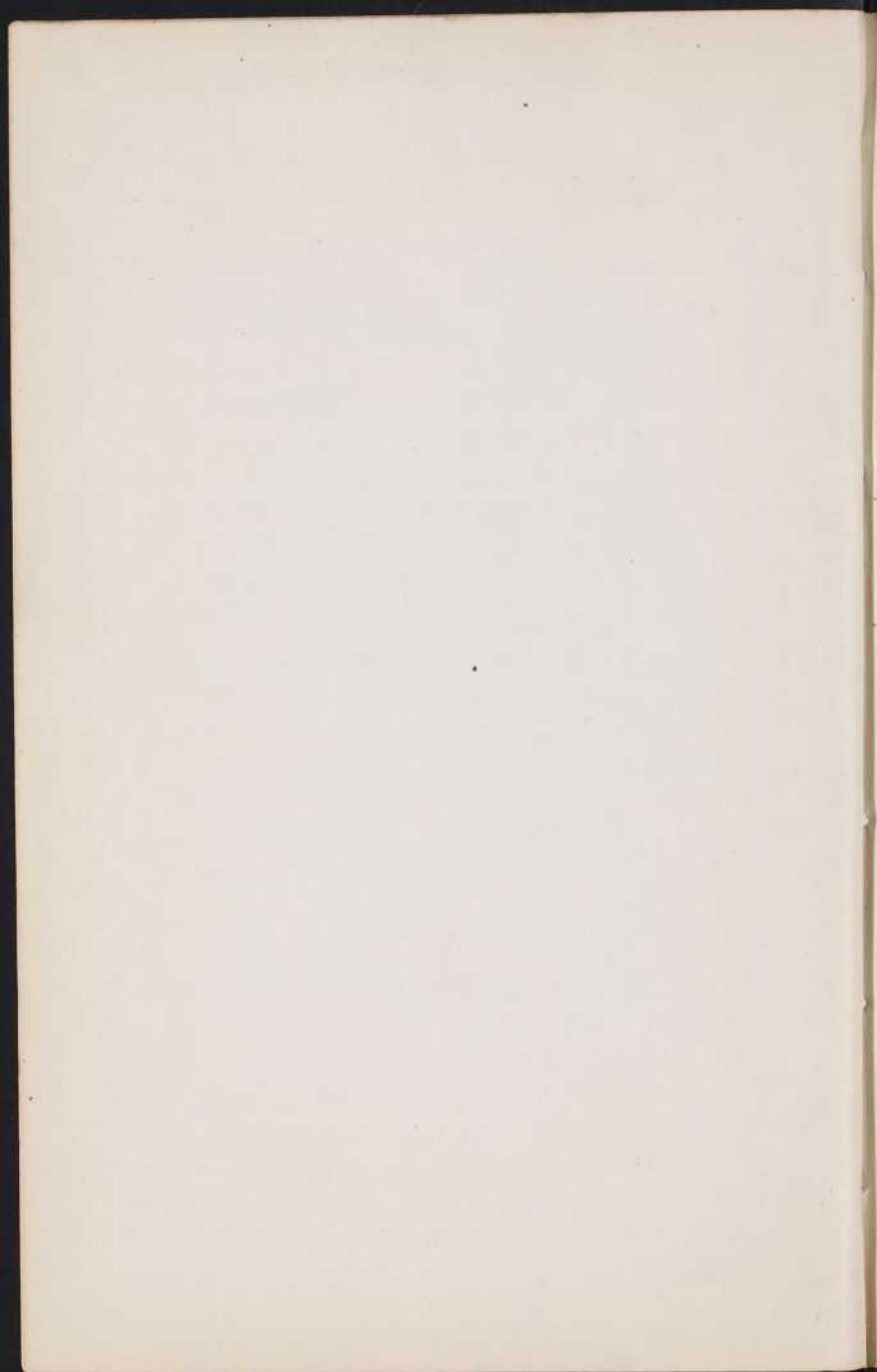
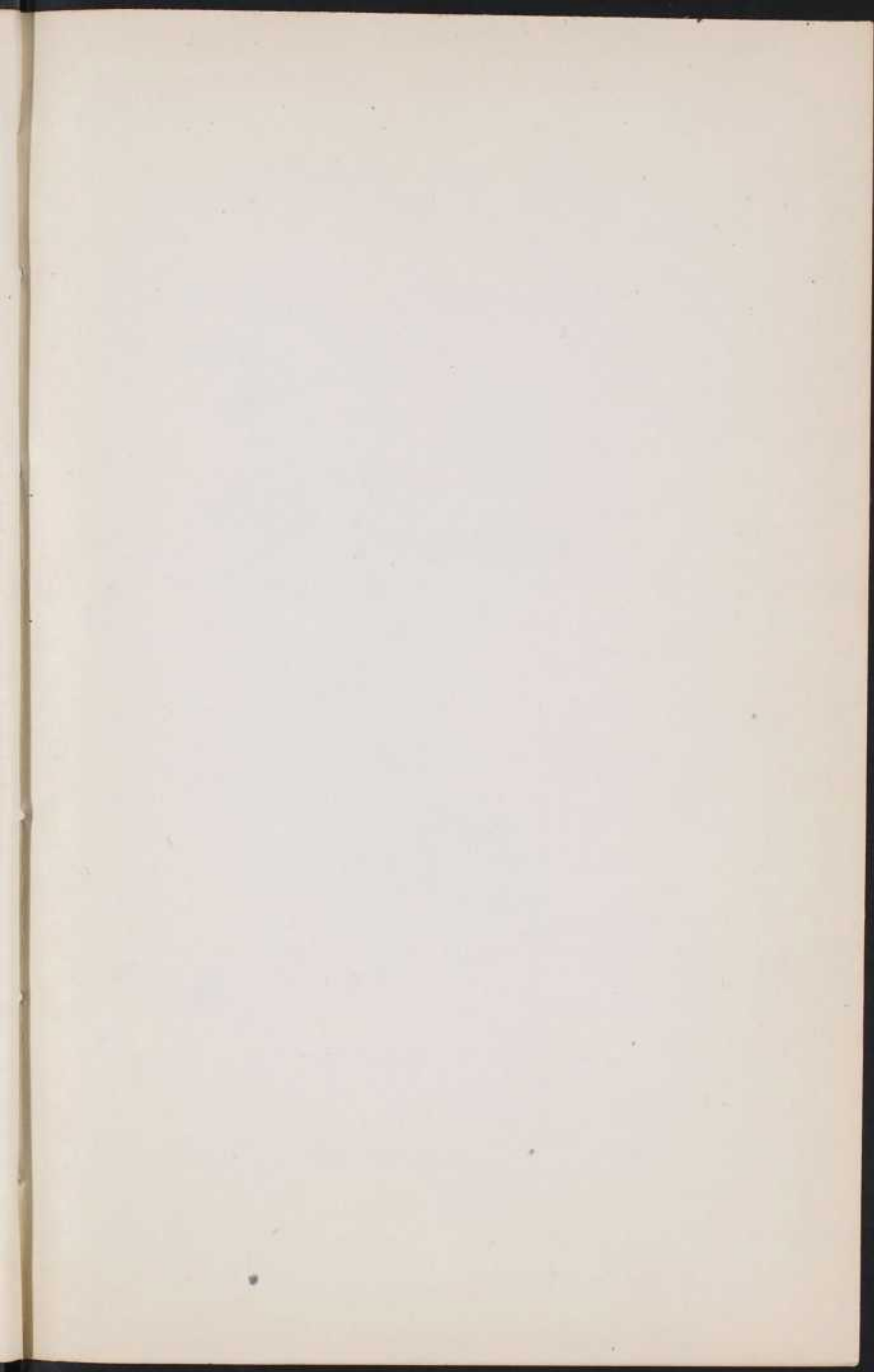


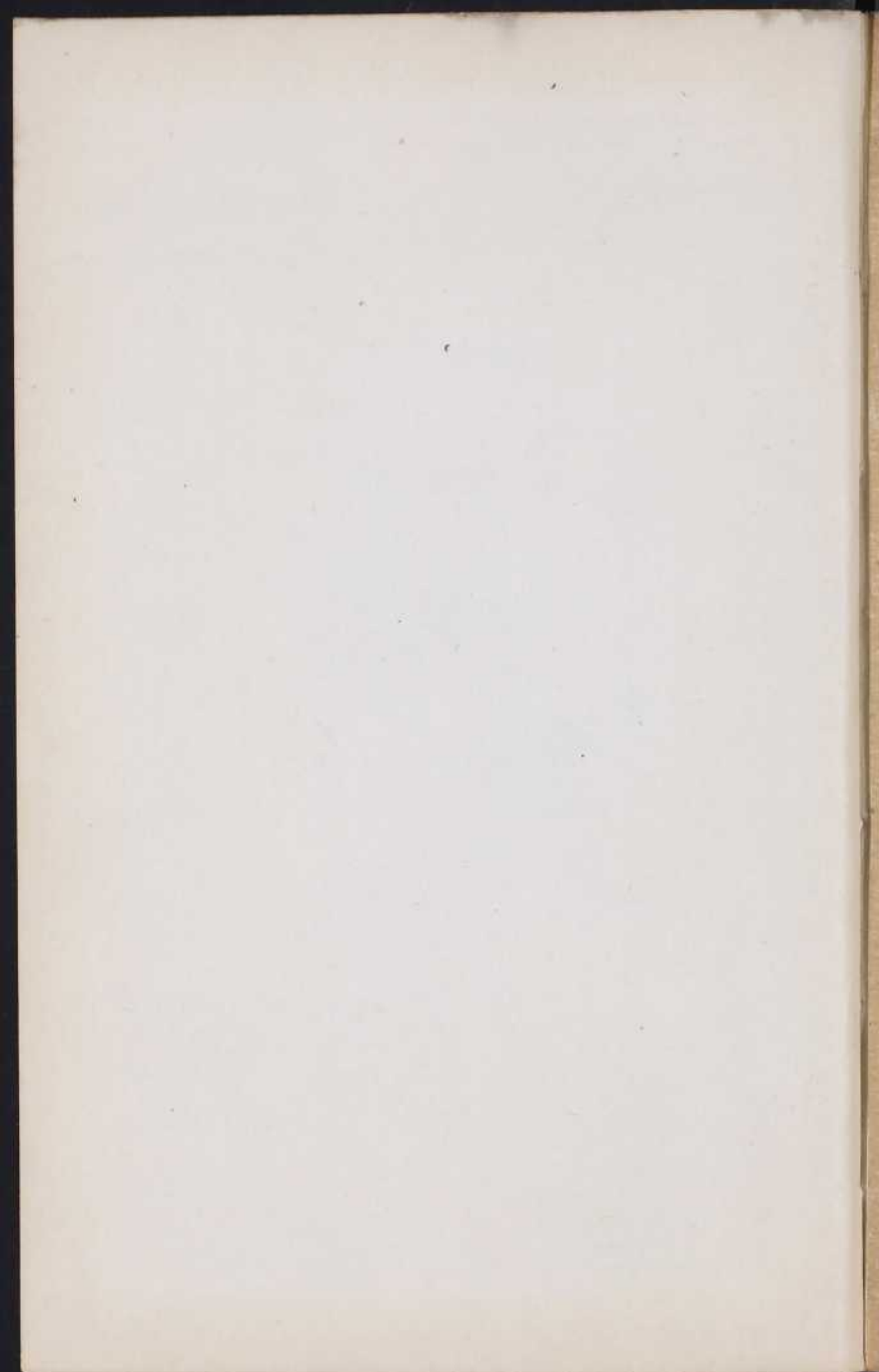












LAURENT BARRÉ

L'EMPRISE

Bertha et Rosette

ROMAN CANADIEN



SAINT-HYACINTHE

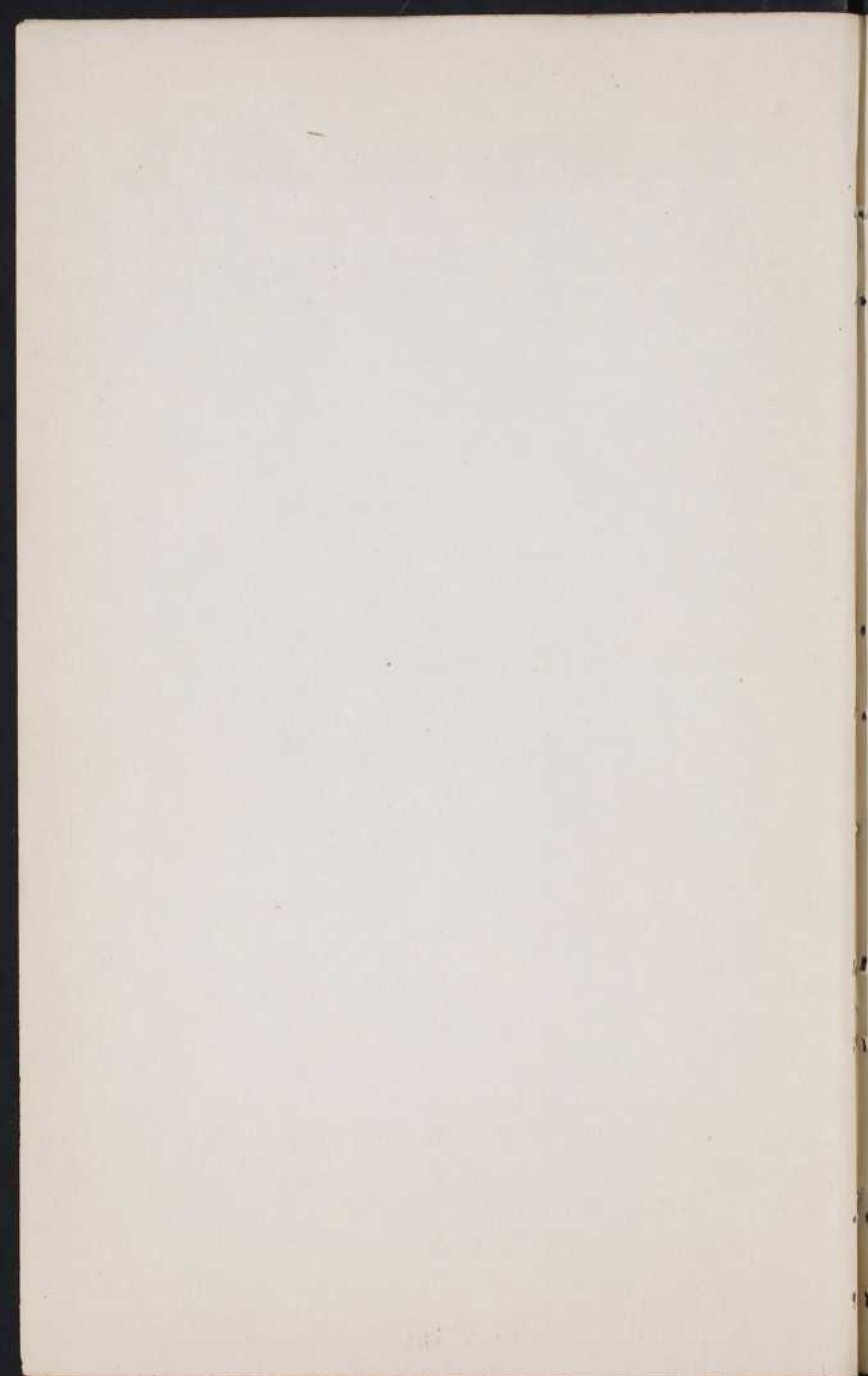
1929



BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTRÉAL

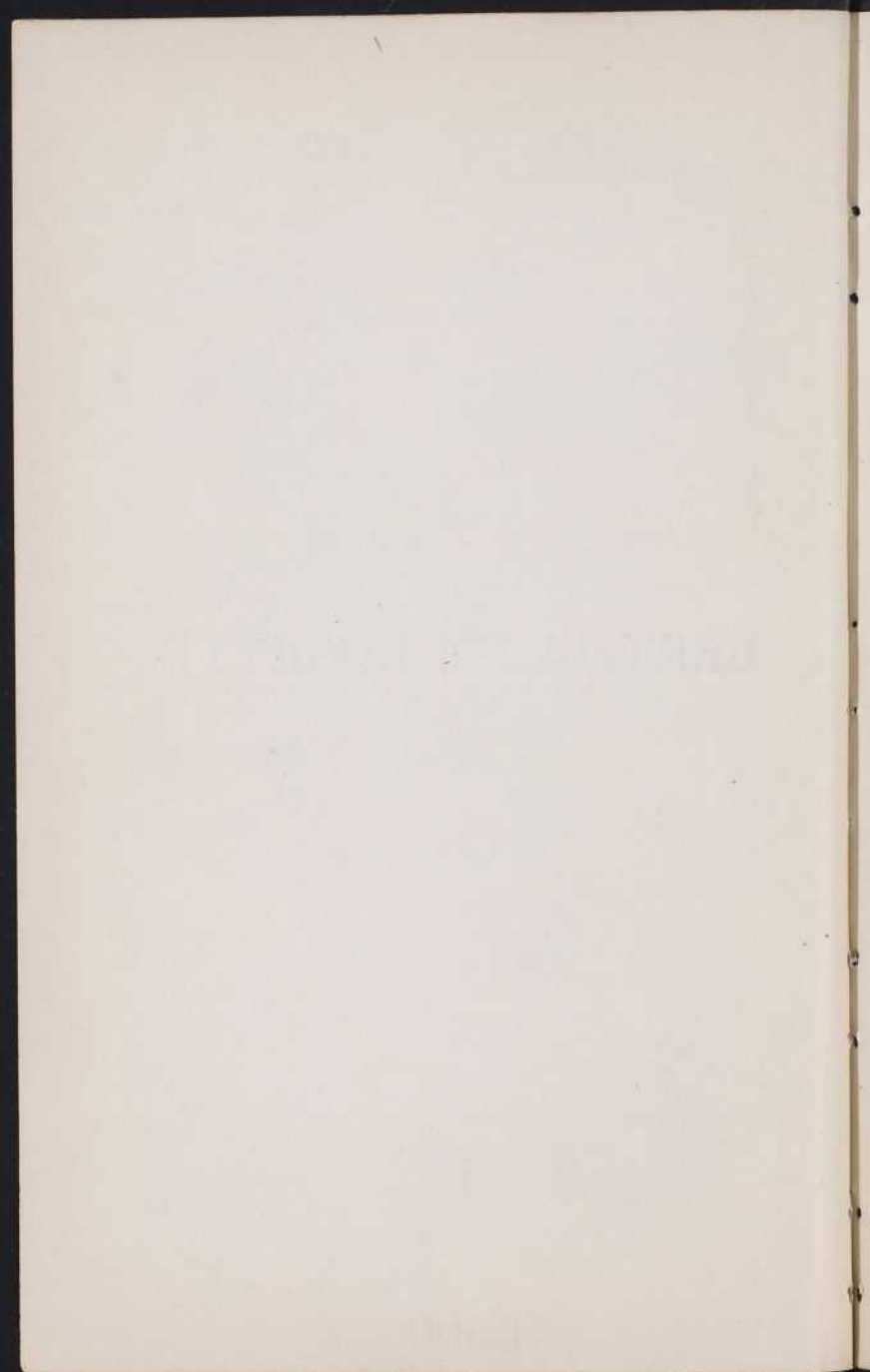
S84 3.99
B274 br

21
75



BERTHA ET ROSETTE

DROITS RESERVES



LAURENT BARRÉ

L'EMPRISE

Bertha et Rosette

ROMAN CANADIEN

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

SAINT-HYACINTHE

1929

3103101.004
309.02-71042

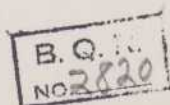
PS

9503

A77E5

V.1

75



UN MOT DE L'AUTEUR

En écrivant Bertha et Rosette, je n'ai pas voulu écrire de l'histoire à proprement parler; je n'ai pas voulu non plus faire une oeuvre littéraire; j'en suis incapable, pauvre terrien que je suis.

Ce que j'ai voulu, c'est laisser parler mon coeur de Canadien, remueur de terre. J'ai cru que ma plume plus lourde qu'une hache ou une pioche à ma main de défricheur-laboureur, pourrait exprimer ce que j'ai compris du murmure de cette terre, la Grande Amie si bonne, que j'aime tant et qui est si souvent sacrifiée.

L. B.

THE HISTORY OF THE

... of the ...
... of the ...
... of the ...
... of the ...

... of the ...
... of the ...
... of the ...
... of the ...
... of the ...
... of the ...
... of the ...
... of the ...
... of the ...
... of the ...

I

Bertha et Rosette

PROLOGUE

I

LES TOURISTES

*La visite, c'est toujours plaisant,
Soit en arrivant ou en partant.*

Vieux dicton canadien

C'était un jour de juin 1898. Dans la grande salle de l'hôtel de Roberval, trois colosses faisaient de leur mieux pour se comprendre: le maître de céans, Jos Hamelin, beau grand Canadien, qui ne sait pas un mot d'anglais; en face de lui et tout aussi grand, au moins six pieds, un Américain ne parlant que l'anglais, John Nicholson, vrai type de l'Anglais

fier et altier, pénétré de son importance et de sa supériorité, et pour qui il n'y a de grand que les States. Le troisième du groupe a nom Jacob Ruthberg. C'est un Juif, beau lui aussi à la façon des fils d'Israël. Pour lui l'argent et les affaires qui rapportent de l'argent, priment toutes considérations. Il est l'ami de John Nicholson parce qu'ensemble ils ont fait une bonne affaire; demain, il sera l'ami d'un autre, s'il y a une autre bonne affaire en vue.

Il s'est trouvé que les deux Yankees, ayant besoin de repos, ont décidé ensemble une excursion dans le nord. Le hasard les a conduits à Roberval, avec l'intention d'une bonne semaine à passer loin du tracas des affaires.

Les deux touristes américains, dont l'un est fils d'Albion et l'autre fils de Judas, demandent, peut-être pour la dixième fois:

—What is ouananiche? (Qu'est-ce que le ouananiche?)

La question restait sans réponse pour la bonne raison que le Canadien à qui on l'adressait, était aussi incapable de comprendre l'anglais, que ses visiteurs de parler français.

Heureusement qu'un quatrième personnage arrive à l'hôtel. C'est un cultivateur, ancien bucheron, vrai type du bucheron canadien, court, trapu, un vrai paquet de nerfs. nerfs.

Robert Neuville, c'est le nom du nouvel arrivé, a couru les chantiers jusqu'à l'âge de 25 ans. Un peu partout, sur la Chaudière, le Saint-François, la Gatineau, au *campe*, à la *drave*, il a bien travaillé et pensait bien y passer sa vie. Il avait compté sans les beaux yeux de Célanire. Mais passons. Robert Neuville a rencontré bien des sortes de gens; il prétend que sur la surface de l'Amérique du Nord, il n'y a pas un être humain avec qui il ne peut converser. Aussi son arrivée fut saluée avec plaisir par l'hôtelier.

—Arrive ici, Robert, voir si tu vas comprendre ces deux Messieurs-là.

—Well, sir, do you speak english?

Et la conversation s'engage.

On dit que l'Anglais de Londres et celui de New York sont différents; ce n'est pas à un Canadien d'en juger. Tout de même, l'anglais d'un Canadien ex-gars de chantier, celui d'un Américain d'origine anglo-saxonne et celui d'un Judéo-américain, ne sont pas identiques, bien qu'on arrive à se comprendre.

Laissons Robert Neuville expliquer ce qu'est le ouananiche, espèce de saumon d'eau douce, autrefois très abondant au Lac Saint-Jean; et disons un mot de ce coin de notre pays, où se passent les faits de ce récit.



Si le lac Saint-Jean était en Europe, il serait réputé une merveille, et la vallée qui l'entoure formerait par elle-même un pays. Ici, au Canada, le Lac Saint-Jean est un sim-

ple comté, au sol d'une grande fertilité et à la population rurale saine, active et vraiment progressive.

Les premiers colons venus surtout de Charlevoix, furent aux prises non seulement avec les difficultés habituelles aux premiers établissements, mais surtout à la mauvaise volonté de la compagnie de la Baie d'Hudson.

C'est l'histoire habituelle du développement et de l'expansion de la race canadienne française. Presque partout, on retrouve le génie colonisateur du Canadien en butte à l'emprise du capitaliste: marchand de fourrures, marchand d'alcool, trafiquant d'armes à feu, aux premiers temps de la colonie, dont ils paralysaient le développement; marchand de fourrures, marchand de bois, de nos jours.

Mais notre race a une telle vigueur, une telle fécondité, que malgré tous les obstacles et en dépit d'un coulage effarant des nôtres vers les Etats-Unis, les établissements surgissent et grandissent.

Aujourd'hui avec ses quelque quarante paroisses et sa population active, le Lac Saint-Jean est l'un des plus importants comtés agricoles du Canada; avec en plus des espérances de développement industriel considérables pour l'avenir.

Les deux touristes avaient questionné leur interprète et en avaient appris que le poisson abondait dans les eaux du lac. Ils voulaient aller pêcher. En fin de compte, on en vint à une entente: Robert Neuville fournirait chaloupe et engins de pêche, et il leur servirait de guide, moyennant rémunération fixée à tant par jour.

Conséquence de cette entente, c'est que les deux étrangers *embarquèrent* avec le Canadien dans sa voiture. Il y avait deux milles ou à peu près, de Roberval à la ferme Neuville. Les chemins étaient plutôt raboteux et le *squelette* portait dur; aussi les deux Yankees se tenaient aux barres du siège et ne soufflaient mot.

Profitons de ce silence pour présenter davantage Robert Neuville, l'un des principaux personnages de ce récit.

Comme la généralité de nos Canadiens, il avait pour tous parchemins et quartiers de noblesse, son nom inscrit dans les registres de la paroisse de Saint-Hilarion, et son baptistère, vraie copie certifiée, extrait de ces registres. Disons qu'à ses yeux, cette noblesse valait n'importe quelle autre. Il était Canadien, catholique, en était fier, et considérait avec raison que ces deux titres obligeaient un homme à bien se conduire.

De fait, il se conduisait bien. Au chantier, bucheron actif, abatteur d'expérience, charretier intrépide, *draveur* hardi et vaillant. Grâce à sa bonne santé et à son esprit d'économie, il s'était amassé quelques piastres, quand un bon jour, il fit la rencontre de Célanire Dupaul. Ce fut l'aurore d'une vie nouvelle. Qui dira jamais ce que peut faire une femme, ce qu'elle peut exercer d'influence sur la vie d'un homme. Toujours est-il que

Robert renonça à la vie de chantier, se fit cultivateur, se maria, et plus jamais ne retourna ni au camp ni à la *drave*.

Certes, il racontait souvent des histoires de chantiers, disait volontiers que c'était une belle vie, que les gages étaient bons, que les poux et les sacres n'étaient pas aussi redoutables qu'on le disait; mais toujours il finissait par dire que pour lui il en avait fini, qu'il était cultivateur et que le devoir d'un homme marié c'est de rester avec sa famille, afin de coopérer autant que possible à l'éducation de ses enfants.

Célanire était jolie. Chez les Ursulines, elle avait acquis une bonne instruction, savait même un peu d'anglais, connaissait surtout le rôle d'une bonne épouse et d'une bonne mère. En 1898, le ménage comptait dix ans d'existence et huit enfants vivants.

Robert présenta les visiteurs à sa femme, à qui il expliqua qu'il avait accepté d'être leur guide, puis s'en fut dételer son cheval.

Tant bien que mal, la conversation s'engagea entre les deux Américains et l'ancienne élève des Ursulines. Les touristes avaient cru constater que la femme était assez peu charmée du départ de son homme. Le Juif de lui demander si son mari allait souvent à des excursions de pêche.

—Non, il ne part pas très souvent, mais c'est encore trop; j'en suis inquiète, et surtout, c'est ennuyant à la maison pendant ses absences.

—Pourquoi ne faites-vous pas comme lui?

—Oui, pourquoi ne partez-vous pas avec lui ou de votre côté? suggère à son tour Nicholson.

—Et les enfants? Croyez-vous qu'on puisse laisser la maison ainsi avec une famille en bas âge, dont il faut prendre soin, d'autant plus que mon mari ne part pas par malice, mais bien plutôt pour le bien de notre famille.

—Et combien d'enfants avez-vous?

—Nous en avons huit, Monsieur.

—Ce doit être terrible, huit enfants, fit le célibataire fils d'Albion.

—Mais non, au contraire, cela n'a rien de terrible. Sans doute cela donne du trouble, mais nous faisons notre possible et le bon Dieu fait le reste.

Le retour de Robert mit fin à cette conversation, qui devait être reprise plus tard.

La barque et les engins de pêche furent vite parés, et nos trois pêcheurs s'en donnèrent à cœur joie. Le soir vint trop vite, mais le lendemain on recommença. Et c'est ainsi que suivant la direction du vent, ils visitèrent une partie du littoral : la Pointe-Bleue, la Pointe-Plate, l'Île aux Coulevres, Val-Jalbert, etc. Ils visitèrent aussi l'embouchure de certaines rivières qui se jettent dans cette vraie mer intérieure qu'est le lac, et remontèrent la Mistassini jusqu'aux chutes de Saint-Michel. A cette époque, c'était partout, ou presque, la forêt dense et sombre.

Ils s'arrêtèrent d'abord au pied de la chute No 1. Refusant de croire les affirmations de

leur guide, leur disant que plus haut il y avait d'autres chutes aussi importantes et même plus, les touristes débarquèrent et à pieds remontèrent le long de la branche sud. Arrivés au pied du rapide Serré, ils s'arrêtèrent pour demander à Neuville combien il y avait encore de ces rapides?

—Je ne sais au juste combien il y en a, mais ce n'est pas le dernier.

Ils redescendirent à leur barque, et le soir au quai de Saint-Méthode, dans une cabane de trappeur, ils dormirent comme jamais ils n'avaient dormi.

Le lendemain, ce fut la Péribonka, rivière inconnue, ignorée, et pourtant si remarquable. Au pied de la première chute, ils s'arrêtèrent et demandèrent à leur guide, si cette rivière si grande avait les mêmes rapides que celle visitée la veille. Neuville répondit dans l'affirmative énumérant quelques uns des rapides: celui de Honfleur, du Bonhomme, le rapide Voilé et autres. Ces randonnées

passaient le temps; déjà on était au jeudi soir.

Le vendredi, le vent poussa la barque vers l'île d'Alma. Au quai de Mistouc, les touristes s'étonnèrent qu'à l'embouchure d'une rivière, l'eau semblât se porter vers les îles.

—Ce n'est pas une embouchure de rivière, c'est la Décharge, leur dit Neuville.

—Comment, la Décharge? fit le Juif.

—Bien oui, c'est par là que se vide le lac.

—Il faut aller voir, dit Nicholson.

—Impossible, messieurs, si nous entrons dans le courant, nous serons entraînés et perdus.

Mais rien n'arrête un Américain associé à un juif, surtout quand ils ont à leur service un Canadien pur sang, de la trempe de Robert Neuville.

Il fallait voir. La barque fut attachée au quai de Mistouc, et laissant rames, lignes et ouananiches, les trois pêcheurs marchèrent le long de la grève; au bout de vingt minutes ils étaient en vue d'un premier rapide.

—Combien comme cela? demanda Nicholson.

—Je ne puis dire au juste, mais le plus fort c'est la Vache Caille.

—Où cela?

—Il y a bien douze ou quinze milles.

—Il faut aller voir.

—Comment, objecta le Juif, tu veux marcher quinze milles pour voir un rapide? Moi, j'en ai assez.

—Je ne marcherai pas, fit l'Américain; il doit y avoir moyen de trouver cheval, voiture et charretier. Il n'est que dix heures; on peut aller voir la Vache Caille et être revenus pour ce soir.

L'Américain fit tant et si bien qu'ils trouvèrent un cultivateur qui consentit, moyennant cinq piastres, à les mener jusqu'à la Vache Caille, au moins jusqu'à l'île Maligne, si les chemins étaient trop mauvais pour aller plus loin.

Arrivés en face de l'île Maligne, les Américains s'extasièrent: "Beautiful! Wonder-

ful!" Tous les adjectifs déclamatoires y passèrent.

—Is that the Cow? (Est-ce la Vache Caille?) demandait l'Américain.

—Non, répondait le guide, la Vache Caille est encore à cinq ou six milles. Le rapide est encore plus fort.

—Combien d'autres chutes?

—Je ne sais.

Et les deux Canadiens essayaient de compter en nommant les divers rapides: celui du Tourniquet, le rapide Gervais, le Cran, la Serrée, le Sault du Clairon, les chutes Malines....

Le vacarme des eaux mugissantes semblait fasciner les deux étrangers, et si leur guide les eut exécutés, ils auraient descendu le Saguenay jusqu'à Chicoutimi pour voir tous les rapides.

Ce soir là, ils couchèrent dans la ferme de leur charretier. Ils étaient revenus très tard de leur excursion à la Vache Caille; et plutôt que de coucher à la belle étoile, ils avaient

accepté de coucher sur le plancher de la cabane du colon, sur deux peaux d'ours.

Neuville dormit d'un sommeil de plomb, mais Nicholson rêva rapides et pouvoirs d'eau, barrages et turbines. Son réveil fut accompagné d'une phrase qui devait être la continuation de son rêve: "quinze cent mille forces au moins!"

Robert Neuville annonça qu'on mettait à la voile pour retourner à Roberval, profitant du bon vent d'Est.

—Pourquoi donc? demanda le Juif.

—C'est dimanche demain, et il faut aller à la messe.

—Comment la messe? Allons-nous interrompre une si belle partie pour une "*singerie*" pareille? disait le Juif athée.

—Demain, c'est un jour comme un autre, appuyait l'Américain, athée lui aussi.

Réprimant la colère qui commençait à gronder en lui, le Canadien répondit d'un ton tranchant:

—C'est un jour comme un autre, dimanche?

—Quelle différence trouves-tu entre un dimanche et un lundi, par exemple?

Neuville fixa le Juif de son regard d'homme à la conscience tranquille:

—Le dimanche c'est le jour du bon Dieu, et à moins d'être un *chétif*, on ne travaille pas ce jour-là.

Et le Juif d'un ton sarcastique:

—Le jour du bon Dieu! Croyez-vous à ça, vous? Un homme comme vous, de votre intelligence, qui avez voyagé et parlez sept langues. Voyons! L'avez-vous vu le bon Dieu?

La tête du Canadien se relève en un geste de fierté, presque de défi.

—Je n'ai pas vu le bon Dieu, mais j'ai vu et je vois ses oeuvres. Je crois que sans Dieu, sans sa loi, il n'y a plus sur la terre que des brutes. Et puis, c'est ni ci ni ça, c'est demain dimanche. Depuis une semaine, j'ai fait mon devoir de guide, demain je

ferai mon devoir de chrétien. Restez ici si vous voulez, c'est votre affaire. Dans dix minutes, moi, je pars avec la chaloupe.

Le retour fut gai, malgré cette légère discussion. Pour les deux Américains, Neuville avait même grandi dans leur estime, tant il est vrai que ceux qui prétendent avoir fait litière de tout principe ou croyance religieuse, ne peuvent s'empêcher de reconnaître intérieurement que de bons principes de foi en Dieu et en sa loi, sont une garantie de meilleure conduite.

Le lendemain, les deux Américains, dans leur chambre d'hôtel, discutaient de leur semaine, de leur guide, de ce qu'ils avaient vu et de leur retour.

La veille au soir, ils avaient veillé chez Neuville, et Nicholson avait voulu voir si la religion de la femme était à la hauteur de celle de l'homme. La discussion avait été très courte, Célanire ayant répondu qu'elle était catholique et n'entendait pas faire une religion neuve.

—Ma religion, je la prends toute faite, et sous ce rapport, je ne désire rencontrer ni inventeur ni marchand de religion.

Les Canadiens étaient à la messe, et les deux Américains repassaient les faits.

—Nulle part ailleurs, disait Nicholson, il n'y a autant de houille blanche qu'ici. Nulle part dans le monde, on peut trouver autant de pouvoirs et de facilités d'exploitation. Voyons! Calcule un peu toute cette eau qui coule dans le lac, toutes ces chutes qui ne demandent qu'à travailler. Ces rapides de la Vache Caille... Quelle fortune! Penses-y un peu, Jacob, ce que cela représente de puissance, de pouvoir. Jamais aucun pays n'a eu autant de richesses.

Il nous faut voir les gouvernants et mettre la main sur cette force hydraulique. Ce sont des millions qui dorment et que nous allons ramasser.

Le Juif de répondre:

—Easy, John! Easy! (Doucement) C'est vite dit: "Les millions dorment et nous allons

les ramasser.” Mais pour cela, il faudrait mettre la main sur la Vache Caille. Où vas-tu prendre le capital pour acheter et ensuite atteler ces forces? Penses-tu que Québec va te vendre la Vache Caille pour rien? Tu viens de le dire: “Ce sont des millions qui dorment.”... Les Québecquois ne te les donneront pas.

—Sans prétendre les avoir pour rien, il doit y avoir moyen d’acheter à de bonnes conditions. Peut-être que les gouvernants ne connaissent pas complètement tout ce qui dort ici. Et puis, en s’y prenant bien... *On fait ami...* Un bon dîner... Une souscription à la caisse électorale du bon parti... Ça ouvre bien des portes... Tu devrais savoir l’histoire de ton patron, l’ancien Jacob, qui acheta tout un héritage pour un plat de lentilles.

—Un plat de lentilles! Possible. Mais ce temps-là est passé.

Vas-y voir et tu m’en diras des nouvelles! La Vache Caille vaut des millions et tu ne l’auras pas à bon marché.

—C'est ce qu'on va voir. Je suis sûr que tous les Esaü ne sont pas morts. Nous achèterons le droit d'ainesse des Canadiens, et tu verras qu'avec de l'argent, on plie bien des consciences.

—La mienne ou la tienne, peut-être? Mais celle des Canadiens? J'en doute. Nous en avons eu un échantillon hier matin avec notre guide. Il n'y avait pas de diable pour lui faire risquer de manquer sa messe. Tu te rappelles aussi l'argent que tu as laissé traîner dans sa chaloupe et qu'il t'a remis, alors qu'il aurait si bien pu le garder. Et sa femme qui t'a vite réglé le cas de religion: "Pas d'inventeur et de marchands de religion." Je te dis qu'avec les Canadiens, leur foi vive, leur conscience de croyants, tu ne feras pas grand chose avec ton plat de lentilles ou ta souscription à une caisse électorale.

—Je ne ferais rien du tout si j'avais affaire à Neuville ou à ses pareils. Mais les gouvernants ne sont ni des pêcheurs, ni des buche-rons, ni des cultivateurs.

Les Neuville et les pareils, sont à leur hache, à leur charrue et à leurs rames. Les Célanire sont à leurs berceaux, élevant des enfants pour la richesse de notre pays, à nous Américains. Les gagner à notre point de vue et d'intérêt, est une impossibilité: ils sont trop près de leur Dieu; mais il y en a d'autres qui peut-être le sont moins.

Il y a plus. Ces croyants, ces travailleurs consciencieux et robustes, quel bel actif! Cette génération qui pousse, formée et élevée par des femmes comme celle de Neuville, quel trésor! Oui, quel trésor pour des employeurs que ces hommes et ces femmes que l'on élève dans le respect de Dieu et de la justice, dans le respect du droit et des biens d'autrui.

Crois-moi, juif de mon coeur, Jacob moderne, il n'y a pas à hésiter, il faut avoir le droit sur les chutes, et encore ce n'est là que la petite moitié de ce qu'il y a à faire fructifier ici. La grosse moitié de l'actif, ce sont

les Canadiens, leurs principes et leur conscience de croyants.

—J'admets tout cela, mais tu n'as pas encore acheté la Vache Caille.

—Nous l'achèterons. Je pars pour New York. Je verrai Astor et Haggins; je verrai O'Leary, Bachelor, Masson. Il faut tirer partie de ces richesses qui dorment. Les Robert à leurs charrues ou à leurs lignes, les Célanire à leurs berceaux, nous jouerons notre partie. Il y a des millions à réaliser et nous les aurons!

Et c'est ainsi que le rêve apparemment irréalisable d'un Américain fut le prélude à l'emprise du capital étranger sur les pouvoirs hydrauliques du Lac Saint-Jean, emprise qui devait se traduire un quart de siècle plus tard par l'élévation du niveau des eaux du lac, noyant les terres et chassant de leur foyer colons et agriculteurs de la région.

I

BERTHA ET GUSTIN

*" Il en est de l'amour comme des litanies
De la Vierge. Jamais, on ne les a finies".*

A. DE MUSSET

Seize ans ont passé. Seize ans de progrès, peut-être aussi de recul sous certains rapports. Le lac Saint-Jean est toujours le même appartement au moins. L'eau s'est renouvelée sans doute bien des fois en ces seize années tout en paraissant être toujours la même.

La Grande Décharge était vendue. Des capitalistes avaient acheté la Vache Caille, quelques mois avant les élections de 1900, et rien n'indiquait que John Nicholson y eût la moindre part.

Mais toute vendue qu'elle était, la Vache Caille restait libre; aucun barrage, rien ne

la retardait dans sa course, rien ne dérangeait son mugissement.

Robert Neuville avait vieilli. La cinquantaine avait sonné pour lui; sa moustache et ses cheveux étaient presque blancs, mais sa démarche restait toujours vive et alerte.

Quand à Célanire, elle paraissait toujours jeune; bien souvent on la prenait pour la soeur aînée de ses fils les plus âgés. Ils étaient beaux les gars de Robert. Plus grands que leur père, ils avaient hérité de la belle stature des Dupaul et de l'énergique douceur de leur papa, dont ils suivaient les traces.

Travailleurs actifs et robustes, les aînés étaient estimés et recherchés par les *lumbermen*.

Economes et sobres, ils épargnaient et cette année là, l'aîné avait décidé que ce serait sa dernière année de chantier. Conseillé par son père, il avait acheté une terre et il était décidé qu'il se marierait l'été suivant.

Quand aux autres, ils entendaient continuer encore à s'amasser de l'argent. Les plus jeunes aidaient au travail de la ferme.

Les filles étaient l'orgueil avoué de leur maman. Pour elle ses filles étaient la perfection en fait de beauté; elle n'avait certes pas complètement tort. Quant au papa, il voyait dans ses enfants non seulement la beauté physique, mais surtout la beauté morale. Parfois il regrettait que la modicité de sa fortune, comparée à la lourdeur des charges familiales résultant d'une famille de seize enfants, ne lui eut pas permis de donner à ses filles quelques années de couvent. Il s'en consolait en constatant que sa fille Bertha, l'aînée alors âgée de dix-neuf ans, avait un langage et des manières au moins aussi soignées que sa nièce Rose, fille de sa soeur, qui elle avait eu trois ans de couvent.

Suivant l'expression canadienne, Bertha était *un beau brin de fille*. Et la mère Bouchard proclamait que ses parents n'auraient pas de misère à lui trouver un mari.

Au fait, le futur mari était déjà tout trouvé: Augustin Tremblay, le fils cadet au père Prud'homme Tremblay qu'on appelait communément Tit Nomme.

Augustin n'était pas riche. Fils d'un cultivateur assez à l'aise, il pouvait attendre de son père un peu *d'aide* sans doute, mais il fallait tenir compte que le père Tremblay avait une dizaine de garçons à établir.

Alors le plus clair des héritages à Gustin, c'était sa bonne santé, sa bonne réputation, le nom sans tache qu'il portait et les bons principes reçus dans sa famille, à la maison paternelle.

Comme la plupart des fils de colons, il avait eu recours au chantier, où il s'était gagné et amassé quelques centaines de piastres en vue de son établissement.

Augustin et Bertha s'étaient promis l'un à l'autre. Pas de fiançailles officielles, mais de simples promesses de jeunes gens honnêtes. Ensemble ils avaient compté ce qu'il faudrait pour s'établir et ils en étaient venus

à la conclusion qu'avec deux ans de *campe*, de *drave* et de moulin, ils seraient assez riches pour avoir leur foyer. Et ils faisaient de rians projets d'avenir.

Dans leur droiture, ils se considéraient liés par leur simple parole, mieux et plus sérieusement que des fiançailles officielles ne lient d'autres moins consciencieux.

Ils se représentaient leur petit chez nous, qui serait pauvre et modeste sans doute, comme la généralité des chez nous campagnards. Mais un logis modeste, illuminé du soleil de l'amour basé sur la confiance et la foi, n'est-ce pas la plus grosse part de bonheur terrestre?

Ils espéraient, ils escomptaient le bonheur... La guerre devait tout déranger. Triste guerre!

Pauvre Bertha! Malheureux Gustin!



La guerre éclatait. Depuis longtemps, elle était inévitable. Les grandes puissances qui

se jalousaient, s'y étaient préparées depuis des années.

L'Allemagne voulait de l'espace; ses maîtres étaient avides de gloire, de grandeur, de domination. Le peuple français avait encore le souvenir de 1870; les jeunes grandissaient au refrain d'une revanche à prendre. L'Angleterre, continuant son jeu séculaire, entendait se faire l'arbitre maintenant l'équilibre entre les puissances rivales, afin de garder sa suprématie mondiale.

La guerre était inévitable. Le moindre incident devait mettre le feu aux poudres. L'incident de Sarajevo la faisait éclater dans toute son horreur.

Au Canada, il y eut de l'indifférence. La guerre en Europe, c'était loin; on ne s'en mêlerait pas. Notre peuple habitué à se considérer comme une partie à part, croyait de bonne foi que les tueries en Europe n'auraient guère de répercussions chez nous. De là le sentiment général que résumait la mère Bouchard en ces termes: "Bandes de fous,

qu'ils se cassent la gueule. Ici nous avons autre chose à faire."

Le peuple avait compté sans les dessous de la diplomatie. Les Canadiens ne savaient pas que les passions d'orgueil, d'ambition, de cupidité, qui déchaînaient le cataclysm ailleurs, sont en quelque sorte une partie de l'héritage d'Adam, et qu'ici au Canada, nous avons hérité comme ailleurs.

Nos gouvernants nous jetaient dans la mêlée!

Le cabinet canadien par son chef promettait, dit-on, un demi million de soldats, et le chef de l'opposition s'écriait en pleine Chambre: "Nous donnerons notre dernier homme et notre dernier dollar!"

Nous étions bien pris!

Pourtant ces promesses, ces déclarations n'étaient pas prises au sérieux: "C'est volontaire, disait-on, ira qui voudra."

Et même on allait jusqu'à dire: "Ça va s'arranger." Une foule de ceux qui s'engagèrent volontaires au début, comptaient tout

simplement faire une promenade et revenir dans quelques mois, après un beau voyage et avec leurs gages.

Comme tant d'autres, Gustin devait tomber dans le piège.

Augustin Tremblay n'était pas un ivrogne, loin de là; à peine lui arrivait-il de prendre un coup de temps à autre. Ce fut cependant sa perte. Un jour qu'à Chicoutimi il s'était amusé avec quelques gais lurons, il rencontra deux individus, raccolleurs de soldats. Le fit-on boire plus que de raison? Ou bien dans le gin qu'on lui servit, y eut-il quelque drogue stupéfiante? Mystère. Toujours est-il qu'il se trouva enrôlé volontaire dans la force expéditionnaire pour outre-mer.

Dire son regret, dire combien il maudit la boisson qui lui avait fait perdre la notion de sa volonté, serait difficile. C'était fait, récriminer eut été inutile. Trop orgueilleux pour avouer sa saoulerie, Gustin prétendit s'être enrôlé par patriotisme, proclamant que la vue des nombreux soldats des puissances

alliées, ferait réfléchir le Kaiser, l'amènerait à la paix en quelques mois, et que lui et les autres volontaires, auraient fait un beau voyage bien payé.

Le coeur de l'homme est un mystère. Gustin qui par orgueil ne voulait pas que le grand public connût les circonstances de son enrôlement, sentit le besoin de conter sa peine à quelqu'un.

Ce fut précisément la personne de qui il tenait le plus à être estimé, qu'il choisit pour confidente.

C'était le dernier jour de son congé d'adieu. Le dimanche après-midi, les deux jeunes gens, accompagnés de Monique, soeur cadette de Bertha, se rendirent au village. Gustin voulait faire ses adieux au Père Ballard, qui avait marié son père, qui l'avait baptisé, lui Gustin, et lui avait faire sa première communion.

Pendant que Monique s'amusait avec d'autres fillettes de son âge, les deux jeunes gens disaient au prêtre leur amour réciproque,

leurs espérances, et leur chagrin de se quitter.

Peut-être que le vieux prêtre avant de se donner tout entier à son Dieu et à l'amour des âmes, avait-il eu, lui aussi, un amour humain; peut-être aussi que ce fut sa seule connaissance du coeur humain qui lui fit comprendre l'inquiétude de l'homme et la détresse de la femme; il demanda :

—“Vous vous aimez, n'est-ce pas? Vous aviez décidé d'être époux. La vie est pleine de sacrifices, ayez le courage de faire le vôtre. Que le bon Dieu vous bénisse, mes enfants.”

Et à Augustin :

—“Que le souvenir de ton amie t'aide à être un bon soldat et surtout un bon chrétien.”

Tête baissée, la main dans la main, les deux jeunes gens écoutaient en silence les paroles du prêtre. Bertha pleurait sans sanglots, et finalement l'aveu de la faute sortit des lèvres du jeune homme :

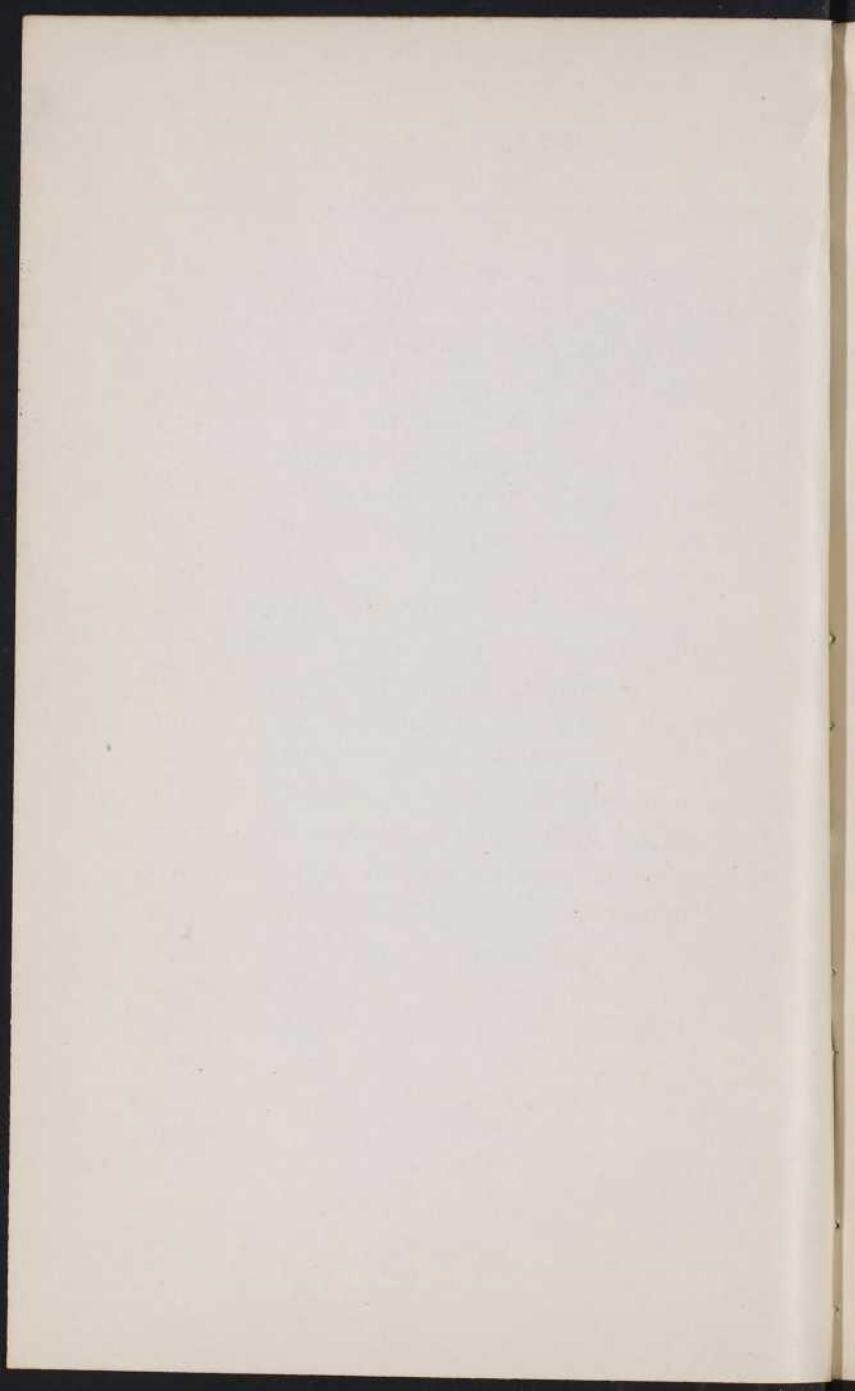
—C'est cette maudite boisson! Si je ne m'étais pas soûlé, je ne me serais pas laissé prendre. C'est fini. Jamais plus je ne boirai.

—Mon enfant, reprenait le prêtre, pour ne pas te soûler, il faudrait que tu ne touches plus jamais aux liqueurs enivrantes.

—Eh bien, c'est promis! Jamais je ne boirai une goutte de boisson. Tu m'entends, Bertha, cette promesse que bien des fois tu m'as demandée, je te la fais avant de partir.

—Oh! merci! En retour, je te promets que je ne danserai plus jusqu'à ton retour. J'aime la danse comme toi le gin. Pour ton retour sain et sauf, je promets au bon Dieu de ne plus danser.

Engagements spontanés de part et d'autre, qui pourtant devaient être un jour bien difficiles à tenir.



II

BÉNÉDICTION PATERNELLE.

*Vaut mieux être quêteux
Vivre chez eux
Que d'être seigneur
Et vivre ailleurs*
(Vieux dicton canadien)

La maison de Robert Neuville n'était pas un palais, tant s'en faut; elle était plutôt une chaumière.

La décrire, c'est décrire la moitié peut-être des maisons de nos cultivateurs: une cave ou sous-sol, où l'on emmagasine les patates et les légumes de toutes espèces, fruits divers, saloir au lard, conserves, en un mot provisions de toutes sortes; puis le rez-de-chaussé, qu'on appelle généralement le premier étage. Chez les Neuville, trois pièces: la cuisine occupait la grosse moitié; des deux autres

pièces presque égales, celle donnant du côté des granges, servait de chambre à coucher et celle ayant vue sur la route ou chemin du roi, servait de salon. A l'autre étage, moitié dans les combles, quatre pièces: chambres à coucher pour les enfants.

Et dans cette petite maison, où les plafonds sont bas, les fenêtres pas grandes, l'espace restreint, on élevait des enfants: seize petits Neuville, forts et vigoureux. Défi apparent à la science médicale que ces familles de dix, quinze, vingt personnes, entassées dans des locaux trop petits.

Mais il faut vivre, et les papas qui par leur travail subviennent aux besoins les plus pressants de cinq et même dix marmots, ne peuvent leur donner le confort et l'espace d'un palais.

Tout de même ces maisonnettes sont un chez nous, et les cultivateurs canadiens tiennent à leur chaumière, peut-être plus que certains seigneurs tiennent à leurs châteaux.

L'année 1914 avait passé; puis 1915 s'en allait rejoindre ses devancières.

Chez les Neuville, le train de vie ne changeait guère: travail, prière, économie. Bertha priait pour son promis dont les nouvelles arrivaient assez régulièrement.

L'automne ramenait le départ des gars de chantier, et chez les Neuville, ils étaient cinq à partir cet automne-là.

Les deux aînés s'étaient embauchés pour un *jobber* des McClaren; ils devaient partir vers le 15 septembre. Quant aux trois autres, ils attendaient les ordres des Price.

L'ordre de partir arriva à tous, pour le même jour.

La veille du départ, une voiture venue de Roberval, s'arrêta à la porte de la maison. Célanire qui se trouvait dehors occupée à étendre le linge qu'elle venait de laver, salua les voyageurs sans les reconnaître. Le plus âgé des deux demanda immédiatement en anglais, si c'était bien là que demeurait M.

Neuville. Sur réponse affirmative, le voyageur s'enquit si le *papa* était à la maison.

Sans paraître remarquer la méprise des visiteurs, qui croyaient voir en elle la fille aînée, la maman répondit que M. Neuville était à son étable, que s'ils désiraient le voir, elle n'avait qu'à l'appeler.

Pendant ces pourparlers, le plus jeune des voyageurs payait le charretier qui repartit tout de suite.

Juste à ce moment, Robert sortait de la grange, les mains pleines des oeufs dont il venait de faire la levée; il s'en vint vers la maison sans se presser.

Arrivé près des visiteurs, il eut une exclamation: "Tiens, M. Nicholson!" C'était en effet le riche Américain de '98, qui revenait pour la partie de chasse projetée dix-sept ans auparavant.

Bien des fois, il avait parlé de la première partie de pêche, se promettant d'y revenir. Et enfin il revenait, accompagné de son neveu, Sam Bachelor, un bellâtre sans croyances,

sans scrupules, n'ayant qu'une ambition : satisfaire ses goûts et s'amuser le plus possible.

Chez bien des êtres humains, une telle mentalité se serait traduite par des orgies et une débauche écoeurante; il n'en était rien chez Sam. Le vernis d'une civilisation raffinée et d'une haute culture intellectuelle, en faisait un vicieux gardant toujours les apparences de l'honorabilité et de la réserve.

Ses parents divorcés, on ne sait pourquoi, il avait été élevé par sa mère, alors que son père s'était remarié et élevait un autre fils unique. Riche à millions, il courait le monde, admirant le bien sans réserve et semant le mal au gré de ses penchants.

Robert Neuville écoutait en silence les explications de Nicholson, qui lui faisait part du désir qu'ils avaient, lui et son neveu, de faire une partie de chasse de quelques jours, et que pour cela, il leur fallait un guide.

— Pourquoi n'êtes-vous pas allés à la Pointe-Bleue, demanda Robert? Il y a là des sau-

vages qui se font une spécialité de servir de guides à travers la forêt.

Nicholson de répondre :

—Je n'ai demandé de guide nulle part ailleurs. J'ai une connaissance ici, Nous nous sommes bien entendus il y a dix-sept ans; nous avons eu du plaisir (a good time). Et je suis revenu directement ici. Je tiens à montrer à mon neveu, ce que c'est que des gens à qui on peut se fier.

L'entente fut vite conclue : Robert acceptait d'être le guide des deux Américains, moyennant rémunération journalière.

Comme les cinq gars de chantier devaient partir le lendemain matin, il fut convenu que la partie de chasse ne commencerait que le midi.

—Je tiens à être libre au départ de mes fils, avait dit Robert.

John Nicholson fit alors une proposition :

—Vos fils ne partent que demain matin, pourquoi ne pas faire une petite excursion dès cet après-midi.

Robert accepta et les deux étrangers restèrent à dîner chez Neuville.

Le dîner fut gai. Robert et sa femme causaient en anglais avec l'oncle John. Sam Bachelor parlait un bon français. C'était un gai causeur, ayant le mot pour rire; bel homme, bien mis, spirituel, il avait tout ce qu'il faut pour plaire. Aussi plaisait-il généralement partout. A plus forte raison, il devait plaire dans cette famille de Canadiens, où ses qualités étaient en quelque sorte auréolées par l'engouement trop facile de nos gens pour tout ce qui est étranger.

Il ne fut pas le seul à plaire. Le dîner fut trop court à son gré. Ce fut à regret qu'il partit pour la chasse, se promettant, in petto, de reprendre un autre dîner à la même table, avec les mêmes convives.

Le soir, Neuville arrangea ses affaires pour laisser les Américains sur le chemin de Roberval, où ils devaient coucher à l'hôtel.

Le Canadien ne se souciait pas de les avoir pour la dernière veillée qu'il passait avec ses

gars, avant leur départ pour l'hiver. Pour tout dire, il n'était pas non plus enchanté outre mesure des étrangers. Son expérience de la vie lui avait appris qu'un peuple comme le nôtre, n'a rien à gagner à se frotter de trop près aux peuples étrangers.

Mais il n'était pas riche : ses nombreux enfants attendaient de lui, nourriture, aide et soutien. Sa besogne de cultivateur lui avait permis de les élever et de leur donner à manger, ce qui est déjà beaucoup, mais elle ne lui rapportait pas fortune.

Il savait que les Américains paieraient bien. Alors pour de l'argent, il acceptait de laisser sa besogne, qui d'ailleurs n'en souffrirait pas. Ses absences n'étant que journalières, soir et matin il serait chez lui, pour voir au bon soin des animaux. Les travaux de la terre étaient aussi assez avancés pour lui permettre sans inconvénient quelques absences.

Le rendez-vous était pour le lendemain midi. Le départ des gars pour le chantier

était fixé pour dans l'avant-midi et Robert voulait que la séparation eut lieu dans l'intimité familiale.

D'un autre côté, Nicholson voulait voir les adieux des canadiens. Lui qui n'avait qu'un fils, à la mode américaine, il voulait voir si l'amour paternel peut se partager en seize, comme chez Robert eNuville, et ne rien perdre par son morcellement.

Sans tenir compte des conventions, sans se dire qu'il y avait indiscretion de leur part, les deux Américains se rendirent au logis des Neuville, vers les dix heures. John voulait voir les adieux, Sam Bachelor voulait voir Bertha.

Chez les Neuville, la scène valait d'être vue. Ils étaient cinq qui partaient: cinq beaux hommes grands et robustes à qui leur maman faisait ses recommandations. Sollicitude de mère pour qui l'homme de vingt ans et plus, l'homme robuste qu'elle admire, reste toujours un peu le bébé qu'elle a bercé, réchauffé et vivifié de son coeur.

—Soyez prudents, disait Célanire; faites attention aux accidents. Ayez soin de vous autres. Si vous avez le rhume, soignez-vous; ne travaillez pas malades....Avez-vous chacun un scapulaire au cou et autre dans le *pock* (baluchon)? N'oubliez pas de faire vos prières. Si vous n'avez pas le temps d'en dire long, au moins donnez votre coeur au bon Dieu."

Recommandations maternelles toujours les mêmes, jamais finies, parce que venues d'un coeur inépuisable en sollicitude, en tendresses.

Les recommandations paternelles étaient plus simples. Robert les résumait en trois mots: "Faites votre devoir."

Quelle simple grandeur dans ces mots, qui pour les Neuville, père et fils, résumaient tout un code de vie.

Faire son devoir, n'est-ce pas servir son Dieu, respecter ses semblables, donner aux employeurs le plein montant de sa capacité au travail.

Le moment du départ était arrivé. Les deux Yankés se sentaient de trop dans cette maison, où la plus élémentaire délicatesse suffisait à leur faire comprendre qu'ils étaient importuns.

Mais ils avaient voulu voir, et ce qu'ils voyaient était pour eux toute une révélation.

Les partants avaient embrassé la maman et les soeurs, pressé la main à tous les hommes, grands et petits; restait le papa. L'ainé des fils, ployant le genoux devant son père, disait pour lui et ses frères: "Nous n'y serons pas au jour de l'an. S'il vous plaît, votre bénédiction?"

Ils étaient ainsi cinq hommes, jeunes, forts et vigoureux, cinq colosses, tous plus grands que leur père; ils étaient à genoux et le père debout leur tendait la main, disant dans sa foi profonde: "Que le bon Dieu vous bénisse et vous protège, mes enfants."

Les deux Américains indiscrets, se sentaient petits dans leur coin. Jamais encore, ils n'avaient vu pareille chose.

Plus tard, rappelant cette scène, Sam disait à son oncle :

—Vous dites que la survivance du peuple canadien est un miracle, mais il n'y a rien d'extraordinaire à cette survivance d'un peuple qui a des hommes et des familles comme cela.

—Sans doute, répondait l'oncle John. Ce qui est surprenant, c'est précisément qu'il y ait des familles et des hommes comme ceux que nous avons vus.

Surprenant...? Peut-être pour des matérialistes, genre Nicholson ou Bachelor. Chose toute naturelle que nos belles familles, chez des gens de devoir et de foi.

Les chasseurs partirent immédiatement après le dîner. Ce fut une après midi trop

courte au gré de l'oncle John, et trop longue au gré du neveu, Sam Bachelor.

Les deux Américains étaient supposés se pensionner à l'hôtel, mais pour plus de commodité, souvent ils couchaient chez Neuville.

La partie de chasse devait durer une semaine; mais le samedi arrivé, il se trouva que l'oncle n'avait pas encore tué d'original. Le neveu eut donc beau jeu pour faire prolonger la partie d'une autre semaine, puis d'une autre encore, tant et si bien que, venus à Roberval pour une semaine, ils y passèrent presque un mois.

Sam Bachelor parlait bien de chasse, mais pour lui le grand plaisir, c'était la compagnie de Bertha.

Mais oui, Bertha, la promise de Gustin. C'est qu'elle était jolie la fille de Robert, et puis les promesses ont je ne sais quoi qui captive les hommes. C'est en quelque sorte le fruit défendu, et les fruits défendus ont tou-

jours paru les meilleurs aux enfants d'Eve et d'Adam.

Ce qui est certain, c'est que le jeune Américain ne pensait qu'à Bertha. Les veillées n'étaient jamais assez longues.

Les jeunes jouaient à ces jeux enfantins, les zéros, le bourdon, etc. John s'endormait et jurait en anglais, qu'on ne le reprendrait plus à emmener à la chasse des bébés, bons à jouer des jeux d'enfants.

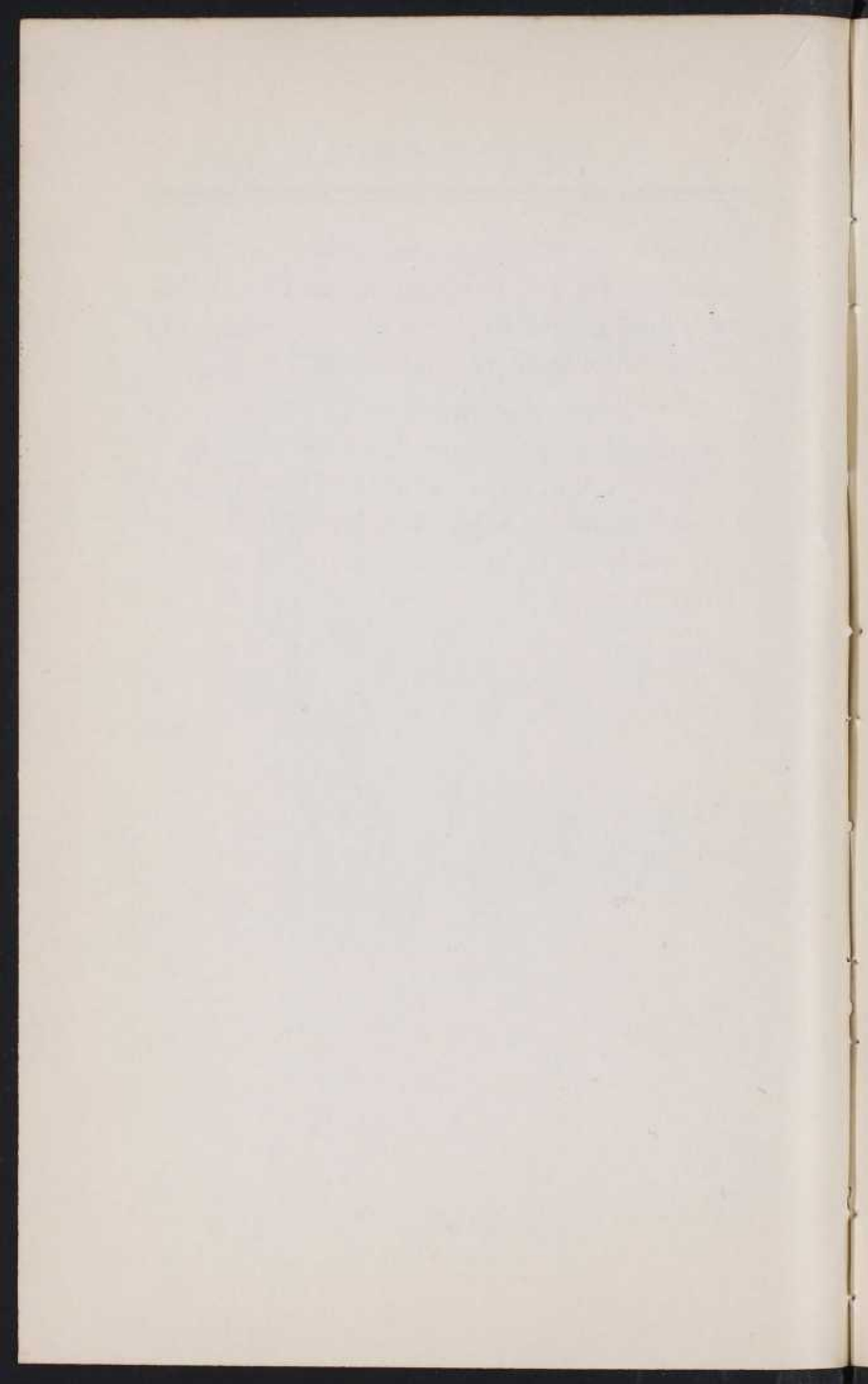
Ou bien Sam, qui avait beaucoup voyagé, parlait des pays qu'il avait visités. Il racontait des historiettes, expliquait la situation des armées alliées, dans ces régions qu'il prétendait avoir visitées.

Souvent l'Américain, bon musicien, jouait sur le piano les airs à la mode, chantant en compagnie de Bertha, qui éprouvait un réel plaisir en sa compagnie.

L'aimait-elle? Elle-même n'aurait pu le dire; elle n'y pensait probablement pas.

Quand on a vingt ans, est-ce qu'on se demande s'il y a de l'amour dans le plaisir que l'on éprouve à entendre parler un beau garçon, intelligent et fin causeur?

Quant aux spectateurs du drame, ils étaient loin de se douter de ce qui se passait. Robert et Célanire savaient leur fille promise au fils Tremblay, ils savaient leur fille franche et honnête et ne s'inquiétaient pas d'autre chose.



III

DÉSESPÉRANCE.

Là bas, dans les Flandres, la journée avait été bien dure !

Tout le jour, le canon avait grondé et les soldats terrés dans une boue brune, sale et trempée d'eau, se demandaient combien de leurs camarades avaient payé de leur vie, la défense de ce coin que l'Allemand voulait prendre et que les Alliés ne voulaient pas céder.

Dans un boyau où l'eau, plutôt la boue, monte jusqu'à mi-jambe, Gustin Tremblay sommeille.

Depuis deux jours sa compagnie n'a pas été relevée. Est-elle perdue ?

Non, sans doute, puisque tantôt un ordre a circulé à la file. Mais les renforts font

défaut. Alors on laisse où ils sont, ces bons Canadiens.

Il fait froid. Pas de ce froid sec et sain du Canada; pas de ce froid qui gèle presque sans douleur celui qui s'y expose, mais un froid humide qui ne gèle pas mais transite, pénétrant pour ainsi dire jusqu'aux os. Malgré tout, Gustin dort. Il faut être bien fatigué pour dormir là.

Les parois de la tranchée sont humides, mais pour être appuyé quelque part, il faut bien s'y accoter. Aussi la capote du soldat est boueuse et mouillée, mais qu'importe la boue, la saleté, Gustin est à bout et il dort.

La musique infernale des canons et des obusiers se fait entendre dans un grondement presque continu; rien n'y fait, Gustin ronfle.

Pour le réveiller, il faut le prononcé à haute voix de son nom, ou plutôt de son surnom, car au régiment on l'a surnommé: Boileau (boit l'eau).

“Jamais je ne boirai de boissons enivrantes”, a-t-il dit à Bertha; et cette promesse, faite librement et spontanément, il l’a tenue.

Mais ce jour là, la situation est terrible et ses camarades l’on réveillé pour lui offrir un coup.

C’est du vin de France, du cognac, s’il en veut, ou encore du genièvre, de ce gin hollandais qui réchauffe si bien.

Gustin hume l’arôme de ces boissons capiteuses, sa langue frétille, son palais goûte comme un avant goût de la boisson qui serait si bonne à avaler.

Ses pieds mouillés sont raidis par ce froid humide et malsain. Ses mains, il ne les sent presque plus sur le canon de son fusil. Que ce serait bon un bon coup, une bonne lampée. Son corps endolori par l’eau et le froid, ses membres raidis par la souffrance physique, son cœur meurtri par le doute et le regret, tout cela va avoir raison de sa volonté; il va boire, sa main s’avance vers le flocon.

De toutes les souffrances endurées, la pire est encore la souffrance morale. L'homme perdu dans la nuit profonde, reprend un peu d'espoir s'il voit une lumière, même une simple et petite lumière. Pour le soldat, la lumière lointaine, c'était sa promesse, sa Bertha, à qui il pense jusque dans son sommeil.

Mais la lumière s'est obscurcie. Depuis des mois, pas une lettre de sa promesse.

Au début le service postal était assez régulier, puis il est devenu détestable; depuis des mois, pas une lettre, ou plutôt il en est venue une: une qu'il aurait mieux valu ne pas recevoir. C'est un ami de Roberval, un compagnon de chantier, Tit Luc Laframboise, qui lui rapporte "les faits et nouvelles de chez nous."

Or dans sa lettre, Tit Luc a écrit qu'un Américain, riche à millions, tourne et retourne autour de Bertha.

Cette pensée aiguë comme un dard, occupe son cerveau, lui entre dans le coeur: Sa Ber-

tha occupée à un autre. . . . Sa Bertha qui n'a pas écrit depuis des mois. . . .

Savent-ils ce que c'est que d'être seuls, ceux qui jamais ne sont partis du chez nous?

Parfois l'ennui des absents peut se faire sentir, mais au moins au foyer familial, il y a des êtres et des choses qui réchauffent et reconfortent. Mais l'exilé, lui, n'a rien qui puisse le consoler et réchauffer son coeur.

Savent-ils ce que c'est que l'isolement moral, ceux-là qui toujours ont eu une épaule amie pour reposer leur tête fatiguée, et un coeur aimant pour comprendre et atténuer les détresses morales?

Vous qui au logis entendez les pas et les voix de ceux qui vous sont chers; vous, qui de vos yeux contemplez et admirez un horizon familial; vous, qui, parfois avez pleuré la perte d'un être chéri, pensez à ceux partis bien loin! Pensez à ceux qui sont séparés de tout ce qu'ils ont aimé. Donnez toujours à ceux-là, toutes les consolations que vous pourrez.

Gustin avait manqué de consolation; le rayon d'espérance s'était assombri; il sentait doublement sa souffrance, et il allait boire de cette boisson qui réchauffe et engourdit.

Au-dessus des têtes, un boulet passe. Son sifflement est caractéristique; on reconnaît le projectile de ces grosses pièces allemandes. L'un des soldats de dire: "Tiens, voilà Bertha!"

—Où cela? fait Gustin se retournant. Puis il rit de sa méprise. Sa Bertha, comme elle est loin... Mais la diversion est faite. En un éclair, il se revoit donnant à sa promise le baiser des fiançailles et le baiser d'adieu. Sa promesse lui revient en même temps. "Jamais, je ne boirai!"

C'est promis à sa fiancé, c'est promis à son Dieu, et il tiendra sa promesse.

Tit Luc a bien écrit que l'Américain va finir par enjoler la plus belle fille de Roberval, sa Bertha à lui... Mais si Bertha manque à sa promesse, lui Gustin, tiendra la sienne.

De son coeur monte cette prière muette, mais combien éloquente sans doute, pour celui qui pèse tout: "Pardon, mon Dieu; aidez-moi à être fidèle, vous qui ne trompez jamais."

Les bouteilles circulent; Gustin ne boit pas, mais d'autres boivent.

Un ordonnance vient avertir le soldat Tremblay, qu'il est mandé au bureau du commandant qui a besoin de quelques hommes, forts sur la hache.

En route, on rencontre le distributeur de malle et Tremblay de demander:

—Avez-vous quelque chose pour moi?

—Bien oui, tout un paquet. Et on lui remet plusieurs lettres, toutes de sa promise.

Chez le chef, ce fut vite fait. Le soldat devenait bucheron pour quelques jours. Il avait congé le reste de l'après-midi. Il en profite pour se retirer à l'écart, afin de lire dans la solitude.

Ce sont les lettres de Bertha : lettres de juillet qui se sont égarées peut-être, puis celles d'août. Il les lit, il s'en régale pour ainsi dire.

La jeune fille raconte sa vie, les travaux des champs, la récolte des foins et des grains. Ce sont ensuite les nouvelles : naissances, décès, mariages, et rumeurs diverses :

“Le vieux quêteux Hébert, qu'on appelle le quêteux à gros sac, doit se marier à la vieille quêteuse sauvagesse ; soixante et quatorze et quatre-vingt-un ans : le mariage ça prend à tout âge.”

Et ainsi de suite.

Le soldat arrive à la dernière lettre. Elle est datée du 27 septembre 1915. Entre les deux dernières lettres de sa promise, il s'est écoulé cinq semaines. Tout de suite le soldat se demande pourquoi ce retard ?

Pourquoi être restée si longtemps sans lui écrire, alors que d'habitude, elle lui écrit tous les dimanches ?

L'explication, il la lit :

“Tu excuseras mon écriture et mon retard; nous sommes bien occupés. Les cinq grands garçons sont partis au *campe*, et nous avons eu des visiteurs. Tu te rappelles sans doute que papa parlait parfois d'un Américain, M. Nicholson. Il est venu avec un de ses neveux. Ils ont pris pension à Roberval, mais ils ont presque toujours logé à la maison. Papa leur a servi de guide; alors c'était plus commode de loger ensemble.

“Ce sont des gens bien élevés. Le neveu, M. Sam, a bien voyagé. Il a visité l'Europe, et souvent nous parlait des pays et des choses de par là.

“C'est aussi un bon musicien, qui chante pas mal. Il parle français. Je lui ai montré des chansons françaises et c'est un peu drôle de l'entendre.

“Ils sont partis d'hier. Ça va nous donner un peu moins d'ouvrage. Des étrangers, ça donne toujours un peu de *trouble*, quand même ils sont sans cérémonies.

—M. Sam a promis de revenir. Il n'a rien à faire, aussi il peut se promener. Penses-tu qu'ils sont chanceux d'être riches. Mais tout riches qu'ils sont, ils sont sans prétentions. Pour quelques jours la maison va être grande... Enfin on a de quoi s'occuper."

Suivaient d'autres nouvelles.

Ainsi c'était vrai ce qu'avait écrit Tit Luc. Un bel Américain était venu, il avait niché presque un mois chez les Neuville. C'était vrai, le *snaro* (damoiseau) intéressait Bertha. Ses belles manières, son argent, ses belles paroles, avaient pu captiver l'innocente Canadienne.

Même elle disait qu'elle allait s'ennuyer...

Il intéressait tellement sa promise, ce bel Américain, qu'elle avait passé cinq semaines sans lui écrire.

Il pensait aux après-midi du dimanche où elle était libre, où il n'y avait pas de travail à faire; elle aurait pu écrire. Mais non, sans doute elle avait passé ses dimanches avec son bel Américain, à écouter ses fadaises.

L'esprit du soldat allait ainsi de supposition en déduction, et il en venait pour ainsi dire à voir les choses possibles.

Il se représentait sa Bertha, si belle et si bonne, l'abandonnant, lui, le Canadien pauvre d'argent, mais si riche de santé et de qualités physiques et morales.

Il se voyait abandonné pour un de ces riches étrangers, qui ferait son malheur et celui de sa promise.

Oh! ces riches, ces favorisés de la fortune qui dépensent leur vie au plaisir; ces séducteurs qui viennent ainsi briser des vies. Car il le savait, ces riches Américains, ils aiment s'amuser de nos paysannes, les séduire et les perdre, mais les marier, c'est si rare; on peut dire jamais.

Le soldat qui sans faiblesse avait souffert toutes les souffrances physiques, pleura. Qu'elles sont tristes, ces larmes d'homme fort et robuste!

Il réalisait la phrase écrite par Tit Luc:

“Des deux Américains, il y en a un qui est ici pour chasser les ours et les chevreuils, mais l'autre aime mieux une belle fille. Ils auraient pu prendre un sauvage de la Pointe-Bleue pour guide, mais ils aimaient mieux rester chez Neuville. Vois-tu, le jeune tourne autour de Bertha. Penses-tu, il est même venu à la messe avec elle. Il va finir par l'enjoler. C'est sacrant; s'il y a une belle fille, ces Américains sont autour et finissent par l'amener en ville!”

Et sur ces deux missives qui pour lui se complètent, le soldat pleura.

Depuis quatre mois, que de souffrances; mais aucune n'a été l'égale de ce qu'il endure présentement dans son coeur et dans son âme.

Dans son imagination, il revoit la maison des Neuville, ce petit coin du salon où il n'y a qu'un beau meuble: le piano acheté de secondes mains.

Il revoit cet appartement pauvrement meublé, où le bon goût et la propreté sont tels, que la modestie des meubles ne paraît guère.

Il se revoit le dimanche après-midi, en compagnie de Bertha. Mais ce n'est plus lui qui est là, c'est un bel Américain, qu'elle écoute et admire. Elle n'a plus le temps d'écrire au promis. Tout son temps, sa pensée, son cœur peut-être, sont pris. Et l'homme robuste, l'homme fort, se sent faible en face de la trahison possible, qu'il croit même probable.

Oh! qu'elles sont terribles, les blessures que peut faire une plume indiscrete. Qu'elle est lourde, la douce main d'une femme qui oublie ses devoirs.

Elle a écrit: "Ils sont chanceux d'être riches."

Ainsi, c'est l'argent qui a fait tout le mal. Et dans son âme de croyant, monte un ferment de haine contre ces riches désœuvrés. Sa souffrance et les choses qui l'ont amenée,

feraient bien vite de lui un réactionnaire, un bolchéviste, disons le mot.

Si on pouvait fouiller les coeurs et les consciences, on retrouverait presque toujours, à l'origine des haines sociales, une souffrance physique ou morale, une injustice ou un vice d'argent.

Pour lire ses lettres et être bien seul, le soldat est entré dans les ruines de l'église.

Eglise dévastée, où les statues et les verrières brisées, sont éparses sur le pavé. Ruines et désolation autour de lui. Ruines et désolation partout. Désolation dans son coeur.

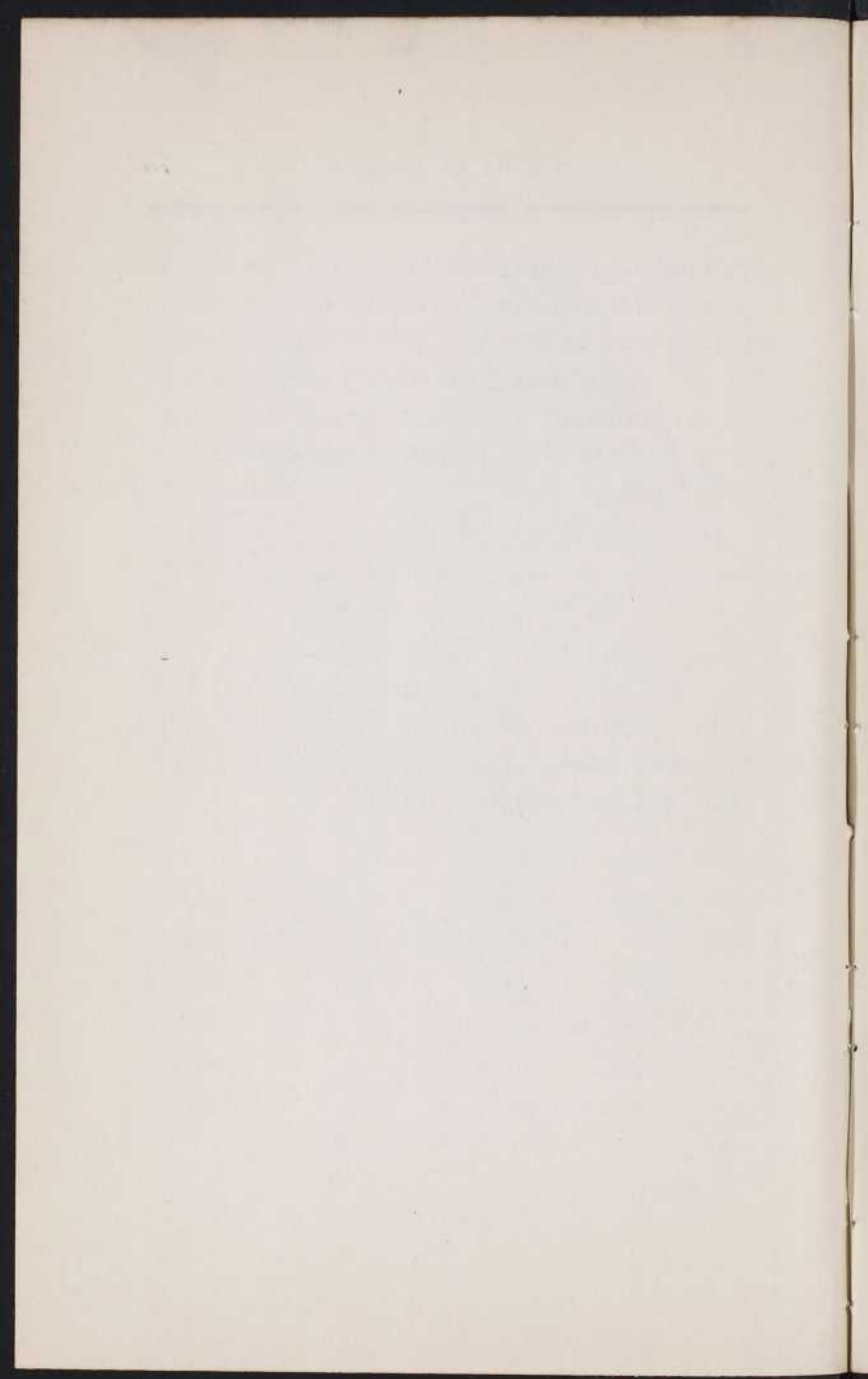
Appuyé à un pan de mur croulant, le soldat se dit qu'un Américain l'a volé, alors que lui se bat pour la justice et la civilisation.

Dans son désarroi moral, sa détresse sans nom, ses réflexions prennent tout à coup un autre cours.

Au fait, pourquoi est-il là ? Il se dit que son enrôlement a été une duperie. Il n'a pas le droit de se considérer comme un martyr du patriotisme. Son pays à lui, ce n'est ni la

France, ni l'Angleterre, c'est le Canada; et jamais il n'a cru le Canada en danger. Alors, il peut bien se dire qu'il sert la cause du droit et de la justice, mais il n'est pas une victime du patriotisme; il est une victime de sa passion de boire. Sans l'alcool, jamais il n'aurait été soldat.

Dans les ruines de l'église, sa pensée se rapproche de Dieu. Et alors de son coeur monte à ses lèvres cette prière, qu'il a déjà faite mentalement, mais que cette fois il répète à haute voix et à genoux au pied d'un autel en ruines, devant un tabernacle béant: "Pardon, mon Dieu; aidez-moi à être fidèle, vous qui ne trompez jamais."



IV

LA FÊTE.

Entre Noël 1915 et le premier de l'An 1916, une surprise pour les Neuville, ce fut le retour des trois garçons travaillant au chantier de Price.

L'ouvrage ne pressant guère, ils avaient demandé et obtenu un congé de quelques semaines. Ils profitèrent de leur congé pour organiser en secret une fête à l'anniversaire de naissance de leur père.

Robert était né le trois janvier, et cette fête n'était pas souvent fêtée bien bruyamment, les grands garçons étant généralement au chantier.

Cette année 1916, c'était différent; trois des gars étaient revenus et il se trouvait qu'ils

n'étaient pas ce qu'on appelle de *coqs morts*. Au contraire, ils étaient tous trois de gais lurons. L'un d'eux surtout appelé Tit Louis, un colosse pourtant, n'avait pas son pareil pour chanter une chanson comique, raconter une blague que tout le monde prenait pour une vérité, jusqu'à ce qu'on s'aperçoive que le dénouement était une farce, une attrappe ou une mystification. Avec cela, danseur infatigable, violoneux à l'occasion, ami de tout le monde, Tit Louis était le boute-en-train des réunions de jeunes gens.

Mais l'organisateur, c'était Paul. Et le Paul — Gros Paul — avait dit : "On va y faire un bouquet au père. Entendez-vous, un bouquet pas piqué des vers. Mais faut pas lui en parler."

C'est encore une de nos coutumes nationales qui tend à disparaître, que celle des bouquets, ou fêtes anniversaires.

Ces bouquets sont organisés généralement en mystère, les invitations étant faites de bouche à oreille. Et le jour, ou plutôt le soir

arrivé, il faut surprendre le héros de la fête à qui on lit une adresse en lui présentant un cadeau.

Puis, c'est la réjouissance: chants, déclamations, historiottes et la danse pour les jeunes, tandis que les plus âgés se retirent un peu à l'écart pour jouer aux cartes et que d'autres regardent les évolutions des danseurs. Oh! les vieilles danses canadiennes dont les générations d'aujourd'hui n'ont plus d'idée.

En 1916, ce n'était déjà plus les belles danses, telles que le menuet, le reel-à-huit, ou la danse des voleurs. Ce n'était pas encore ces danses exotiques, qu'on nomme Tango, Two-step, Fox-trot, Turkey-trot, etc; noms impossibles et ridicules, désignant des prises de corps et des contorsions plus impossibles et plus ridicules encore que leurs noms.

C'était alors les quadrilles, et la fête fut réussie, si on considère le nombre des assistants, la surprise du jubilaire, et surtout l'entrain des invités. Une seule ombre, la présence d'un étranger.

Sam Bachelor avait tenu sa promesse de revenir. Il était descendu à Roberval dans la journée du trois janvier, et tout de suite l'hôtelier malin lui apprenait la nouvelle de la fête, ajoutant en commentaire :

—Ça va être une belle veillée, heureux ceux qui sont invités.

Ces Américains ne doutent de rien, et Sam était le plus Américain des Yankees. Apprenant la nouvelle, Sam se dit qu'il lui fallait admission. Son premier geste fut de tirer une poignée d'argent de sa poche et de demander à l'hôtelier :

—Combien pour votre carte d'admission ?

Il fallut que l'hôtelier lui expliquât que les invitations étaient verbales, que seuls les fils Neuville les avaient faites, et que le seul moyen aurait été de faire connaissance avec Gros Paul ou Tit Louis.

—Mais, ajoutait-il, il est trop tard maintenant.

—Trop tard! By God, No! Je ne connais pas les fils Neuville, mais la fille, je la connais, et c'est elle qui va m'inviter.

Hôtelier, va atteler, et mène-moi vite chez Neuville. Il faut que je vois Bertha avant le souper.

L'Américain n'en eut pas le démenti. Invité par Bertha, qui fit répéter l'invitation par son frère Paul, Sam Bachelor se trouva l'un des premiers rendus.

La gêne que sa présence causa au début de la soirée, fut vite disparue. Fin causeur, beau danseur, prétentieux, mais trop intelligent pour afficher ses prétentions, l'Américain se mêla aux groupes de jeunes gens qui ne tardèrent pas à être familiers avec lui.

Quant aux jeunes filles, inutile de dire l'attrait que devait exercer sur elles ce bel étranger, si bien mis, si instruit, et à qui on attribuait une fortune se rapprochant du million.

Pour Bertha, ses impressions furent complexes. Depuis des mois, elle était sans nou-

velles de son promis. L'inquiétude et l'ennui l'avaient fait souffrir, d'autant plus que la dernière lettre du soldat était une longue plainte d'amour. Une phrase surtout avait remué l'amoureuse qui jamais n'avait cru à une infidélité possible :

"Je me demande, avait-il écrit, si tu ne finiras pas par te lasser d'attendre un absent, qui demain peut-être sera mort ou, ce qui est pire encore, sera sur un lit d'hôpital, infirme pour sa vie. O chérie ! si ta parole donnée est un obstacle à ton bonheur, je te la rendrai."

Et la jeune fille de penser à son promis : S'il était ici, que je serais heureuse. Ce fut l'Américain qui au cours de l'après-midi vint la distraire de ses pensées et mettre dans son esprit un peu de désarroi.

Augustin lui offrait de lui rendre sa parole, et en arrivant Sam Bachelor lui avait dit : "Il fallait bien que je revienne, je ne puis vivre sans vous." Sans trop s'en rendre compte au juste, elle sentait que sa position était fausse.

L'arrivée de l'Américain lui avait causé un réel et vif plaisir; elle sentait que pour elle, il n'était pas un indifférent, mais elle sentait aussi qu'elle n'aurait pas voulu que son promis entendit les paroles de l'Américain, ni les siennes. Alors, elle se demandait: "Est-ce mal?" Instinctivement son coeur honnête répondait: "Oui, c'est mal, puisque tu en rougirais."

Mais le promis était si loin. L'Américain était si beau. Il n'y a pas de mal à s'amuser, même quand on a promis fidélité, pensait-elle.

Ses promesses, elle y tenait, oh! oui! Et dans son inexpérience de la vie, elle aurait été surprise, peut-être scandalisée et insultée, si quelqu'un lui avait dit qu'elle était sur la voie du parjure.

Elle tenait à ses promesses, et depuis le départ de son amoureux, jamais elle n'avait dansé. Ce soir, malgré le plaisir qu'elle en aurait éprouvé, elle s'abstenait. A plusieurs reprises, l'un ou l'autre de ses frères était

venu lui offrir une danse, et toujours la même réponse : "Merci, je préfère ne pas danser."

Pourtant la tentation était bien forte et son désir de danser devait paraître à l'extérieur, puisque son père vint lui demander à l'oreille, pourquoi elle ne dansait pas ?

A son père, elle fit la confidence :

— Nous avons échangé promesses, Augustin et moi, lui de ne pas boire, moi de ne pas danser.

Un éclair de tendre fierté passa dans les yeux du père.

— C'est très bien, ma fille, mais ne reste pas ici ; viens jouer aux cartes avec les gens raisonnables.

Le père a-t-il compris la souffrance de son enfant ? Peut-être. Les papas ont quelque chose comme un sixième sens qui leur fait sentir la souffrance de leurs enfants.

Peut-être encore, dans son expérience de la vie, a-t-il compris que la tentation trop prolongée serait enfin victorieuse.

Sous ce rapport, ce ne fut que partie remise. Les parties de cartes plutôt courtes, bientôt père et fille laissèrent la table à d'autres joueurs, et Bertha attirée vers la danse comme le papillon vers la lumière qui doit lui brûler les ailes et causer sa mort, Bertha revint bientôt admirer les couples élégants qui tournaient avec grâce.

Qu'ils étaient beaux ces danseurs, Tit Luc Laframboise qui entre les mouvements de conventions, trouvait le moyen de gigner ainsi que son cousin, Pierre Sans-chagrin. Puis le plus beau, le plus élégant de tous, Sam Bachelor, comme il dansait bien.

Ah! oui, si Gustin était ici, comme je danserais avec plaisir!

Que n'est-il ici; quel bonheur ce serait que cette danse ensemble, appuyée à son bras robuste.

Est-ce le promis, est-ce la danse, qu'elle désire et aime le plus?

THE HISTORY OF THE
REIGN OF

CHARLES THE FIRST
BY
JOHN RICHARDSON
OF THE MIDDLE TEMPLE
ESQ.
IN TWO VOLUMES.
LONDON:
Printed by J. Sturges, in Pall-mall.

1687.
The first volume of this history was published in the year 1687, and the second in the year 1688. The author has been very careful to make this edition as perfect as possible, and has added many new particulars, which were not in the first edition. He has also corrected many of the errors, which were in the first edition. The author has been very careful to make this edition as perfect as possible, and has added many new particulars, which were not in the first edition. He has also corrected many of the errors, which were in the first edition.

The second volume of this history was published in the year 1688, and the third in the year 1689. The author has been very careful to make this edition as perfect as possible, and has added many new particulars, which were not in the first edition. He has also corrected many of the errors, which were in the first edition.

V

LUMIÈRE.

*A son confesseur, à son médecin, à son avocat,
Ne jamais cacher la moitié de son cas.*

(Proverbe breton)

Tit Luc Laframboise, danseur infatigable, ne devait pas laisser la fille de la maison en arrière, sans en savoir le pourquoi.

Il demanda à Gros Paul, la raison de l'abstention de sa soeur. Celui-ci qui par deux fois avait prié la jeune fille pour un quadrille, répondit qu'il n'y comprenait rien.

Sam qui était du groupe de demander :

—A-t-elle l'habitude de danser?

—Mais oui, répondit Gros Paul. Et même qu'elle danse bien et aime la danse.

—Alors, je vais en avoir le coeur net; j'y vais moi-même. .

C'était l'assaut final.

Trois heures durant, la tentation avait préparé cet assaut, et le bel Américain venait jeter la fiancée sur la pente des promesses violées.

Bertha le vit venir, et elle se dit qu'après tout il n'y avait pas de mal. Qu'importe à Gustin ! Une ou deux danses, est-ce que cela peut lui faire quelque chose ? Même qu'il ne le saura pas.

Toutefois, elle a promis et sa conscience honnête eut un sursaut. A l'Américain, elle fit la réponse faite à d'autres : "Merci, je ne veux pas danser."

Et Sam d'insister :

—Mais voyons, vous dansez, on me l'a dit.

Dans une pensée rapide, elle se voit au bras de ce géant blond, le plus beau, le plus élégant des hommes qu'elle connaît.

Son Gustin, si bon, si droit, son Gustin qu'elle a tant aimé, elle n'y pense plus. Il est si loin. Et celui-ci qui est tout près, il est si beau. Et il faut bien s'amuser.

La jeunesse le plaisir, la tentation, tout cela va avoir raison de ses dernières hésitations.

Qu'est-ce que cela peut bien faire, une danse?

Le tentateur continue:

—Rien qu'une danse. Pourquoi me refuseriez-vous?

C'est toujours la même chose. Pourquoi? Pourquoi être fidèle? Pourquoi respecter ses serments? Pourquoi?

Le tentateur insiste:

—Rien qu'un tour de valse, si cela vous fatigue.

Il s'est penché vers la jeune fille. Ses yeux sont caressants. Il est vraiment beau. De ses mains il a pris celles de Bertha, qu'il attire vers lui, et sans qu'elle l'ait voulu, elle est debout.

Deux phrases frappent en même temps son oreille.

C'est le tentateur qui pour vaincre ses dernières résistances, lui murmure en un souffle à l'oreille: "Voyons! ne me refusez pas cela,

a moi. Vous ne pouvez me refuser si vous m'aimez un peu."

C'est aussi juste à ce moment, une phrase de son père qui répond à un voisin avec qui il converse: "Qui a trompé fille, trompera femme... Il devait s'attendre à être trompé..."

C'est un éclair pour elle. Son père si droit a jugé ainsi:

Pierre Buloz est trompé par sa femme. Il devait s'y attendre, dit le père, elle le trompait fille. "Qui a trompé fille, trompera femme." Ces mots résonnent encore à son oreille. Et elle, Bertha, elle va tromper. C'est sans importance une danse, mais dans les choses du coeur, sait-on ce qui a de l'importance?

Et l'Américain a dit:

"Si vous m'aimez un peu..? "A-t-elle le droit de l'aimer même un peu?

D'un mouvement un peu brusque, elle se dégage:

—Oh! laissez moi, vous me faites mal.

Ce ne peut être vrai. Le grand conquérant de coeurs féminins, ne peut manquer de mesure au point de faire mal par une pression de main.

Pourtant, elle souffre. Elle souffre parce qu'elle voit clair dans son coeur et sa conduite.

—“Si vous m'aimez un peu..?” Lui a-t-elle donné le droit de croire qu'elle l'aimait même un peu?

Plus que cela. Est-ce bien sûre qu'elle ne l'aime pas du tout? Et si elle l'aime un tout petit peu, n'est-ce pas un vol à l'égard de Gustin à qui elle a promis son affection, ses pensées son dévouement, sa vie en entier, et non pas les restes des autres?

Sa détresse morale est telle que sa voix s'étrangle comme pour un sanglot:

—Oh! laissez-moi, répète-elle, j'ai mal! Elle se recule, puis d'un pas chancelant, s'en va retrouver sa mère.

Le cas de Bertha est réglé. Elle ne danse pas, c'est qu'elle est malade. Et la veillée

de continuer comme si rien d'étrange ne s'était passé.

L'Américain éprouve en lui-même du dépit. Il se rend compte qu'il a perdu la partie pour avoir été trop vite, mais il se promet de se reprendre.

Les autres jeunes gens sont plutôt satisfaits. Tit Luc résume l'impression générale en disant à sa danseuse: "Ça aurait été sacrant, si après avoir refusé les autres, elle s'était laissé gagné par l'*Angliche*."

Tout a une fin, même une belle réunion. Aux petites heures, la maison se vida des invités et les membres de la famille se hâtèrent de prendre un peu de repos. Pour Bertha ce fut une délivrance que de se retrouver seule dans sa chambrette.

A côté d'elle, ses soeurs goûtent déjà un sommeil paisible. Seule maintenant, toute seule avec ses pensées qui se heurtent en un chaos immense dans sa pauvre tête en feu, torturée par le souvenir des événements de la soirée et des derniers mois, qui lui revien-

nent sans cesse, Bertha ne parvient pas à s'endormir. Elle voudrait pouvoir crier sa souffrance aux quatre murs de sa chambre, seuls témoins de sa détresse.

Presque au jour, elle prit une décision : Je verrai le Père Ballard, pensa-t-elle comme inspirée, je lui conterai tout, et je ferai comme il me dira.

Cette résolution subite eut pour effet de tranquiliser son esprit et ses nerfs; elle réussit à recouvrer un peu de calme et bientôt s'endormit d'un sommeil réparateur.

Le vendredi qui suivit le bouquet Neuville, se trouvait le premier du mois. Une pleine voiture d'enfants et d'adultes devaient se rendre à l'église; Bertha obtint facilement d'être du nombre. Elle voulait voir le Père Ballard; elle sentait le besoin d'une confiance et de recevoir un conseil de quelqu'un qui, connaissant bien le cœur des hommes, pourrait la guider sûrement.

L'un des enfants ayant été au bureau de poste, en rapporta une lettre au timbre de

France. C'était compris qu'une lettre venue de France, c'était pour Bertha, et le garçonnet la lui remit sur le perron du presbytère.

Le Père Ballard n'avait guère dormi cette nuit-là. La prière pour ses parents, presque tous morts; la prière pour les jeunes gens si exposés en ces temps de carnavals; pour ceux-là des tranchées de France, toujours si exposés à la mort, expliquait son insomnie.

Il sembla à Bertha que le vieillard était encore plus grand et plus maigre que jamais.

Le bon Père qui avait 78 ans, reçut comme son enfant la fille de vingt ans. Il eut l'intuition d'une souffrance secrète et tout de suite il posa une question :

—Petite, as-tu bobo au coeur?

Ce ne fut qu'un signe affirmatif, pour réponse.

—Une lettre de ton promis? Ce ne peut être cela, puisque tu ne l'as pas lue.

Aucune réponse ne vint. Le vieillard comprit tout ce qu'il y avait de détresse dans ce coeur qui ne savait plus au juste sa position

et cherchait sa voie. Délicatement il avança un siège à l'enfant de vingt ans, s'assit près d'elle, puis de son ton le plus doux :

—Voyons, mon enfant, raconte-moi ta peine. Tu verras que cela soulage; le fardeau est bien moins lourd à deux.

D'une voix basse, la fiancée raconta sa vie depuis un an, son ennui, son affection sincère pour l'absent, ses prières pour son retour sain et sauf. Elle dit l'arrivée des Américains, les visites fréquentes, le plaisir éprouvé en la compagnie de M. Sam; franchement elle avoua l'ennui de son absence, la joie éprouvée de son retour. Elle raconta la tentation de la veillée du bouquet, puis demanda :

—Dites-moi, mon Père, est-ce mal ce que j'ai fait là ?

Tête baissée, le prêtre ne répondit pas tout de suite. Il réfléchissait et le temps dut paraître bien long à la consultante, puisqu'elle répéta, presque suppliante, sa question :

—Mon Père, est-ce mal ?

Au lieu de répondre, le prêtre eut une demande.

—Dis bien tout, mon enfant?

—Mais, mon Père, je vous demande si c'est mal ce que j'ai fait?

—Ce n'est pas mal d'être tenté; mais ce qui est mal, c'est de céder à la tentation, ou encore de s'exposer à la tentation.

Tiens, tu as une lettre de ton promis, lis-là et tu verras.

Le vieillard voulait-il gagner du temps pour réfléchir, ou bien avait-il l'intuition de ce qu'était la lettre? Peut-être les deux.

La lettre était tout simplement une plainte venue du cœur de l'absent. Datée de novembre, elle disait:

“La vie est bien triste, c'est bien long. Parfois, je me surprends à désirer qu'une balle vienne mettre fin à cette existence de damné. Si tu savais ce que c'est que de vivre ici. Si tu savais comme on s'ennuie dans ces pays de pluie et de boue, dans cet atmosphère de sang et de poudre. Je n'ai qu'une seule

joie, une seule consolation : les lettres qui me viennent de toi ; je les gardes, je les relie, tant qu'elles ne sont pas devenues des chiffons sales. Il y a bien longtemps que je n'en ai pas reçues. As-tu oublié ton ami ? Le dimanche après-midi, tu ne travailles pas ; si tu m'écrivais tous les dimanches, quel bien tu me ferais.

— “Tes lettres sont la seule joie que je puisse avoir ici. Si réellement je suis quelque chose pour toi, tu ne me refuseras pas cette consolation...”

La lettre continuait, mais la jeune fille en avait assez. Ses épaules secouées de courts sanglots, elle disait au Père Ballard :

— “Oui, je vois le mal que j'ai fait, mais je ne savais pas. Je n'ai pas tout dit. J'ai été cinq semaines sans écrire, et Augustin en a souffert. Il a cru que je le délaissais pour cet Américain....

— “Et tu l'aimais, le bel Américain ?

— “Non, je n'ai pas le droit de l'aimer.

—Bien, mon enfant. Mais en conscience, pendant ces semaines où tu t'amusais du beau chasseur, et en cette soirée où tu faillis manquer à une promesse, lequel des deux occupait ta pensée? Ton promis n'a-t-il pas été délaissé, au moins en pensée?

—Oh! pardon, mon Père; je vois, j'ai mal fait

La voix du vieux prêtre se fit plus douce, plus paternelle encore.

—Oui, mon enfant, tu as erré. Et ce qui est arrivé est providentiel, puisque cela t'ouvre les yeux alors qu'il n'est pas trop tard. Ecoute-moi bien. Tu as promis fidélité; en retour de ta promesse, tu en as reçu une semblable. Alors, tu as le droit de compter sur lui sans partage, et lui a le même droit. Or, tout ce qui est de nature à vous exposer à manquer à votre engagement doit être évité.

—Tu t'es amusée avec un bel Américain. En soi, ce n'est pas une faute; mais pour toi, c'était t'exposer. Si tu n'as pas aimé l'Amé-

ricain, tu en étais bien près; et alors, entre l'amour et ton devoir, qu'aurais-tu choisi?

"Sans doute, tu aurais tenu ta promesse, mais alors tu aurais apporté à ton mari un coeur et une pensée remplis de l'affection d'un autre. Comprends-tu le danger pour toi?

"Et puis, si tu as donné des espérances impossibles qui feront souffrir? Enfin, mon enfant, tu vois les conséquences d'un manque de réflexion. Ton promis en a souffert. Tu en souffres, et c'est justice. Rien ne reste perdu: toute faute s'expie, toute souffrance se paie.

"Prie bien pour l'absent. Sois fidèle à son souvenir. Evite non seulement le mal, mais l'occasion, le danger du mal.

"Reviens me voir, toutes les fois que tu seras en peine. Je serai là pour t'aider, si le fardeau est trop lourd."

THE [illegible] OF [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

VI

L'ASSAUT.

"Il n'est pas bon que l'homme soit seul..."
C'est là une vérité qui ne passe pas.

Sans doute quelques ermites ont fait exception, mais en général l'homme a besoin d'une compagne, et si cela est impossible, il lui faut au moins un compagnon, un intime, un confident des peines et des espérances.

Les soldats de la grande guerre n'ont pas fait exception à la règle. En général, ils adoptaient un camarade qui devenait plus ami, plus intime que les autres, et comme résultat les unités humaines devenaient des couples.

Pour nos Canadiens, particulièrement nos gars de chantier, cette association ou intimité, continuait à s'appeler un *span* ou un *team*.

DE LOYER
SAINT-SULPICE

Gustin avait suivi la coutume générale. Son partenaire était un autre Canadien, ex-gars de chantier, Georges Rivest, natif de l'Épiphanie.

Ils s'étaient connus dans les chantiers du haut Saint-Maurice, où ils avaient buché ensemble; puis dans les tranchées, où ils avaient partagé la même vie de misère.

Entre les deux, tout paraissait contraste. Tremblay était grand, bien proportionné; Rivest était court, trapu. Rivest semblait n'ouvrir la bouche que pour écorcher la belle langue française par un juron frisant le blasphème, ou encore par des expressions peu françaises; Tremblay, au contraire, parlait un langage presque parfait.

Pourtant, ils avaient de grands points de ressemblance. Tous deux étaient braves, sans témérité. Tous deux avaient aimé le gin et s'étaient enrôlés entre deux verres. Tous deux avaient complètement rompu avec dame bouteille: Tremblay, par regret et

3103101485
131112-11112

amour de sa promise; Rivest, par colère et orgueil.

Ni l'un ni l'autre ne buvait jamais de liqueurs alcooliques: on les avait surnommés les Boileau (boit l'eau). L'un était le Grand Boileau et l'autre le Petit Boileau.

Une autre chose était commune aux deux, et même à tous les soldats dans les tranchées, c'était l'espérance d'une paix prochaine. On se disait que les Empires du Centre étaient à bout, que bientôt ils demanderaient quartier. Pour les deux Boileau, la paix, c'était le retour, c'était le pays, et ils espéraient.

C'est la vie, parce que c'est la nature humaine. Vivre, c'est souffrir, désirer et espérer.

Même on mettait un terme à la résistance des Allemands: "Ils ne pourront tenir plus de trois mois. Trois mois et ce sera la paix," disaient les poilus. Et pour les Canadiens, cela amenait une vision de ciel clair et bleu, de forêts odorantes, de rivières limpides, de villages coquets autour de l'église au clocher

pointu. C'était encore la vision de campagnes immenses avec leurs champs et leurs troupeaux.

La paix, c'était surtout le retour au pays, la fête du coeur meurtri retrouvant la chaude atmosphère du chez nous, l'accueil réconfortant des êtres compris et aimés, dont le coeur sait lui aussi nous comprendre et nous aimer.

Les deux Boileau, comme les autres, faisaient des projets d'avenir à l'infini. Ensemble, ils parlaient du pays. Rivest parlait de sa mère, de son père qui venait de mourir, de ses deux frères, dont l'un victime d'un accident s'en allait mourant, et il disait :

— "De la famille, je n'en ai déjà presque plus".

— Tu prendras une place dans la mienne, répondait Augustin. La paix s'en vient; à Noël on sera chez nous. Je t'emmène à la messe de Minuit à Roberval; tu vas voir si j'ai une belle blonde. Il ne s'en fait plus de pareille.

Rivest gouaillait :

—Si elle est épatante, je te la *chipe*.

—Y a pas de danger pour la mienne, mais le père Neuville a d'autres filles. Si tu n'es pas trop sacrârd, tu pourrais avoir une chance.

Et Rivest de faire l'homme en égrenant tout un chapelet de jurons, dont quelques uns auraient pu être appelés des blasphèmes.

Pourtant le compagnonage d'un bon vivant, et surtout la pratique d'un reste de dévotion, prise sur les genoux de sa mère, faisaient que le Petit Boileau s'amendait et sacrait de moins en moins.

Un après-midi que tout avait été relativement tranquille, le bruit courut dans la tranchée que le soir on tenterait l'assaut d'une tranchée ennemie.

Ce soir-là, les deux Boileau récitèrent le chapelet ensemble. Qui dira la force de l'exemple? La première fois que Petit Boileau vit Grand Boileau récitant son chapelet, il eut un éclat de rire.

—Tiens, Boileau qui tourne au trappiste!

Puis il pensa à sa maman si bonne, qui peut-être disait le chapelet pour lui en ce moment.

Quelques jours plus tard, les deux Boileau disaient le chapelet ensemble, puis ils eurent des camarades de chapelet. En ce soir de l'assaut, ils étaient bien une dizaine.

Le dernier "Je vous salue Marie..." était à peine fini, qu'un officier mettait la main sur l'épaule de Rivest en disant :

—Il nous faut deux gars habiles, qui ont du poil aux pattes; c'est pour un mauvais risque.

Sans hésitation, Rivest répondit :

—Je suis prêt. Si vous n'avez pas l'autre du "*spanne*" (la paire) prenez mon associé de chapelet.

D'un signe de tête, Tremblay approuva et se rapprocha de l'officier.

—Venez.

Les deux hommes suivirent en silence.

Dans un trou protégé de quelques sacs de terre, les trois s'arrêtèrent. Une boîte qui sert de table, et en même temps de meuble

à tout mettre, est grande ouverte; l'officier en retire des cartes, des plans, des photographies, qu'il montre aux deux soldats.

—Ce que j'attends de vous, c'est du sang-froid et de la précision. Comprenez-vous? Les premiers ouvrages de défense, fils barbelés, etc., sont à une dizaine de verges de la tranchée boche. Voici un chapelet de dynamite relié grain par grain à l'aide d'une broche de cuivre; le moindre choc peut les faire exploser, vous irez donc avec précaution.

En arrivant aux ouvrages de défense ennemis, que vous devez atteindre sans donner l'éveil, vous attachez ensemble le bout des deux broches que voici, et chacun de votre côté, vous placez les bombes de la meilleure manière possible. Quand vous aurez épuisé chacun votre chapelet, vous vous arrêtez et attendez. Si vous n'avez pas donné l'éveil, attendez le signal: une lumière là-bas sur la butte. Comptez jusqu'à cinq cent, puis établissez le contact avec la *batterie* que voici.

Au cas d'alerte, aussitôt découverts, faites sauter.

Vous avez compris? Allez.

—Oui. Ce que vous voulez, c'est la destruction des premiers ouvrages de défense, juste au moment de l'attaque

—Parfaitement.

Une minute de silence, puis l'officier d'une voix émue :

—Mes enfants, vous ne reviendrez probablement pas; avez-vous quelques commissions à donner, je m'en charge.

Sans un mot, le Grand Boileau tire de son juste-au-corps, une lettre adressée à Bertha Neuville, Roberval. Il la remet à l'officier.

—Pour qui? demande celui-ci.

—Pour ma fiancée, l'adresse y est, répond le soldat.

—Et toi, Petit Boileau?

—Oh! moi, je n'ai pas de fiancée, je n'ai plus que maman et un frère. Vous direz à dame Joseph Rivest, l'Epiphanie, que son fils Georges s'est conduit comme un homme, qu'il est mort comme un soldat au devoir, avec son scapulaire et sa médaille de la Vierge.

—C'est bien, allez, mes enfants. Vous avez vingt-cinq minutes pour vous rendre et faire votre travail; ce n'est pas trop.

Les soldats partis, le commandant essuie d'un revers de main, les poils de sa moustache: "Pauvre Maman! Pauvre fiancée!"

Sans bruit, les deux soldats ont rampé jusqu'au but. La nuit est noire, pas une étoile. Sans donner l'éveil, ils ont placé un à un leurs engins destructeurs. Maintenant, ils sont éloignés l'un de l'autre, d'au moins deux cents verges et ils attendent anxieusement, un à chaque bout du fil. Soudain la lumière brille au sommet de la colline: encore cinq minutes. On entend le bruit sourd que font

des centaines de pieds battant le sol dans une marche rapide mais silencieuse.

Cinq cent, fait la voix de Rivest.

—Cinq cent, répond Tremblay à l'autre bout du chapelet de bombes.

Le contact et l'explosion ne font qu'un. La place est vide: ils ont bien travaillé.

Les poilus arrivent en trombe. Les obstacles qui devaient les arrêter dans leur élan n'existent plus. Ils tombent dans la tranchée allemande qui, peu garnie de défenseurs pris par surprise, est faiblement défendue.

Une section assez considérable de la tranchée est prise rapidement; mais les boches organisent bien vite la résistance et alors c'est le corps à corps.

Lutte sanglante, éclairée par les projecteurs teutons!

Nos deux Boileau, étourdis par l'explosion, étaient restés un moment immobiles; puis se relevant, ils s'étaient jetés dans la mêlée.

Le hasard ou la Providence les rapprocha, et bientôt ils s'aperçurent qu'ils étaient côte à côte.

Mais les Allemands ne pouvaient pas ainsi abandonner toute une section de tranchées; quant à la reprendre, ils en comprenaient l'impossibilité immédiate. Pour eux, l'important, c'était d'arrêter, coûte que coûte, la marche des Canadiens, qui de boyau en boyau étendaient leurs conquêtes. Ils eurent donc recours au moyen extrême et leur artillerie entra en danse. Ce ne fut bientôt qu'une masse confuse de terre brune, soulevée, émietlée, bousculée, puis le silence et la nuit, nuit noire sans lune ni étoile.

Nuit horrible, dans une odeur de poudre et de sang; au silence lugubre coupé du râle des mourants et des plaintes des blessés, à qui personne ne pouvait porter secours sans être victime à son tour.

Dans la tranchée conquise, les poilus veillaient. Dans la partie qu'ils avaient pu con-

server, les Boches veillaient aussi. Entre les deux tronçons de boyaux, une trentaine de verges que les deux côtés surveillaient avec soin, prêts à abattre d'une balle toute ombre qui s'y serait montrée.

Pourtant, deux corps, deux hommes morts ou vivants, étaient presque enfouis dans cette terre humide, collante, et profondément labourée par les obus.

VII

SAUVÉS OU PERDUS.

Nos deux soldats avaient été jetés étourdis dans un trou. L'éclatement d'un autre obus les avait couverts de terre, et ce fut leur salut.

Etourdi, le Grand Boileau reprenait lentement ses sens. Ses premiers efforts pour se dégager de la terre qui le recouvrait presque complètement, amenèrent un juron tout près de lui. A sa grande surprise, il reconnut la voix de Petit Boileau.

Dans un souffle, il demanda :

—Est-ce toi, Georges?

—Ben oui, et c'est toi, Gustin. Es-tu estourbi? (blessé)

—Je ne crois pas, mais je ne me sens pas : je suis enterré jusqu'au cou. J'essaie de me dégager, ce qui n'est pas facile.

D'un effort commun, les deux hommes sont parvenus à se dégager et à se mettre debout. Deux détonations éclatent en même temps, une de chaque côté, les balles sifflent à leurs oreilles.

Instinctivement, les deux hommes se sont jetés à plat ventre, paquets boueux dans un amas de boue. Ils ne sont plus visibles. Et le silence se fait, lugubre, coupé seulement de quelques plaintes.

Les deux hommes étendus côte à côte, se consultent.

—Es-tu touché?

—Non.

—Ni moi non plus. Qu'est-ce qu'on va faire?

—Ça c'est une question. On n'est pas pour rester ici à tremper dans la boue et à geler comme des "*guertons*".

Et voilà nos deux hommes rampant à plat ventre comme des lézards. Ils se traînent sur

la terre molle et inégale. Combien de chemin ils ont fait durant la nuit? Personne n'aurait pu le dire.

Le jour allait paraître. Brisés de fatigue, nos deux hommes allaient de leur marche lente et rampante, lorsque soudain, sans que rien ne le fasse prévoir, la terre se déroba sous eux: ils sont tombés dans un bout de tranchée abandonné.

Fatigués comme ils sont, c'est presque providentiel; et Rivest résumant la pensée des deux, de dire:

—Je reste ici en attendant le jour.

Ce fut bientôt le jour, mais ce ne fut ni le salut, ni la sécurité. Le bout de tranchée qu'ils occupent, est un reste de tranchée détruite par un bombardement précédent.

Les Allemands ont refait leur tranchée un peu plus loin et nos deux rescapés entendent les voix gutturales des Teutons à quelques pas d'eux.

—Beau voisinage et bel avenir, fait le Grand Boileau.

—Pas une croute ni une saucisse, constate Petit Boileau, qui malgré l'exiguité apparente de sa taille, était toujours prêt à manger.

Fallut bien prendre son parti de la situation. L'abri des deux poilus était relativement confortable. Brisés de fatigue, ils s'étendirent sur une couche de branches de sapin à peu près sèches, et bientôt s'endormirent d'un sommeil de plomb.

Quand ils se réveillèrent, le soleil de midi dardait sur eux ses chauds rayons. "Qui dort, dine", dit le proverbe. Le Grand Boileau ne sentait pas trop la morsure de la faim. Pour ce qui est de son camarade, ses premiers mots à son réveil furent pour demander des *beans*.

Puis s'éclatant de rire.

—Sais-tu, Grand Boileau, que je rêvais qu'on était au *campe*, et que dans notre avant-midi on avait coupé cent cinquante billots: je te dis qu'on avait un tanant de bon *galandard* (godendard). C'était le vieux Fri-

coteau qui faisait la *grobe* (cuisine), et les fèves au lard sentaient si bon que je m'en *liche* encore les *babines*.

Par malheur, ce n'était qu'un rêve. La réalité était toute autre: pas la moindre bouchée de nourriture.

Pour comble d'ennui, le bombardement de la tranchée voisine par l'artillerie française commençait par un coup d'essai portant trop loin, et se continuait par d'autres coups de canon de plus en plus précis.

Terrés dans leur trou, les deux Canadiens attendaient en silence. Qu'il fut long cet après-midi d'inaction!

Puis ce fut la nuit; nuit noire et sans lune, comme les précédentes. Nos deux soldats ne savaient pas où ils étaient. Ce qu'ils savaient, c'est qu'ils étaient sans manger et sans boire depuis trente-six heures. Dans ces conditions mieux valait le mouvement et n'importe quel risque, que l'inactivité dans leur trou. Aussi il fut décidé sans discussion qu'ils essaieraient de gagner les lignes des alliés, au

risque de tomber entre les mains des Boches.

Ce qui devait arriver, arriva. A peine eurent-ils fait quelques pas hors de leur abri, qu'un cri retentit. Cri guttural suivi presque aussitôt d'un coup de feu. Un gémissement de Petit Boileau annonça à Tremblay que la balle avait porté. Sans tenir compte du danger, il voulut porter secours à son compagnon. Un nouvel appel fut suivi d'une balle que le Canadien reçut en pleine poitrine.

Une tra-née de lumière passa sur le champ du carnage, et à la lueur de leur fusée, les Boches virent deux corps étendus sans mouvements.

Quatre soldats sortirent de la tranchée et vinrent ramasser les corps. Question de savoir à qui on avait affaire, et surtout la grosse raison pour les Allemands, c'est qu'ils ne tenaient pas à laisser deux cadavres pourrir en face de leur tranchée. Et voilà.

Pour les Boches, c'était deux charognes, dont il s'agissait simplement de se débarrasser.

VIII

SAM ET ROSETTE

*Vous tous crapauds qui m'écoutez
De vos marais jamais ne sortez
Sans quoi vous risquez le triste sort
De ne pas mourir de votre belle mort*

(Morale d'une chanson canadienne)

L'an 1916 devait passer comme les autres : joies et peines, plaisirs et souffrances, prospérités et malheurs. C'est la trame ordinaire de la vie, faite d'efforts, d'épreuves, de bonheur, et surtout d'espérance.

Bertha avait compris sa voie. Elle avait compris qu'on ne joue pas avec le feu et sa résolution était ferme. Sa vie désormais serait consacrée au travail et au souvenir de l'absent.

Sam Bachelor avait bien essayé de reprendre la proie qui lui échappait. Il en fut pour ses frais.

A la visite de l'Américain, venu pour veiller, elle refusa de paraître, prétextant indisposition. Le lendemain, elle demanda et obtint facilement la permission d'aller passer une semaine chez son oncle Placide Sanschagrín, à Saint-Prime.

Placide était l'époux de Maria Neuville, soeur de Robert. Il était bien l'homme le plus placide du monde. Jamais homme sur terre n'avait porté un nom plus approprié.

Pour lui, rien ne valait la peine de s'énerver ou de prendre du chagrin.

"Du chagrin, on ne peut pas toujours s'en exempter, disait-il, mais quand on s'appelle Placide Sanschagrín, on ne s'excite pas pour rien et on s'arrange pour avoir aussi peu de chagrin que possible."

Cette méthode ne lui avait pas trop mal réussi jusqu'alors. Il avait vieilli sans trop d'inquiétude, et avait élevé une petite famille qui ne lui causait pas encore de chagrin. Il se disait content de lui, de sa femme, de ses enfants et surtout de la Providence.

Sa fille ainée, Rose, avait vingt ans. C'était une de ces beautés faites de santé et de vigueur. Ses yeux étaient un peu petits, sa bouche un peu grande, ses lèvres un peu épaisses, mais elle avait un teint si blanc et si rose, une telle apparence de santé vigoureuse, qu'elle était jolie et tournait la tête à bien des gars de Saint Prime et des alentours. Bouffie d'orgueil, remplie de confiance en son mérite et sa beauté, Rose, cependant, dédaignait les habitants et les bucherons de son entourage.

Son dédain n'était ni affiché ni méprisant. Elle était trop haïble pour cela. D'ailleurs son père lui aurait fait la leçon. Alors, elle se montrait polie, avenante envers tous, tout en se disant que grâce à sa beauté, à sa bonne réputation, elle devait pouvoir rencontrer un bon parti.

Parfois, elle se disait qu'après tout ça ne lui aurait servi de rien d'être allée au couvent faire des études supérieures, si en fin de compte, après avoir fait d'elle une demoisel-

le, ses parents finissaient par la donner à un bucheron ou à un vacher.

Toute férue de cette idée de sa supériorité corporelle et surtout intellectuelle, Rose restait distante avec les bons travailleurs de son entourage. Elle les considérait comme d'une essence inférieure et attendait sans impatience le prince charmant, citadin bien mis, qui viendrait l'arracher à cette triste vie d'habitant où un triste sort l'avait fait naître.

La maman n'était pas absolument étrangère à cette mentalité de sa fille. Lorsqu'au retour du couvent, Rose avait obtenu ses diplômes, la maman avait adopté un dada: "Rose, tu es jolie, nous n'avons rien épargné pour faire de toi une *demoiselle*, tu devrais être capable de trouver un *Monsieur*."

Rosette en tirait conclusion que son mari ne se rait ni un cultivateur ni un bucheron. Ce n'était pas *Monsieur*, cela. Ce qu'elle attendait, c'était un monsieur bien mis, quel qu'un qui porte de beaux habits à la semaine, qui a les mains blanches et exemptes d'am-

pouilles, et surtout qui ne sent pas la vache. Peu lui importait la manière de vivre; professionnels, commerçants, chevaliers d'industrie, peu importe. Pour elle, tous ceux qui portent de beaux habits étaient des *messieurs*.

Bertha Neuville ne goûtait guère les idées extrêmes de sa cousine; entre les deux jeunes filles, les relations étaient tout simplement cordiales, et rarement elles se visitaient.

D'autre part, Rosette était habile de ses doigts; elle savait faire une foule d'ouvrages dits de fantaisie, et cela suffisait pour un prétexte à une visite prolongée.

La vraie raison que son père était seul à connaître, c'est que Bertha voulait fuir les assiduités de Sam Bachelor. Elle avait compté sans la tenacité de l'Américain.

Quand il eut appris que Miss Bertha était chez l'oncle Placide, Sam déclara qu'il avait affaire dans cette région et demanda à Paul Neuville de l'accompagner. Le dimanche après-midi, on vit arriver les deux jeunes gens chez Placide.

Bertha fut loin d'en être enchantée. Les assiduités du bel Américain, sa tenacité de crampon, lui devenaient odieuses. Cependant, elle ne pouvait refuser de paraître sans manquer à la plus élémentaire politesse.

La politesse fut satisfaite; Sam le fut moins. Dès l'arrivée, il se rendit compte de l'antipathie éprouvée à son égard. Il ne tarda pas à se rendre compte aussi de l'admiration béate de Rosette, pour ses qualités de beau citadin.

Elle était jolie, Rosette; gaie, pimpante, même un peu provocante. Sans se jeter à la tête des gens, elle savait mettre en oeuvre ses moyens de séduction à l'égard de ce visiteur qui pour elle était la personnification du *Monsieur*.

Aussi quelle différence entre l'attitude réservée de Paul Neuville, le sage habitant, et la désinvolture au moins osée du citadin de New York.

Venu avec l'intention de reprendre Bertha dans ses charmes de séducteur, Sam Bachelor

se dit qu'après tout, la cousine, Rose, était encore plus jolie, au moins plus frappante, d'approche plus facile, et que c'était folie de s'obstiner à vouloir cette mijaurée de Bertha, qui évidemment resterait toujours hors de l'atteinte de ses séductions.

“Faute de grives, on prend des merles,” dit le dicton populaire. L'Américain dut se dire que grive pour grive, autant valait prendre la moins prudente, celle qui semblait désireuse d'être prise.

Sam Bachelor était un de ces beaux oisifs, — plaie sociale — semant sur leur passage les ruines de leurs passions et de leurs vices, auxquels ils obéissent en esclaves.

Cette première visite fut suivie d'une autre, puis de plusieurs autres. Bertha restant distante, la maison Neuville fut délaissée pour la maison Sanschagrin.

Rosette était enchantée de son cavalier, qui restait à Roberval on ne savait pas pourquoi. Deux, trois et même quatre fois la semaine,

il allait rendre visite à la belle Rosette qui nageait en plein bonheur.

C'était le temps des fêtes ou carnavals. Sam se faisait inviter à toutes les danses, bals, etc.

Ces soirs là, il louait cheval et traîneau et de bonne heure arrivait chez les Sanschagrin. Il causait quelques minutes avec la belle Rosette puis avec Hector Sanschagrin, le frère de Rosette, et bientôt c'était convenu que les trois se rendaient au bal dans la même voiture.

C'était commode, l'Américain fournissait cheval et voiture, Hector en était bien content. Le père et la mère tout fiers de la recherche dont leurs enfants étaient l'objet de la part du bel Américain. Celui-ci se disait qu'après tout la vertu des Canadiennes n'était pas si rigide et que bien des libertés étaient permises.

Quant à Rosette, elle était au comble de ses vœux. La chance était pour elle. Avoir espéré décrocher un citadin ordinaire, s'être

fait la résolution d'accepter pour mari n'importe qui venant de la ville, et se voir en train de s'emparer d'un millionnaire américain, intelligent, et beau par dessus le marché. Quelle chance ! Et Rosette ne négligeait rien pour garder son bel oiseau. Elle ne refusait rien. Au beau Sam, elle permettait toutes les privautés, du moment que personne n'en était témoin. Pour elle, il fallait garder son bel Américain à tout prix.

Ah ! si fillette savait que chez ces hommes, il y a plus de la bête de proie que d'autre chose. Si fillettes savaient que pour les individus, genre Sam Bachelor, elles sont tout simplement un jouet joli, dont ils veulent bien s'amuser jusqu'au jour où ils en seront rassasiés. Mais fillette ne sait pas, elle ne peut savoir.

Papa sait lui ce que c'est qu'un homme. Mais ils sont nombreux les papas qui ont une confiance sans limite dans la vertu et la prudence de leur enfant. Ils sont nombreux

ceux qui aiment mieux laisser faire, plutôt que de se mettre en travers des plaisirs de leur enfant.

Maman devrait savoir. Elles ont l'expérience de la vie, les mamans. Elles devraient savoir que bien souvent leur vie de ménage a été empoisonnée par des souvenirs et des regrets de jeunesse.

Elles savent ou devraient savoir que bien des duretés, bien des défiances conjugales, sont le fruit de certains écarts de leur temps de carnaval.

Elles savent ou devraient savoir que si certaines choses ne ternissent pas l'honneur, parce que restées secrètes, elles empoisonnent toute une vie de leurs suites.

Papa sait; maman devrait savoir; fillette ne sait pas; et tous se conduisent comme si personne ne savait.

La recherche de l'Américain enchantait Rosette et flattait l'orgueil de Placide. Tante Maria, de son côté, ne manquait pas une occasion de dire: "Faut que jeunesse se passe!

Des cavaliers, j'en ai bien eu; danser, j'y ai bien été, et je n'y ai jamais pris de mal." C'est l'éternel raisonnement des mères pour qui la pente mauvaise devient peu dangereuse pour leur enfant, du moment que cela sert à masquer leur erreur personnelle.

Cinq semaines se passèrent ainsi; le carnaval tirait à sa fin. Sam qui ne se souciait guère de faire carême, annonça son départ.

Retiré dans un coin sombre, il affirmait à Rosette que jamais il ne l'oublierait. Tout le vocabulaire des mots tendres, toute la kyrielle des promesses d'amour, y passa. Puis les beaux jours de janvier 1916 furent un souvenir.

L'Américain avait promis d'écrire, il n'y pensa plus. Repris par les plaisirs de la vie, en ville, il oublia momentanément son aventure du Lac Saint-Jean.

Un jour de juin, faisant la revue des endroits de villégiature, il se rappela Roberval et la jolie Bertha.

Penser à Bertha c'était se dire qu'elle valait mieux que lui. Mais il y avait Rosette. J'aurais dû écrire, se dit-il; maintenant il est trop tard, je vais y aller.

Quelques jours plus tard, Sam débarquait à Roberval. Pendant deux mois, l'Américain logea chez un cultivateur de Saint-Prime. Il faisait parfois la pêche, mais passait la grosse moitié de son temps chez les Sanschagrin, ou en compagnie des Sanschagrin, fille ou fils.

C'était des visites, à la veillée ou le dimanche après-midi; des promenades en voiture, même en barque, avec Rosette accompagnée ou non de son frère ou de sa soeur cadette.

Grisée d'amour, la belle Canadienne vivait dans les nuages et les rêves de son imagination. Désirant le tête à tête, elle provoquait au besoin l'isolement seul à seul avec le bel Américain, dont elle attendait les caresses plus ou moins réservées.

Un jour, il lui demanda si elle consentirait à le suivre à New York?

Depuis longtemps elle attendait et espérait cette demande. Fine diplomate, elle fit attendre sa réponse, semblant se livrer à des réflexions qui depuis longtemps étaient faites.

Son hésitation apparente lui valut une caresse de plus, accompagnée d'une protestation du beau Sam.

—Dites oui, ma Rosette adorée. Je serais le plus heureux des hommes.

Rosette qui depuis longtemps voulait se faire proposer le mariage, fit remarquer que pour une honnête femme il n'y avait qu'une chose possible : suivre son mari.

—C'est bien ainsi que je l'entends. Tu seras ma femme belle et adorée. Parmi mes amis de la haute, à New York, tu seras la plus belle. Enviés de tous, nous vivrons heureux.

Puis ce fut l'annonce du départ. Sam retournait dans sa famille pour y faire les arrangements voulus, en vue du mariage, disait-il. "Parle à tes parents; dans huit jours, quinze jours tout au plus, je reviendrai et nous nous marierons."

Oncle Placide et Tante Maria furent singulièrement surpris d'apprendre de Rosette qu'elle désirait se marier avec un Américain protestant.

—Y penses-tu? disait la maman. Ça n'a pas de bon sens.

Et Rose de répondre:

—Puisqu'il le veut et moi aussi. Il se semble que nous sommes les premiers intéressés.

Placide renchérissait encore:

—Marier un Américain, d'une autre religion; mais c'est de la folie.

Rosette répondait avec raison:

—Ce qui est folie, c'est de nous avoir laissé fréquenter ainsi et maintenant de vouloir nous faire séparer sans raison. Fallait le savoir plus vite qu'il était d'une autre religion.

La maman essayait de la corde sentimentale.

—Tu vas nous laisser comme cela pour un pays étranger?

—Pensez-vous toujours me garder? Quand vous vous êtes mariés, vous avez laissé vos parents. J'en ferai autant un de ces jours. J'ai la chance de trouver un bon parti, un *Monsieur*, et vous allez me faire manquer ma chance; et après? Il me faudra prendre un habitant, un vacher! Nenni!

—Un habitant, fit Placide, j'en suis un; et tache de ne pas avoir honte de tes parents.

—Je n'ai pas honte de personne, papa; mais je sais aussi que vous avez fait des sacrifices pour moi. Et tout ça, tout le développement intellectuel que vous m'avez procuré sera inutile, si vous faites de moi une vachère, la femme d'un vacher.. Pourquoi m'avoir mise au couvent? Pourquoi avoir dépensé votre argent? Si après tout cela, vous m'empêchez de profiter de la chance que j'ai de faire servir tout ce que j'ai appris.

Bref, après de longues discussions, on en vint à une entente. Il y aurait consentement au mariage, à la condition que l'Américain se fasse catholique.

Rosette accepta en se disant que catholique ou non, elle le marierait quand même.

Août mûrissait les moissons blondes; les foins étaient finis. Partout dans les champs, c'était l'abondance des récoltes, partout l'air pur, la beauté du lac mirant le vert des champs et celui des bois. C'était aussi le ciel bleu moutonné de blanc, mais tout cela ne disait rien à la fille qu'on avait élevé dans le mépris de son entourage. La ville lointaine la fascinait. La vie campagnarde lui faisait horreur. Pauvre enfant, jetée hors de sa voie par une éducation fausse!

Sam resta trois semaines absent. Ce fut aux premiers jours de septembre qu'il repartut, bien décidé à mener les choses rondement. A ses parents, il n'avait pas soufflé un mot de ses projets de mariage.

Dès sa première visite, il reçut de Rosette l'avis que ses parents exigeaient, comme condition à leur consentement, que lui, Sam, se fît catholique.

L'Américain joua le désespoir.

“Mes parents ne consentiront jamais.... Maman, je la gagnerais peut-être, mais l'oncle Jim, dont je suis l'héritier... Il me déshériterait, s'il savait que je suis catholique. Ce serait une couple de millions de perdus. Pense un peu, cela en vaut la peine.”

Disons tout de suite que l'oncle Jim n'existait pas. Sam l'avait inventé pour les besoins de la cause.

Rosette pleura, supplia, rien n'y fit. Sam resta inébranlable.

—Nous ne pouvons sacrifier ainsi une fortune. C'est pour ton bien comme pour le mien. Après tout qu'importe que je sois catholique ou non, du moment que nous serons mariés.

Bref, il entortilla tant et si bien son histoire et son raisonnement, que Rosette en vint à la conclusion qu'il voulait. “Aimons nous tant que nous pourrons. Si nos parents s'opposent à notre bonheur, nous passerons outre”, disait-il.

deux jeunes gens et tout se passa comme ils avaient prévu. Une demi-heure plus tard, Rosette partait pour toujours du logis paternel. Dans une valise à main, elle emportait diverses choses nécessaires en voyage et quelques petits souvenirs.

Pour la maman, sa fille allait passer quatre jours chez Neuville. Mais les jeunes gens n'y arrêterent pas. Ils n'arrêterent même pas à l'hôtel de Roberval et continuèrent directement jusqu'à Chambord.

Là, la jeune fille se rendit seule à la gare, pendant que l'Américain retournait à Roberval, où il laissait à l'hôtelier le soin de retourner cheval et voiture à leur propriétaire.

Puis prenant son billet pour Québec, il s'installa pour jusqu'à Chambord, où sa Rosette l'attendait.

Laisser son pays est toujours un peu triste; mais la jeune fille se disait que ce n'était que temporaire. Dans une quinzaine nous reviendrons; nous serons mariés et devant le fait accompli, mes parents ne diront plus rien.

Sam avait voulu qu'elle acheta elle-même

Sam avait voulu qu'elle achetât elle-même son billet pour Québec. "Achetez un billet simple," avait dit l'Américain, et Rosette avait obéi avec un serrement de coeur.

Mais une fois installée dans un banc en compagnie de ce bel Américain, si empressé, si galant, elle oublia tout: sa foi, sa nationalité, les leçons de droiture et d'honneur reçues dans la maison paternelle et au couvent.

Son pays si beau; le lac majestueux sur les bords duquel, elle avait passé son enfance. Le lac, miroir merveilleux où se voyaient le vert des champs, des bois et des montagnes. Son village, l'église coquette où elle avait reçu les sacrements de l'Eglise, où elle avait prié son Dieu avec la ferveur coutumière à ceux de son peuple. Pour la malheureuse perdue d'orgueil et d'ambition, tout cela ne comptait plus.

Pauvre elle! Elle ne pensait qu'à une chose: elle était aimée, elle aimait. Et celui qu'elle avait pu ainsi conquérir, c'était un *Monsieur*.

A la ville, au milieu du luxe que procure l'argent, elle vivrait heureuse, loin de ces travaux des champs qu'elle méprisait, et auxquels tant de femmes de cultivateurs sont condamnées.

Grâce à son habileté, elle était délivrée du cauchemar d'avoir à partager la vie de l'un de ces rustres sans éducation et sans savoir. Enfin, elle l'avait le mari idéal, l'homme supérieur.

Il n'était pas son mari, mais peu lui importait. Ce n'était qu'une question de jours, de quelques jours tout au plus; et puis Sam ne disait-il pas que le oui sacramentel n'était qu'une formalité.

Ce qui compte, c'est la volonté, disait-il. De la volonté, Rosette n'en avait plus.

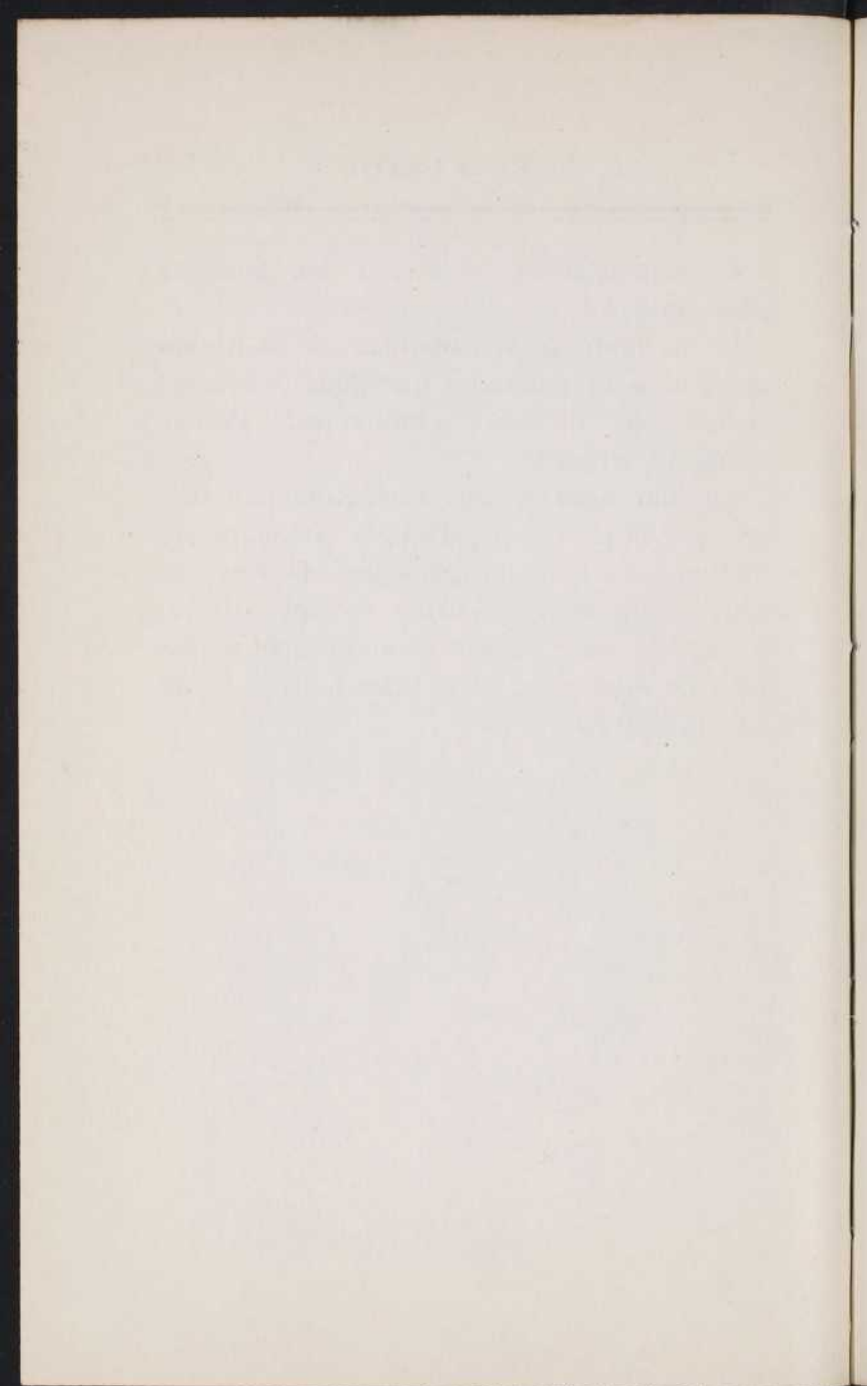
A quoi bon faire l'histoire de Rosette plus longtemps. Cette histoire, c'est l'histoire banale des filles qui se perdent. C'est l'histoire triste et malheureuse, de toutes celles qui oublient leur devoir.

Rosette était perdue.

Laissons-là à son ivresse, à son bonheur passager.

De sa honte, de son malheur, de sa déchéance, nous ne parlerons que pour dire à ses soeurs, nos fillettes canadiennes: Prenez garde au serpent.

Un jour nous retrouverons Rose Sanschagrín sur le pavé, avec d'autres malheureuses victimes de leur inexpérience, de leur engouement pour ce qui brille, victimes surtout d'une éducation fausse, tendant à faire des *filles de mon pays*, ce qu'elles ne peuvent et ne doivent pas être.



IX

LA LOI.

D'un procès qu'on a gagné

On sort à demi habillé

D'un procès qu'on a perdu

On sort tout nu

(Vieux dicton canadien)

Deux jours se passèrent avant que l'on s'aperçût de la fuite de Rosette. Ses parents la croyaient chez son oncle Robert. Là on ne l'avait même pas vue. La disparition de la jeune fille fut enfin constatée.

Pour la famille, ce fut une terrible épreuve.

Chez nos populations rurales, le souci de l'honneur est tel, que la mort d'un enfant paraît moins triste que sa déchéance.

Pour une fois Placide oublia son nom et les obligations qu'un pareil nom lui imposait.

Contre l'Américain, il épuisa tout le vocabulaire des sacres, jurons, blasphèmes, imprécations de toutes sortes. Et Dieu sait si ce vocabulaire est riche chez les Canadiens, surtout chez les hommes de chantier.

Puis il en vint au côté pratique. Où était Rose? Dans quel pays, son Américain du diable, l'avait-il amenée?

Placide s'en fut trouver un avocat. Le nom de ce savant prince de la chicane importe peu; nous l'appellerons Chicano.

L'avocat parut enchanté de l'aubaine.

Quel âge a votre fille?

—Elle aura vingt et un ans en mars prochain.

—Séduction de mineure. Le cas est clair. Mettez-moi votre affaire en main et vous allez voir que je vais vous le dompter, ce salaud d'Américain.

—Comment s'y prendre?

—C'est simple. Nous nous adressons à une agence de détectives qui retrouvera nos gens. Quand on les aura retrouvés, on fera

prendre l'Américain pour séduction de mineure; et vous allez voir qu'il va cracher de l'argent.

—Combien que ça peut coûter tous ces machins là?

—Oh! pour cela, c'est variable en grand. Tout dépend des procédures. Les recherches peuvent durer. S'ils sont rendus aux Etats, ça peut être bien long, extradition, etc., Puis si votre homme est citoyen américain c'est encore un embêtement.

—Pour l'information d'aujourd'hui, combien?

—Y a pas de presse, vous réglerez tout ensemble.

—Ben, je sais pas si je vais pousser l'affaire. Ça me coûte un peu. Autant régler tout de suite; puis on recommencera, s'il y a lieu.

L'avocat leva les yeux au plafond, puis:

—Vous êtes *bad lucky*, je vais vous faire du bon: donnez moi trois piastres, c'est pour rien.

Placide s'exécuta trouvant que trois piastres pour dix minutes de conversation, c'était pas absolument pour rien.

Sorti du bureau de Chicano, Placide rencontra un ami, le notaire T.-.... de Saint-Cyrille.

Le notaire T..... était un de ces hommes qui semblent vivre pour rendre service. Sa forte clientèle ne lui rapportait que bien peu d'argent, pour la bonne raison qu'il y avait toujours un service à rendre et une bonne raison de prendre le client en pitié et de se faire payer peu. Aux yeux des gens d'argent, le notaire T.... n'était pas habile.

Placide lui raconta son aventure.

—Triste, mon ami, bien triste. Mon pauvre Placide, fais comme si ta fille était morte.

—Alors, il n'y a rien à faire? Pourtant Chicano m'a dit que je pouvais faire prendre l'Américain.

—Au strict ponit de vue légal, Chicano a raison. Le cas est clair: séduction de mineure. En pratique, c'est différent. Si tu le fais

arrêter, est-ce que ta fille va être comme avant? Puis, où vas-tu le prendre? Peut-être vas-tu le trouver et lui faire payer de l'argent. Ce qui est sûr, c'est que tu vas en dépenser. Tu me dis que le ravisseur est riche. Alors n'engage pas bataille légale avec un riche. Il a bien plus de chance que toi."

—Mais voyons, notaire, vas-tu me dire que tous les juges sont à vendre aux riches?

—Non, je ne voudrais même pas dire qu'il y a un seul juge capable de se vendre. Mais celui qui a de l'argent, allonge et multiplie les procédures. Les procès durent et ruinent le pauvre imprudent qui s'est attaqué au riche. Crois-moi, ne brasse pas cette boue. Dis que ta fille est allée se promener. Tu dois avoir des parents, soit à Québec, à Montréal ou ailleurs. Peut-être aussi qu'elle va revenir. C'est une chose qui peut arriver. Son beau merle peut l'abandonner et alors, si elle revient, vous serez content de ne pas avoir agité une chose qui ne peut que vous salir.

Placide baissa la tête et réfléchit longuement. Puis d'une voix blanche :

—Merci, garde-moi le secret; je vais en parler à Maria. Combien que je te dois?

—Mais rien, mon pauvre ami. Trop heureux, si j'ai pu t'exempter du trouble.

Les deux hommes se serrèrent la main et Placide revint chez lui. Une surprise l'attendait. Rosette avait écrit.

Une carte postale jetée à la poste en route, disait : "Nous sommes en voyage de nocces..."

—Oh! la malheureuse! dit Placide avec un juron. Voyage de nocces, pas de mariage!

"Vous ne vouliez pas me voir mariée à un protestant, continuait la lettre, et sa mère ne voulait pas qu'il se fasse catholique. Nous nous aimons et nous voulons jouir de la vie."

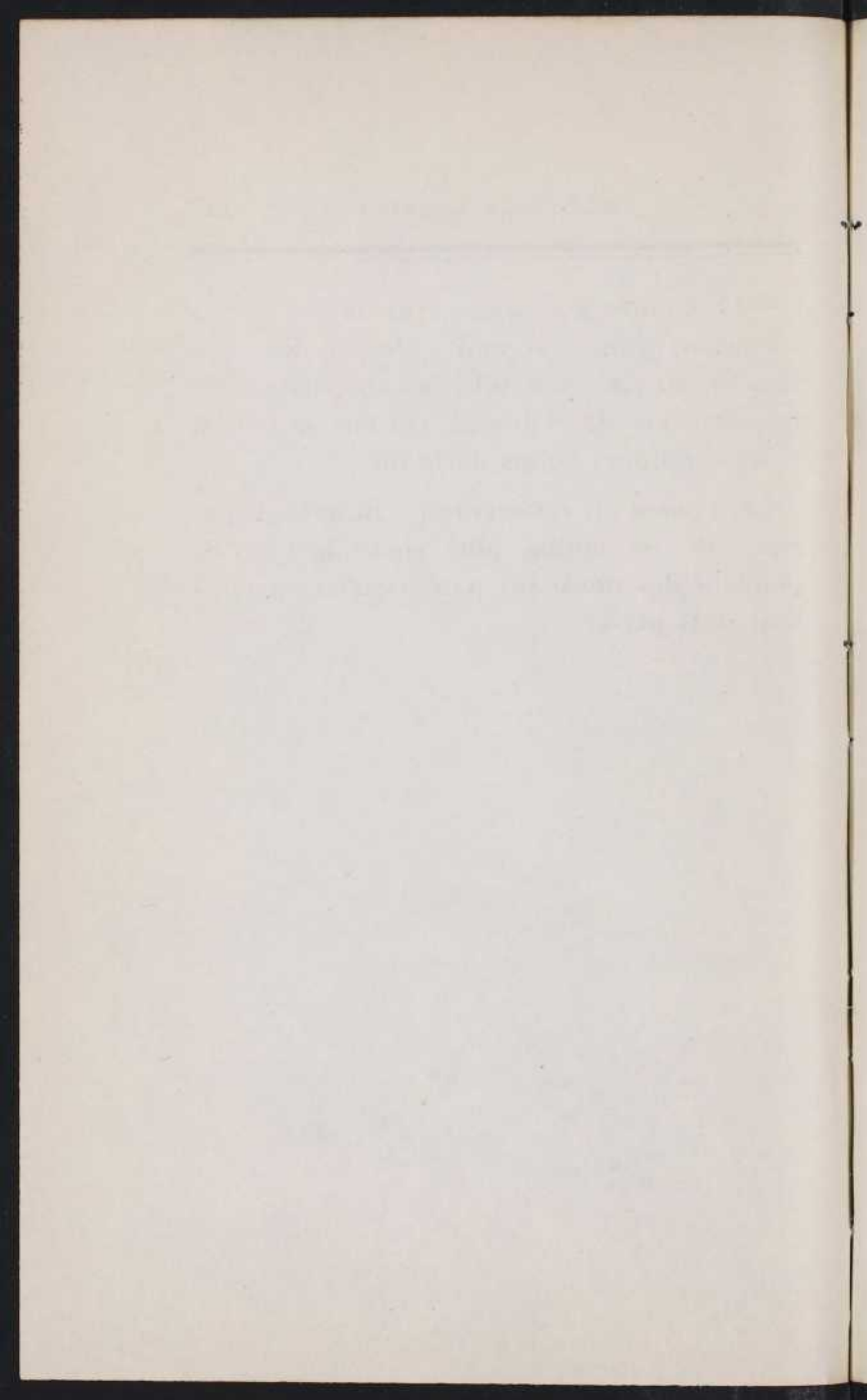
Placide raconta son voyage, l'information de Chicano et sa causerie avec le notaire.

—Qu'en penses-tu? demanda-t-il à sa femme.

Sans hésitation, Maria répondit :

—Le notaire a raison. Plus on brasse ces choses-là, plus c'est mal. On va dire que Rosette est allée travailler les chapeaux avec mes cousines de Montréal. Si elle se marie, il sera toujours temps de le dire.

Les choses en restèrent là. Rosette disparue, elle ne donna plus signe de vie. Et pendant des mois, ses parents n'en entendirent plus parler.



X

AU PIED "DU CALVAIRE" CANADIEN

*Demandez, vous recevrez
Frappez, on vous ouvrira*

Le temps passait, l'on était aux jours d'été 1917.

Depuis des mois, Bertha était sans nouvelles de son promis. La dernière lettre qu'elle en avait reçue, était la lettre d'adieu que Gustin avait remise à son chef.

Celui-ci y avait joint une note courte, mais explicite :

"Votre ami, chargé d'une mission périlleuse, m'a remis la lettre ci-jointe, que je vous envoie. Il n'est pas revenu. La mission à lui confiée, a été remplie d'une manière parfaite. Nous aurions dû trouver son corps ou celui de son compagnon."

“Tous deux sont disparus!”

Disparu! Mot qui évoque tout un monde de suppositions.

Un disparu peut être mort; il peut être prisonnier; il peut être déserteur. On a vu des soldats portés comme disparus, rester des mois inconscients dans un hôpital et finalement n'être reconnus que lorsque leur guérison les mettait en état de dire leur nom.

Au pays canadien se jouait un drame tragico-comique, dont les conséquences devaient être incalculables.

La conscription agitait les esprits. Tant que le service volontaire avait suffi, au gré des meneurs, personne n'avait été inquiet.

Une loi de conscription était bien dans les statuts. La manière de raisonner des gouvernants et des oppositionnistes devaient inévitablement amener l'application de cette loi vieille de dix ans au moins. Mais le peuple était resté indifférent.

L'application de la loi amenait protestations, puis révolte sourde contre l'autorité qui s'arrogeait un droit contestable.

Bien rares, chez nous du peuple canadien-français, bien rares étaient ceux que la conscription laissait indifférents.

Chez Robert Neuville, deux fils étaient d'âge militaire, et comme tant d'autres, ils résolurent d'être des embusqués.

Ni le père ni les fils n'eurent la moindre idée qu'ils manquaient à leur devoir. Pour eux le Canada n'était pas en cause.

A leur point de vue la loi qui les frappait était injuste. Elle avait été faite par des gens soucieux avant tout de se faire bien valoir des autorités anglaises.

Même on ajoutait que c'était tout simplement un moyen de persécuter et de décimer les Canadiens-français de la province de Québec.

La politique, ce poison des régimes démocratiques, se mettait de la partie. D'après des voyageurs, gars de chantier et autres,

revenus des centres anglais, on rapportait qu'on y disait couramment que le moment était venu de dompter ces "damned Frenchmen of Quebec."

La contre-partie, c'est qu'ici des orateurs de troisième ordre, des politiciailleurs de bas étage, répétaient que la conscription était faite spécialement pour les Canadiens-français; privément on allait même jusqu'à la comparer au geste des Egyptiens, faisant jeter dans le Nil, les enfants mâles du peuple hébreux. Exagérations regrettables, jetant le désaccord entre les éléments de notre peuple.

C'est ainsi que pour servir des intérêts sordides, on creusait entre les deux groupes les plus importants de la population du Canada, un fossé qui serait bien long et bien difficile à combler.

Les fils Neuville avaient demandé leur exemption, résolus en premier lieu à subir leur sort. Mais la comédie des tribunaux où l'on exemptait un jour pour annuler quelques

jours plus tard, comédie odieuse d'une vénalité apparente, décidait les intéressés à prendre tous les moyens possibles de se soustraire à cette loi et à son emprise.

Si notre pays eut été en cause, si nos Canadiens avaient eu l'impression qu'il fallait défendre la patrie, il n'y aurait pas eu d'hésitation; aucun sacrifice n'aurait paru trop grand, même pour la défense du lien britannique.

Au lieu de cela, on montrait une question de civilisation, de libertés pour les petites nationalités, de respect des traités; alors que l'on savait qu'ici au Canada, les libertés de nos minorités françaises et catholiques, étaient refusées en violation des traités.

Dans leurs réunions, les cultivateurs parlaient de la récolte sans doute; on parlait surtout des conscrits, des exemptions accordées puis annulées: un tel était parvenu à s'en sauver grâce à la complicité d'un médecin; un autre parlait de son cousin qui était libre en ville, grâce à son habileté et à son

argent. De l'argent, toujours de l'argent. "Tout est à vendre", disait-on. Ce n'était plus la guerre que l'on voyait, c'était le fait de cette spéculation odieuse de gens, qui remassaient des fortunes dans le sang de leurs concitoyens. Et le mépris grandissait dans le peuple pour ce fatras qui, sous prétexte de patriotisme et de loyauté, accumulait saletés et corruptions morales.

Mais un peuple habitué au respect de l'autorité et des lois, ne devient pas un peuple en révolte du jour au lendemain, sans qu'il y ait des hésitations et des tiraillements de conscience.

Pour les Neuville, il y avait eu beaucoup d'hésitations. Que ferait-on? Pour en venir à une première révolte contre l'autorité, lorsque comme Robert et ses fils, on a l'obéissance et la soumission dans le sang, il faut que l'autorité ou plutôt ceux qui en sont les titulaires, se rendent bien méprisables.

Et même tout en méprisant ceux qui abusent de leur autorité, même en se disant que

ceux qui ravalent leur autorité au point d'en faire une chose vénale, sont indignes de commander et d'être obéis, il reste encore un doute chez ceux qui, comme nos campagnards canadiens, ont le respect inné de l'autorité, quelle qu'elle soit.

Au mois de juin 1917, les deux fils de Robert Neuville laissèrent le foyer paternel. D'exemption en annulation et en appel, ils en étaient venus à la conclusion qu'il n'y avait rien de mieux à faire pour eux, que de se réfugier dans un endroit où ils seraient inconnus. Ce fut chez un oncle Dupaul, à Saint Thomas d'Aquin, qu'ils cherchèrent cachette.

André Dupaul n'avait pas d'enfants, et sans attirer l'attention il pouvait hospitaliser les deux conscrits.

Quelques jours plus tard, la famille Neuville recevait d'André Dupaul, une lettre leur annonçant que les conscrits étaient arrivés et que jamais la police militaire ne les découvrirait.

André ajoutait :

“Si vous veniez vous promener? un billet de char pour Saint-André, ne coûte pas cher et cela vous ferait une belle promenade. Si vous venez, *arrangez vos flûtes* pour venir par le train du samedi soir. Après la messe du dimanche, nous irons visiter le calvaire et la grotte de Lourdes, à Bouchette.”

La visite eut lieu le dernier samedi de juillet. Le lendemain, dimanche après-midi, les visiteurs et leurs hôtes se rendirent à la grotte.

Les conscrits y étaient déjà. A travers bois, se cachant, ils s'étaient rendus à la montagne.

Ensemble ils prièrent au pied de la Vierge; puis Bertha voulut parcourir la voie douloureuse.

★

★ ★

Depuis quelques années, ma vie aventureuse m'a permis de voir bien des choses.

Nulle part je n'ai rien vu de plus frappant que cette région du Lac Saint Jean.

Au Lac Bouchette, j'ai admiré le paysage; j'ai admiré surtout la foi vive de ce sculpteur modeste qui, dans la pierre tirée de la montagne, a fait en quelque sorte revivre les scènes touchantes de la Passion du Christ.

Sans doute, il y a des oeuvres plus parfaites, mais celle de ce sculpteur en est une non seulement d'art et de patience, mais aussi de goût.

Les quatorze stations qui s'échelonnent le long de la montée, font que la pensée du visiteur s'en va spontanément vers les souffrances de Celui qui pour le salut des hommes, monta la montagne du Calvaire.



Bertha au pied de la Vierge de la grotte avait prié; puis sur le sentier de la montagne, elle s'attarda dans une prière ardente pour son fiancé.

Arrivée à la XIII^e station, la jeune fille fut frappée de l'expression de douleur que l'artiste a su reproduire sur les traits de la statue de la Vierge, qui dans ses bras reçoit le corps de son divin Fils.

Le soleil baissait à l'horizon; agenouillée sur la pierre froide et dure, Bertha priait avec ferveur: "Mon Dieu, je vous en prie; au nom de votre Fils, ne me refusez pas. Vierge Sainte, vous qui avez tant souffert, sauvez-le, rendez-le moi."

Elle ne nomme personne. A quoi bon? La Mère de douleurs connaît bien ses enfants. Elle sait bien ce qu'il leur faut.

Longtemps elle pria. Le soleil était disparu derrière les arbres lorsque enfin elle redescendit la montagne.

Qui dira jamais la vertu de la foi et de la prière! Pleurer au pied d'une croix, dire tout bas ce que le coeur voudrait crier aux échos, demander à des êtres qu'on sait ne pas devoir nous répondre, et voilà déjà un réconfort.

La famille s'impatientait de ne pas voir revenir la jeune fille; Monique envoyée à sa recherche, la rencontra à mi-chemin.

Sur sa figure devait rester un reflet de son extase et de sa confiance, aussi sa soeur lui demanda un peu taquine:

“On dirait que tu as vu ton Gustin dans la montagne?”

—Je n'ai pas vu Gustin, mais j'ai fait le chemin de la croix. J'ai vu et prié la Vierge et je suis sûre d'être exaucée. Je reverrai Gustin avant longtemps.

La vie reprit agitée et inquiète. Les conscrits se cachaient de plus en plus nombreux.

La comédie des exemptions continuait à se jouer. Un jour on annulait une exemption, ou bien on appelait aux casernes ceux qui avaient été exemptés une première fois, pour voir leur exemption portée d'appel en appel, jusqu'à ce qu'enfin las d'une lutte qui ne se faisait qu'à coup de piastres, les conscrits prenaient le parti de se cacher pour échapper au service militaire sans doute, mais aussi

presque autant à toutes les tracasseries dont l'application de la loi était l'occasion.

"Tout est à vendre"; disaient nos paysans. "Il n'y a aucun scrupule à se soustraire aux entreprises de ces renards argentés, pour qui notre sang n'est qu'un moyen de faire plus d'argent."

Comme tant d'autres qui auraient gaiement couru au danger pour une cause qui leur aurait paru sacrée, les fils Neuville en vinrent à être résolus à tout, même à risquer leur vie, pour ne pas être soldats en vertu d'une loi dont l'application donnait lieu à tant de corruption et de saletés apparentes.



Chez les Sanschagrin, on avait pris une résolution. Placide s'était adressé à une agence de détectives, et avait demandé de lui retrouver sa fille dont il donnait le signalement et la date du départ de Chambord, ajoutant qu'il ne voulait pas dépenser plus de cent piastres.

Quelques mois plus tard, il recevait une lettre du détective chargé de recherches. Lettre laconique mais claire.

“Trouvé personne en question. Habite un appartement loué à l'année dans un chic garni de la rue Dorchester, où on la connaît sous le nom de Dame Marie-Rose Ardoin.

“Retracé sa vie jusqu'en septembre 1916, alors qu'elle est arrivée à Montréal avec un bellâtre américain du nom de Sam Bachelor, alias Andrew Pearson, lequel a loué au nom de Marie-Rose Ardoin et payé d'avance pour douze mois, deux pièces du dit chic garni. Les deux vécurent maritalement pendant près de six mois.

“L'homme faisait des absences, mais revenait. Il n'a pas reparu depuis mars 1917.

“Ce n'est pas sa première aventure galante. A plusieurs reprises, nous avons travaillé à propos de ses victimes. Sa liaison avec Marie-Rose a été la plus longue que nous connais-

sions. En juillet 1917, Marie-Rose Ardoïn a fait un stage de cinq semaines, à l'hôpital de la Miséricorde. Elle paraissait avoir de l'argent.

"Depuis, elle vit une vie double. Au garni de la rue Dorchester, sa vie paraît être celle d'une jeune veuve ayant certaines ressources, d'une conduite et d'une moralité parfaite.

"D'autre part, sous le nom de Rosette, dans un quartier mal famé, elle tient une maison louche des plus achalandées."

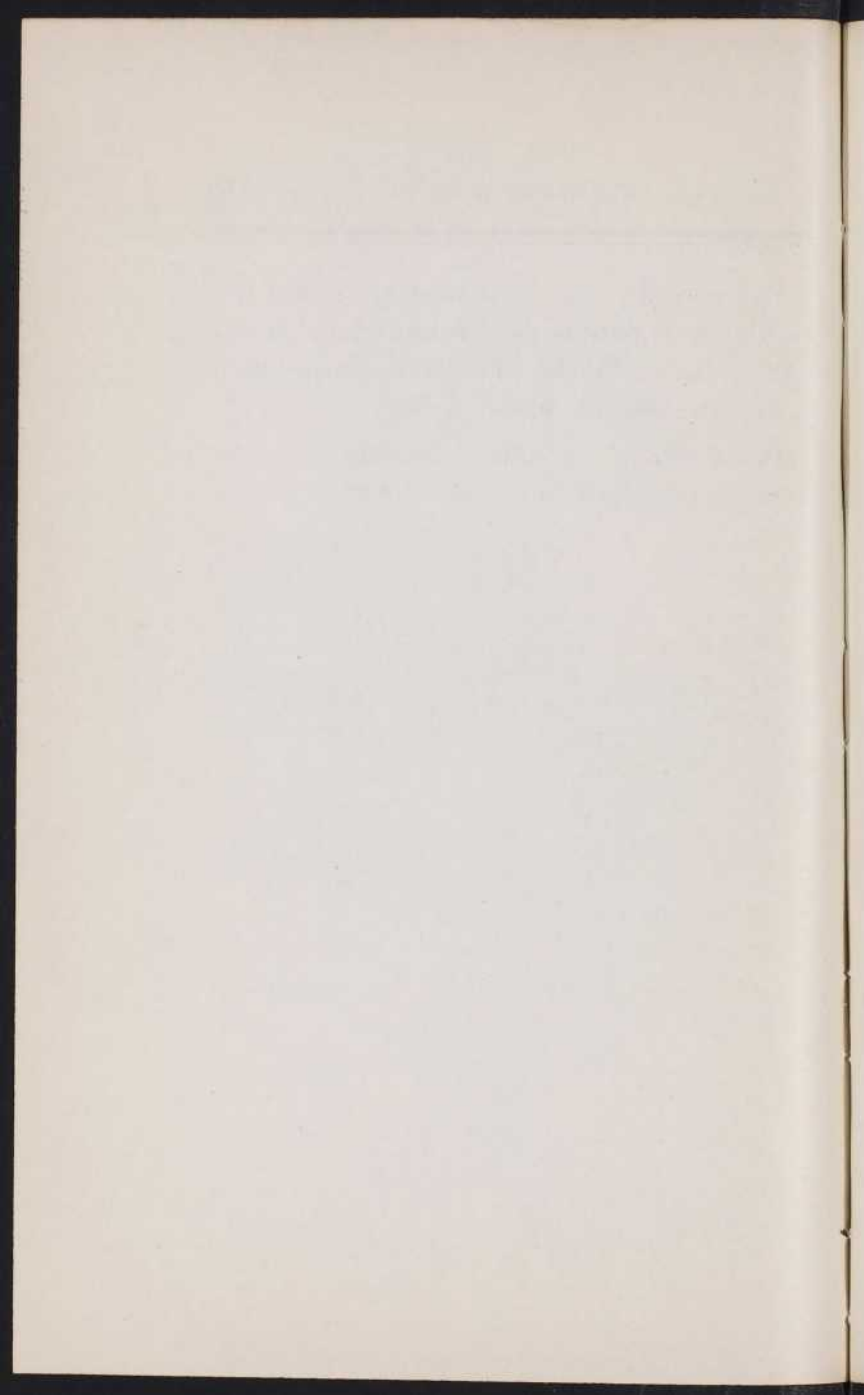
"N'a pas encore subi de condamnation. Elle semble être d'une habileté extrême pour déjouer ou endormir la surveillance de la police."

Suivait un état de compte où le détective réclamait cent cinquante piastres.

Avant de payer, Placide voulut contrôler l'exactitude des renseignements fournis. A cette fin il se rendit à Montréal pour constater lui-même que dame Rosette, Dame Marie-Rose Ardoïn, sa fille Rosette, était une seule et même personne.

Ecoeurré de tant de bassesses, sentant que sa fille était perdue sans retour, cela un peu par sa faute, Placide revint à Saint-Prime sans s'être montré à son enfant.

Peu à peu se répandit la nouvelle que Rose Sanschagrin était morte et enterrée.



XI

AU PIED DU CALVAIRE DE WEISNER.

Nous avons laissé les deux Boileau entre les mains des Allemands, qui les avaient ramassés surtout pour s'éviter le voisinage de deux cadavres en décomposition. Ils constatèrent bientôt que ni l'un ni l'autre n'était mort.

Le sentiment d'humanité est inné chez l'être civilisé. Les Allemands eurent pitié de ces deux hommes apparemments robustes. Ils furent dirigés vers l'hôpital temporaire.

Tremblay revint à lui au bout de deux jours seulement. A peine eut-il repris connaissance que la garde prévenait le major que le Français était en état de répondre.

On lui demanda son nom ? Aussitôt la voix de Rivest se faisait entendre dans un lit voi-

sin et la réponse vint de là avant que Tremblay ait eu le temps de placer un mot :

—C'est le Grand Boileau, et, moi, le Petit Boileau.

Tremblay restait abasourdi ; il avait perdu la notion des choses autour de lui. A peine comprit-il ce qui se disait et il garda le silence.

Le major reprit dans un français passable :

—Quel est votre nom ?

—Augustin Tremblay.

—Etes-vous français ?

—Oui et non.

—Comment, vous êtes français et vous ne l'êtes pas ?

—Je s.... ne sais pas.

—D'où venez-vous ?

—Je ne sais pas.

Le major eut un juron :

—Celui-ci ne sait rien, l'autre est fou, rien à en tirer.

Tremblay soudainement s'était rappelé... Il avait compris la position dans laquelle ils

se trouvaient: ils étaient prisonniers. Et le major boche voulait leur arracher des renseignements.

Rivest était ou faisait le fou; lui Tremblay, n'eut pas de peine à se montrer trop faible pour subir un interrogatoire. Ce ne fut que partie remise.

Sa blessure à la poitrine était moins grave qu'on l'avait cru; aussi fut-il bientôt en état d'être interrogé.

Alors, le major boche revenant à la charge:

—Comment vous appelez-vous?

—Moi, le Grand Boileau.

—Et votre camarade?

—Le Petit Boileau.

—Pas d'autre nom que cela?

Avant qu'Augustin pût répondre, la voix un peu aigre de Rivest se faisait de nouveau entendre:

—Grand Boileau, Petit Boileau; lui tremble, moi je rive; à force de trembler il est tout grand; à force de river, je suis tout court. Ah! Ah! que c'est drôle!

Le major reprenait à voix un peu basse :
—Votre camarade qui vient de parler est absolument fou; est-il votre frère?

—Oui, demi-frère.

—Comment êtes-vous ici?

—Je ne sais pas.

—D'où veniez-vous quand vous avez été pris?

—Je ne sais pas.

—Comment, vous ne savez pas d'où vous venez? fit le major haussant la voix.

Rivest s'écria:

—Mois je le sais. On venait du *pigatoire*, *pis on est timbé* en enfer, avec tous les démons.

Le major perdit patience.

—Allez-vous vous taire, quand je ne vous parle pas.

—Moi, je vous parle. Un chien jappe bien après un évêque; quand même je parlerais à une grosse bête.

Un instant de silence suivit. Puis Rivest se mit à fredonner un refrain de chanson canadienne :

Pour voir ce tableau qui était cocasse,
J'étais bien placé, car j'étais le premier ;
J'en voyais plusieurs qui faisaient la grimace,
Car c'était l'instant du jugement dernier.

A peine eut-il prononcé le dernier mot qu'il se prit la tête à deux mains et se mit à crier :

—C'est ma couronne... Que c'est dur d'être Kaiser... C'est ma couronne qui me fait mal !

Et Rivest se mit à arracher les bandages et pansements mis autour de son front.

Le major dut intervenir pour calmer le blessé. Puis il revint reprendre l'interrogatoire du soldat dit Grand Boileau.

Augustin avait eu le temps de réfléchir. A toutes les questions du major, il répondit des faussetés ou des demi-vérités.

Les deux blessés furent vite sur pied ; ils furent dirigés vers un camp d'internement. Alors commença pour eux une vie de misères

et de privations. Les Empires du centre étaient à la porte de la famine et il était tout naturel que les rations des prisonniers fussent plutôt modérées. Leurs logements consistaient en baraquements assez peu confortables.

Rivest continuait à être fou; ce qui semblait un résultat de sa blessure à la tête. Parfois, il devenait furieux, se jetait sur les gardiens, même sur les détenus, à coups de poings, de pieds, même à coups de dents. Puis soudain, il se jetait sur le sol, se prenait la tête à deux mains, criait sa douleur, demandait pardon, et souvent ne se relevait que pour recommencer le même tapage.

Les coups de bâtons, les coups de fouets à lanières de cuir, ne faisaient que le mettre pire. Seule la voix douce de Grand Boileau, avait le pouvoir de le calmer. Il en résulta qu'à umileiu du désarroi général, Augustin devint le gardien du fou.

Dans la tranchée, ils avaient été inséparables; dans la captivité, au travail qu'on leur

imposait parfois, ils le devinrent encore plus. Rivest obéissait à son compagnon. Ils partageaient la même brassée de branches de sapin qui leur servait de matelas. Ils se séparaient également la maigre ration de pain ou de gruau d'avoine moulue. Parfois le fou faisait des excursions jusqu'à la cuisine et il en rapportait un morceau de viande volée au cuisinier boche. Pour un autre, cela aurait mérité le cachot pendant plusieurs jours, mais lui, il était fou, on ne lui en tenait pas compte.

Les jours, les semaines, les mois passèrent. Un jour de juillet 1917, Augustin Tremblay, plus sombre que jamais, se laissa tomber sur la botte de branches de sapin, et il pleura comme un enfant, de désespoir et d'ennui.

Un instant, le fou parut vouloir faire une de ces farces insensées dont il était coutumier. Après un rapide regard circulaire, voyant qu'ils étaient bien seuls et un peu éloignés des gardiens, il vint mettre sa bouche tout près de l'oreille de son ami.

Bertha t'attendra, sois-en certain. Et le fou, dont personne ne se défie, trouvera le moyen de te rendre à la liberté."

Gustin faillit crier sa stupeur.

Quoi, le fou n'était pas fou! Alors, il rapprocha ces paroles sensées de certains autres faits, et il comprit.

Non, Rivest n'était pas fou. Depuis des mois, il jouait une comédie habile. Un homme réputé sensé aurait attiré tout de suite la défiance; un fou pouvait se permettre bien des choses. Il pénétrait partout et ainsi voyait une foule de choses que les autres prisonniers ignoraient complètement.

Même un jour, on l'avait trouvé dans la maison servant de logis et de bureau au directeur du camp d'internement. Sur une table, il avait mis une chaise. Assis sur la chaise, il tenait dans sa main une carte de la région, qu'il avait eu le temps d'étudier.

Quand les officiers boches entrèrent, il leur cria :

—“Approchez mes généraux, que je vous explique les détails de la grande offensive, qui va mettre toute la vermine alliée à nos pieds.

Approchez, le Kaiser vous fait la grâce de vous communiquer les inspirations qui me sont venues d'en haut.”

Les officiers, directeur en tête, s'amuserent durant une bonne heure des balivernes insensées que le soldat prisonnier leur débitait partie en français, partie en anglais et partie en allemand. Depuis leur internement, les deux Canadiens avaient eu le temps d'apprendre un peu à parler la langue allemande, du moins à la comprendre assez bien.

Les officiers après avoir bien ri, voulurent faire descendre le pseudo Kaiser de son trône. Il refusa catégoriquement.

—J'ai le trône du Kaiser, je le garde.

Tirant de sa poche un revolver qu'il avait, on ne sait comment, il menaça de tuer l'effronté manant qui oserait porter la main sur son auguste personne.

Plutôt que de risquer un accident par une violence inutile, on fit venir le Grand Boileau, qui sans difficulté amena le prétendu Kaiser, après lui avoir fait déposer son revolver dans le tiroir d'un bureau.

Tout cela revint à l'esprit de Gustin et il comprit. Rivest n'était pas fou. Il était même le plus fin de tous, gardes et prisonniers.

Ce soir-là, les deux copains causèrent longuement. Tremblay écoutait son compagnon, dont la voix comme un souffle expliquait le plan formé.

J'ai vu la carte de la région; bientôt j'en aurai une. J'ai volé et caché une clef du bureau et une autre du magasin aux biscuits. J'ai aussi enterré deux *couteaux à pain* (grands poignards). Le temps venu, nous déterrerons tout ça et bonsoir la compagnie.

Quatre nuits de marche et c'est la Hollande, la liberté! Comprends-tu, Boileau?

Gustin comprenait. Plein d'espérance, il attendait.

Le Petit Boileau était de plus en plus fou. Ses lubies et ses folies inquiétaient les autres détenus et amusaient les gardes.

Un jour il imagina de faire une entrée triomphale dans le corps de garde. Sans autres habits que ses sous-vêtements, il se rendit au bureau du directeur, qui se trouvait absent. Là, il se coiffe d'un casque de hussard, puis se met à crier à pleins poumons :

“Oyez... ! Oyez... !”

De sa bouche, il imitait le bruit des tambours et des clairons.

Suivait une espèce de proclamation où il annonçait que la paix était faite, que grâce à la protection d'en Haut, il avait triomphé de tous les ennemis de Dieu et de l'Allemagne. D'une voix vibrante il criait. “Salut à tous !” Les trois langues, française, anglaise et allemande, se mêlaient dans son discours ou proclamation.

Lui, Kaiser, avait triomphé sur toute la ligne. Tous les hommes sur la terre, dans le ciel et dans les enfers, se soumettaient à sa

sagesse. En conséquence, il annonçait pardon, rémission, absolution, indulgence complète à tous.

“Plus de démons; la milice infernale est licenciée. Plus de damnés, plus d'enfer; c'est inutile puisque tout le monde se soumet et que le Kaiser pardonne tout. Plus d'enfer, je vais le faire remplir. Plus de Lucifer, plus de Belzébuth. Il n'y a plus que moi, Kaiser, qui règne dans tous les siècles, Ainsi soit-il.”

Aux objections, il répondait par des absurdités. Détenus et gardes riaient aux éclats, tandis que lui voyait et examinait les choses qui pourraient lui servir.

Pour tous, Petit Boileau était bien fou.

Le médecin avait expliqué sa folie: le coup reçu sur la tête a dérangé, fait dévier la boîte crânienne; il en résulte une pression sur le cerveau d'où paralysie de certaines lobes du cerveau. Il faudrait une opération: redresser la boîte crânienne, disait le disciple d'Esculape.

Pendant ce temps, grâce à sa comédie de folie, le captif se renseignait.

Le soir du même jour, il disait à son copain: "C'est le temps que je décampe, si je ne veux pas me faire coupaiter et débiter la caboche. Ces espèces de *tireux d'horoscope* sont capables de me mettre fou pour tout de bon en voulant faire passer ma folie."

La fuite eut lieu ce soir-là.

Tremblay avait dans sa poche une boussole que le fou avait volée dans une de ses équipées.

Rivest portait une découpure d'une carte de la région. Près d'un pieu, il déterra deux forts poignards et la clef du magasin aux biscuits, où ils se firent une provision, puis comme des ombres, ils glissèrent jusqu'aux sentinelles.

Comment passer? C'était le point difficile. Les sentinelles bien armées marchaient sans cesse, se rencontrant avec la sentinelle voisine à chaque bout de section. En tuer une comme ils en avaient formé le projet, c'était don-

ner l'éveil, se mettre la troupe à dos, et puis le conseil de guerre.

—Il faut passer sans être vus, disait Rivest.

—Par où?

Ils réfléchirent, puis le fou décida:

—Par ici. Tu sais nager. En flottant sans bruit, le ruisseau va nous sortir de là.

Un ruisseau peu profond coulait à travers le camp d'internement. Il ess jetèrent à l'eau et se laissèrent descendre au gré du courant.

Le moyen réussit à merveille. Deux heures de bain et ils étaient hors du cordon des sentinelles. Deux inconvénients graves devaient résulter de leur bain prolongé: Ils avaient dû changer leur itinéraire et s'étaient éloignés de la Hollande; ils avaient perdu toute leur provision de biscuits et se mettaient en route sans nourriture.

Sans repos, ils marchèrent toute la nuit, contournant le camp d'internement. Le jour allait paraître quand ils songèrent à un gîte.

La plaine était nue, pas un arbre, rien qui pût fournir une cachette. Seule une meule

de foin ou d'herbe séchée parut pouvoir les hospitaliser.

Cachés entre les herbes, ils dormirent d'un sommeil calme et réparateur.

Ils furent réveillés par le galop d'une couple de chevaux. A travers leur botte de fourrage, ils purent voir deux cavaliers prussiens qui inspectaient la plaine.

Aucun doute, ils les cherchaient.

La nuit vint. Avec elle les fugitifs reprirent leur marche vers l'ouest, évitant les routes, sentant sans se plaindre, les tiraillements de la faim.

Le matin allait venir: déjà la blanche aurore se montrait à l'horizon et Rivest résument la situation, de dire: "Il faut manger coûte que coûte." Sa main caressait le manche de son poignard, tandis qu'il regardait un troupeau de vaches couchées près de là.

—Non, Georges, ne fais pas de mal inutilement. A quoi bon tuer une vache? Ce serait attirer l'attention, et de la viande crue ne nous vaudrait rien. .

Fais comme moi.

Avec précaution ils approchèrent des vaches; et leurs bouches affamées aux mamelles gonflées de lait, ils burent avidement. Une fois bien rassasiés, ils s'en allèrent vers la forêt dense qui leur fournit une cachette pour ce jour-là. Ils dormirent une partie du jour.

Le soir, ils allaient reprendre leur marche vers l'ouest, quand ils entendirent venir un groupe de soldats. Ils étaient quatre et paraissaient de mauvaise humeur. A travers le charabia allemand, les deux fugitifs distinguèrent ces commentaires peu rassurants :

—“Chiens de Français, nous faire courir ainsi. Si je les vois, je les tue comme des chiens enragés.”

Les deux vachers, venus pour enfermer les vaches dans leur enclos, devaient être victimes de cette colère. L'un des soldats voyant deux hommes dans la nuit tombante, leur jeta l'appel du qui-vive. Soit surprise, soit ignorance, les vachers ne firent aucune ré-

ponse. Le soldat eut une exclamation : "Franzoss !" Les quatre fusils parlèrent ensemble et les deux paysans tombèrent côte à côte.

Les deux corps furent trainés à la lisière du bois et laissés là. Ainsi quatre soldats lancés à la poursuite des évadés, assassinaient deux de leurs compatriotes, croyant satisfaire leur colère contre les fugitifs.

Peut-être ne se rendirent-ils pas compte de leur erreur, ou voulurent-ils la cacher, ce qui est certain, c'est qu'ils s'en allèrent répétant qu'ils avaient mis fin à l'équipée des évadés.

Pour ceux-ci, leur exécution et leur mort officielles devaient leur faciliter la fuite.

Cette fuite restait quand même bien difficile. Ils étaient en territoire allemand. L'endroit au juste, ni l'un ni l'autre ne le savait. Le demander, il n'y fallait pas songer. Ils savaient bien un peu l'allemand, mais s'ils pouvaient comprendre et être compris des gens du pays, ils savaient aussi ne pouvoir se montrer et parler sans attirer l'attention.

Rivest avait calculé que quatre nuits de marche les mettraient en terre neutre. Il avait compté sans le détour de la première nuit; il n'avait pas tenu compte des retards inévitables d'une marche cachée de furtifs.

Leur faiblesse extrême, résultat des privations de leur captivité et du manque de nourriture à la suite de leur évasion les retardait encore.

Pendant dix jours, ils se cachèrent. Pendant dix nuits, ils marchèrent presque au hasard, se dirigeant vers l'ouest à l'aide de la boussole. Mangeant ce qu'ils pouvaient trouver de fruits et de légumes, ayant parfois l'aubaine de lester une vache de son lait.

Cette nuit du 30 juillet, ils avaient fait très peu de chemin. Quiconque les eut rencontrés aurait cru voir deux spectres. Maigres et décharnés, ils allaient d'un pas trainant poussés en avant par un reste de volonté.

Le soir ils avaient pris la route, se disant que mieux valait le danger d'être repris que de mourir de faim.

Ainsi la misère avait eu raison de l'énergie de ces deux braves.

Loques humaines, ils n'avaient plus qu'une espérance: trouver une ferme où ils pourraient trouver un morceau de pain.

De fermes, il n'y en avait pas; la route était nue et déserte.

Petit Boileau avait perdu sa gaieté et sa belle confiance. Dans ses yeux hagards, agrandis par la souffrance et cerclés de noir, passaient des lueurs de folie. Augustin se demandait si à force de privations, ils n'étaient pas en passe de devenir fous tous les deux.

Un faux pas les jeta tous deux sur le bord de la route. "Je n'en peux plus, laisse-moi ici, fit Rivest. Laisse-moi! Et si tu le peux, tâche de trouver du secours."

D'un reste de force, Tremblay se remit debout et marcha encore quelques verges. Sur le bord du chemin, un léger monticule couronnée d'une croix de pierre. C'est le calvaire d'Insbruck. A la vue de la croix, le

Canadien eut une pensée de prière; il fit encore un effort, mais ses forces le trahirent et il tomba sur le revers du fossé.

C'en était bien fini des deux Boileau! La misère avait triomphé de leur énergie. C'était la fin. La fin triste au pied du calvaire, à deux pas de la délivrance!

Bien oui, à deux pas du salut et de la délivrance. La nuit d'auparavant, ils ont franchi la frontière sans s'en rendre compte. Marchant en plein champ, par peur de rencontrer des patrouilles allemandes, ils n'ont pas vu les drapeaux allemand d'un côté, hollandais de l'autre, et le poteau au milieu, annonçant cette ligne imaginaire entre deux pays.

Ils sont en pays neutre, mais ils ne le savent pas.

Un quart de mille plus loin, dans un repli de terrain où les fugitifs ne peuvent pas la voir, se trouve une ferme hollandaise, dont les occupants s'éveillent pour les travaux du jour.

Le secours si près! Vont-ils mourir d'inanition, au pied de la croix de pierre.



Dans la ferme hollandaise, tout près, un chien hurle lugubrement.

En vain, le fermier essaie de le faire taire.

Là bas, au calvaire canadien, la fiancée pleure et prie: "Vierge Sainte, si vous me le rendez, nous viendrons ensemble vous remercier."

Ici, au pied du calvaire hollandais, le fiancé agonise.

Dans la ferme, tout près, le chien, le nez au vent, hurle à mort en dépit des ordres et des menaces de son maître.

Enfin, n'y tenant plus, le fermier se décide à aller voir. Suivant son chien, il découvre d'abord le Grand Boileau, bien vivant, mais si faible que toute sa vie semble s'être réfugiée dans ses yeux. A quelques verges plus

loin, Rivest git sans mouvements étendu sur le bord de la route.

Le Hollandais questionne; Tremblay ne comprend guère. Mais dans un effort, il prononce deux mots qui sortent difficilement de sa gorge sèche: "Boire! Manger!" Il est compris.

Pris de pitié, le fermier hollandais les restaure, les nourrit, les héberge, les cache. Ils sont si près de l'Allemagne, et les Hollandais ont tant peur d'être entraînés dans le conflit.

Huit jours plus tard, bien rétablis grâce à une bonne nourriture, nos deux soldats aidaient leur hôte dans ses travaux agricoles.

Puis un bon jour, ils trouvèrent une occasion de se rapprocher des ports de mer.

Bref, vers la fin de novembre, grâce à leurs qualités de débrouillards, ils s'embarquaient sur un bateau hollandais faisant voile pour New-York.

A cette époque troublée, les passe-port étaient une nécessité pour voyager, encore

plus qu'aujourd'hui. Inutile de dire qu'ils n'en avaient pas.

Leur embarquement fut une ruse. Un riche Américain, pris de pitié pour eux, consentit à les prendre dans ses bagages.

Ils s'étaient rencontrés au consulat anglais. Le consul leur avait dit : "Je ne puis rien faire pour vous." Tout de même, il avait présenté les deux héros à son ami, qui pris de pitié et d'admiration, accepta de rapatrier les deux fugitifs.

L'Américain paya leur passage, et pour leur éviter la formalité du visa de leurs papiers, qu'ils n'avaient pas, il les fit embarquer cachés dans une malle.

A New York, ils remercièrent chaleureusement leur bienfaiteur qui refusa de leur donner son adresse.

Puis sans retard, ils prirent leurs billets pour Montréal.

Dans la métropole canadienne, ils endossèrent de nouveau l'uniforme kaki.

A l'édifice Drummond, on les avait interrogés longuement, puis envoyés aux casernes de la rue Peel, où on leur avait signifié qu'ils étaient soldats, en attendant des nouvelles des quartiers généraux.

Tremblay sentait monter en lui le mécontentement et le découragement. Avoir tant fait, avoir bravé tant de dangers, et encore être soupçonnés de désertion. A New-York, il avait écrit à ses parents et à sa fiancée, qu'il était vivant et qu'il retournait au pays. Mais le pays, ce n'était pas à son point de vue, la géole déguisée d'une caserne d'où on ne les laissait pas sortir.

Ce fut Rivest qui connut le premier le bienfait de la liberté. On lui donna congé en lui remettant les galons de sergent. Rivest en profita pour se rendre à l'Épiphanie, où il apprit que sa mère était morte de chagrin, d'avoir perdu ses trois fils.

L'ainé, victime d'un accident dans une manufacture d'obus, avait trainé quelques mois puis était mort. A la veuve, on avait payé

cinq mille piastres d'indemnité pour la vie de son fils; mais qu'est-ce que de l'argent pour le coeur d'une mère?

Restait le Benjamin. Sans difficulté il avait eu son exemption. Soutien de veuve, frère d'un soldat au front, il avait été exempté.

Un soir la police militaire avait rencontré ce beau jeune homme qui revenait de voir sa belle. Sans cérémonie, à la pointe du revolver pour ainsi dire, on le fit monter dans l'auto. Il eut beau protester, rien n'y fit.

—Avez-vous vos papiers?

—Non, ils sont à la maison.

—C'était de les avoir.

Benjamin Rivest fut trainé à la rue Peel, revêtu de l'uniforme, injecté de sérum, entraîné comme soldat. Pendant ce temps, la maman affolée demandait partout si on avait vu son fils? Quand elle reçut la lettre de son Benjamin qui lui demandait secours, elle était à bout et ne comprit pas le sens de ce qu'elle

lisait. Elle crut que son dernier fils s'était enrôlé volontairement.

Brisée de douleur, ne comprenant pas comment son enfant avait pu ainsi laisser sa mère, seule au monde, la maman vécut encore quelques jours, puis s'en alla vers son Dieu.

Vers son Dieu qu'elle avait servi si bien, qu'elle ne craignait pas au jugement.

Vers son Dieu qu'elle priait jusqu'à la fin, pour ses fils, pour son pays, pour son Benjamin surtout, à qui elle pardonnait son abandon, abandon qu'elle croyait volontaire de la part de son fils.

Aurait-elle pardonné aux ravisseurs, à ceux qui lui volaient son enfant devenu homme? Peut-être. Dans le coeur d'une chrétienne mourante, il peut y avoir autant de charité et de miséricorde qu'il y a d'amour dans le coeur d'une mère.

Lorsque son corps fut déposé près de celui de son époux et de celui de son fils, toute la paroisse était là. Il ne manquait que ses enfants: son Georges était prisonnier en Alle-

magne; son Benjamin était prisonnier à la rue Peel, où on l'avait mis au *cling*, parce qu'il avait déserté voulant aller vers sa mère mourante et aller chercher ses papiers qu'on le somrait de produire.

Hommes et femmes de l'Epiphanie prièrent pour la morte. "Une sainte", disait-on, une martyre!"

Dans tous les coeurs, il y avait de l'amertume, même de la haine pour ceux qui étaient les causes de pareilles tragédies. On allait jusqu'à dire qu'ils étaient les bourreaux de la mère martyre.

Le temps a passé. La guerre est finie. Mais la colère n'est pas finie.

L'Allemagne que l'on devait écraser, a encore la tête haute. La guerre que l'on devait bannir de la terre, gronde sans cesse sur quelque point du globe. La justice que l'on prétendait faire régner dans le monde, est inconnue de presque tous les hommes. Les petits peuples dont on proclamait le droit à la liberté, continuent à souffrir oppression. Les

minorités nationales et religieuses se voient marchander et refuser leurs droits les plus sacrés, cela dans mon pays et ailleurs.

La guerre a manqué à tous ses buts.

A l'Epiphanie et dans toute ma province, la colère, la rancœur ne sont pas encore passées.

Partout sont restés vivaces, le souvenir des excès de ces jours, et la haine qui en est la conséquence.

Comme toujours, le sentiment populaire dépasse la mesure et la raison.

Que les insulteurs de la race, que les exploiters qui ont profité des jours sombres de la grande guerre pour satisfaire injustement leurs ambitions, que les prévaricateurs soient honnis, ce n'est que justice. Mais on n'en est pas resté là!

XII

AU PAYS NATAL

Home, sweet home.

Be it ever so humble

There is no place like home,

Chez nous, doux chez nous

Si modeste soyez-vous

Rien n'égale mon chez nous.

JOHN HOWARD PAYNE.

L'année 1917 tirait à sa fin, c'était le dernier jour. Dans presque tous les foyers québécois il y avait un deuil: quelqu'un d'absent ou de caché.

Chez les Neuville, il en était de même: deux des fils étaient des fugitifs. Chez l'oncle André, ils étaient restés quelques mois, puis un bon soir, ils étaient partis. Toujours à la même place, disaient-ils, c'est plus risqué.

Dans toutes les familles ou presque, il y avait un parent menacé, et partout l'être redouté et honni, c'était le "M.S.P." abréviation des trois mots anglais: "Military Service

Police". Aussi, il n'était guère avantageux de se promener dans nos campagnes avec un costume militaire, surtout quand on était un inconnu.

Pourtant, les deux Boileau étaient partis en uniforme. Tremblay avait écrit de nouveau à Bertha une simple carte postale, disant: "N'envoie pas de réponse, j'irai la chercher."

Rivest était du voyage. A son retour de l'Epiphanie, il avait dit à Tremblay: "Je n'ai plus de famille! Peut-être qu'il me reste un frère, mais je ne sais où il est. Je n'ai plus que toi."

Augustin avait répondu:

—Si tu veux être de ma famille, tu seras mon frère.

Et voilà comment les deux Boileau étaient à Roberval.

Le 31 décembre, Robert Neuville rapportait de Roberval un paquet de lettres, dont deux portaient l'adresse de Bertha.

A la vue de l'écriture, Bertha eut un moment d'émotion; mais la lettre venait de New York et elle l'ouvrit sans hâte.

Elle eut une exclamation de joie! La lettre était courte:

"Je suis en bonne santé, libre après bien des traverses. J'espère être au pays avant longtemps. Pas de réponse, j'irai en chercher une."

"Gustin"

Les lettres et la signature dansaient devant ses yeux: "Mon Dieu, Gustin revient! Je savais bien que la Sainte Vierge le sauverait!"

La joie fut générale dans la famille. Augustin revenait, c'était bien sûr. Dans une autre enveloppe, il y avait une carte envoyée de Montréal et qui annonçait le retour du fiancé.

La promise dormit peu cette nuit-là. A peine eut-elle entendu sonner minuit, qu'elle se leva et vint frapper à la porte de la chambre paternelle.

—Papa, c'est l'année nouvelle. Je vous la souhaite heureuse.

—Paraît que tu es pressée ce matin.

Bientôt le papa parut; ce fut la bénédiction, puis l'accolade générale.

Bertha était nerveuse. Elle se hâtait comme si le fait pour elle d'aller vite, devait amener plus tôt son promis.

Ça porte chance d'étreindre au jour de l'An; aussi elle avait mis une robe neuve, bien modeste, mais qui lui allait à ravir. Sa soeur Monique, un peu taquine, lui cria :

—“Eh! la Tremblay, tu t'es mise belle pas pour rire! As-tu envie de te faire un nouveau cavalier?”

—Pas pour moi, c'est un ancien bien cher. Mais toi, ça pourrait bien en être un nouveau.

Bertha ne pensait pas si bien dire.

Les deux soldats étaient arrivés en cours de nuit. Sans arrêter nulle part, ils se rendirent chez M. Neuville. C'était encore la nuit. Mais quand on a été trois ans sans voir sa fiancée, on peut bien se permettre d'arriver

à une heure indue. Puis, c'est le jour de l'An : on arrive à toute heure.

A peine la bénédiction paternelle et les accolades générales finies, quelqu'un frappait à la porte.

Augustin avait une manière à lui de frapper. En entendant ses trois coups secs, Bertha eut un cri : "Gustin !" D'un bond, elle est à la porte qu'elle ouvre toute grande. Deux soldats apparaissent en pleine lumière.

—La police ! fait une voix craintive.

L'effroi fut général : serait-ce la police qui viendrait chercher les deux conscrits ?

Bertha a bien vite reconnu son promis, dans ce beau soldat qui lui tend les bras. Tout se paie en ce bas monde. Que de souffrances a pu payer cette minute d'ivresse.

Puis Augustin pense à son compagnon ; il le présente :

—Bertha, ma promise ; M. Rivest, l'ami, grâce à qui je suis libre et encore en vie.

Les accolades se multiplient ; une gaieté franche et sincère fait place à la gêne du

premier moment. La maman Célanire veut expliquer cette gêne.

—Ce sont vos uniformes; nous pensions à la police militaire et vous savez...

Rivest d'interrompre:

—Pardon, madame, nous sommes soldats et nous ne sommes pas supposés savoir l'état civil de ceux qui sont ici. Peut-être nous sera-t-il possible de vous rendre service, mais nous n'avons pas d'affaire à savoir ce qui se passe ici.

Puis après un moment de silence gêné.

—Ce que je sais, c'est qu'on est ici chez le meilleur monde de Roberval, d'après Grand Boileau; que sa blonde est la plus belle fille du Canada et lui le plus beau garçon, à part moi, bien entendu.

La matinée fut gaie. Ce diable de Petit Boileau était une vraie boîte à facéties. Ses compliments, ses bouffonneries, ses bons mots se succédaient sans relâche. A le voir, à l'entendre, on ne se serait jamais imaginé que cet

homme avait failli mourir de toutes les manières possibles.

Augustin goûtait intensivement le bonheur du retour. Assis près de Bertha, il lui racontait :

— Nous avons été sauvés par un chien qui hurlait. Sans lui, nous étions pour mourir de faim sans secours.

— Te rappelles-tu le quantième ?

— Oh ! oui, c'était le dernier dimanche de juillet, le 30 ou le 31.

— C'est au temps que j'ai prié la Vierge du Lac Bouchette. Je lui ai promis, si tu revenais, que nous irions ensemble la remercier.

— Eh bien, nous irons. N'est-ce pas Petit Boileau que nous irons ?

Rivest qui était en train de tourner un compliment à Monique, ne répondit pas tout de suite.

— Eh ! Petit Boileau ! réponds donc quand on te parle.

— Oui, quoi y a à votre *sarvice*, monseigneur ?

—C'est Bertha qui a fait une promesse le 30 juillet au soir, c'est-à-dire, le 31 au matin pour là-bas. Tu te rappelles le 31 juillet..? Eh! bien, Bertha a promis que si je revenais, nous irions dire merci à la Sainte Vierge. Viens-tu?

—Well! Faudra y aller. Avez-vous promis pour moi *itou*, mademoiselle?

—Bien non, je ne savais pas que vous étiez avec Gustin.

—C'est pour cela que le chien des Weisner hurlait rien que pour Tremblay. Mais ça fait rien, j'irai quand même. Seulement, je vais avoir l'air bête tout seul. Faut que je me fasse une compagne.

La phrase resta sans réponse immédiate.

Petit Boileau demanda à Monique:

—Pensez-vous que je pourrai me trouver une jolie compagne pour aller voir la Sainte Vierge?

—Assurément. Il y a bien des jolies filles par ici.

—Il ne doit pas y en avoir beaucoup comme vous et votre soeur?

—Pareilles, non. Mais il y en a beaucoup de mieux.

La matinée fut courte. Nos soldats avaient décidé d'aller à la messe à Roberval, puis de se louer cheval et voiture pour se rendre chez le père Prud'homme Tremblay.

Mais allez donc laisser une heure de plaisir. Nos jeunes gens auraient peut-être oublié le commandement divin: "Les dimanches, messe entendras et les fêtes pareillement." Heureusement le père était là.

—Allez-vous à la messe?

—Bien oui, et nous voulions ensuite aller dîner chez le père Tremblay.

—Alors pourquoi n'allez-vous pas à la messe à Ste Edwidge? Cela vous rapproche. André va aller vous mener.

L'offre de Robert fut acceptée sans objections.

—Restez avec nous, disaient les fils Neuville à Rivest.

—Merci, j'ai promis à Gustin que je le surveillerais. Vous savez qu'il n'est pas fiable.

Puis sa voix de joyeux vivant se fêlait pour ajouter: "Je n'ai plus de famille. J'avais deux frères; la guerre me les a pris: ma mère en est morte. Gustin a promis de me refaire une famille dans la sienne; alors, je le suis à mon nouveau chez nous."

Le soir les deux soldats couchèrent dans le lit de Gustin. Ils sont modestes nos lits d'habitants: une couchette de bois, une paillasse de paille, un lit de plume, des draps de laine du pays, bien blancs, dans une chambrette bien propre, où il n'y a pas de meubles inutiles. Pas de luxe, mais la chaude atmosphère des familles où l'on s'aime.

Rivest avait pu se convaincre que le Grand Boileau lui avait dit vrai quand il lui avait dit qu'il serait son frère. On les attendait. Et ce n'était pas seulement le fils et le frère que l'on attendait et à qui on faisait une place large et belle, c'était aussi son compagnon à qui dès le début, on disait Georgé comme à

un enfant de la maison, supprimant dès la première minute les *Monsieur* et les *vous* cérémonieux.

La veillée fut longue. Les revenus avaient bien des choses à conter. Enfin, après la courte prière en famille, chacun se retira dans sa chambre et les deux soldats dormirent comme jamais ils n'avaient dormi.

Depuis le matin, les rescapés de la grande guerre vivaient dans le bonheur que donne l'amour terrestre : amour d'une promesse, amour d'un père et d'une mère, amour de frères et de soeurs.

Amours terrestres, imparfaits comme tout ce qui est terrestre, que de bonheur vous nous donnez !

Qui pourra jamais nous dire la somme de bonheur procuré par l'amour d'un Dieu parfait ?



L'année 1918 devait amener la paix, mais nos deux héros obtinrent leur libération avant cela.

Certes, il y eut des démarches à faire, des formalités à remplir, mais enfin, au mois de mars, ils avaient réussi à obtenir leur liberté complète et la reconnaissance de leurs services, bons et valables.

Conseillé par son père, Augustin avait acheté une terre à Saint-Prime. Tremblay visitait souvent sa promise; son inséparable l'accompagnait. Gai, causeur, ayant le mot pour rire, réservé dans ses manières, Rivest devait plaire à tous, d'autant plus que pour tous il était un héros. Ce fut surtout la belle Monique qui tomba sous le charme.

Un soir que Tremblay lui demandait ce qu'il avait l'intention de faire, Rivest répondit par une autre question.

—Quand te maries-tu?

—Je ne sais pas au juste. Nous avons notre libération, mais j'ai peur, si la guerre conti-

nue encore longtemps; qui sait si nous ne serons pas rappelés.

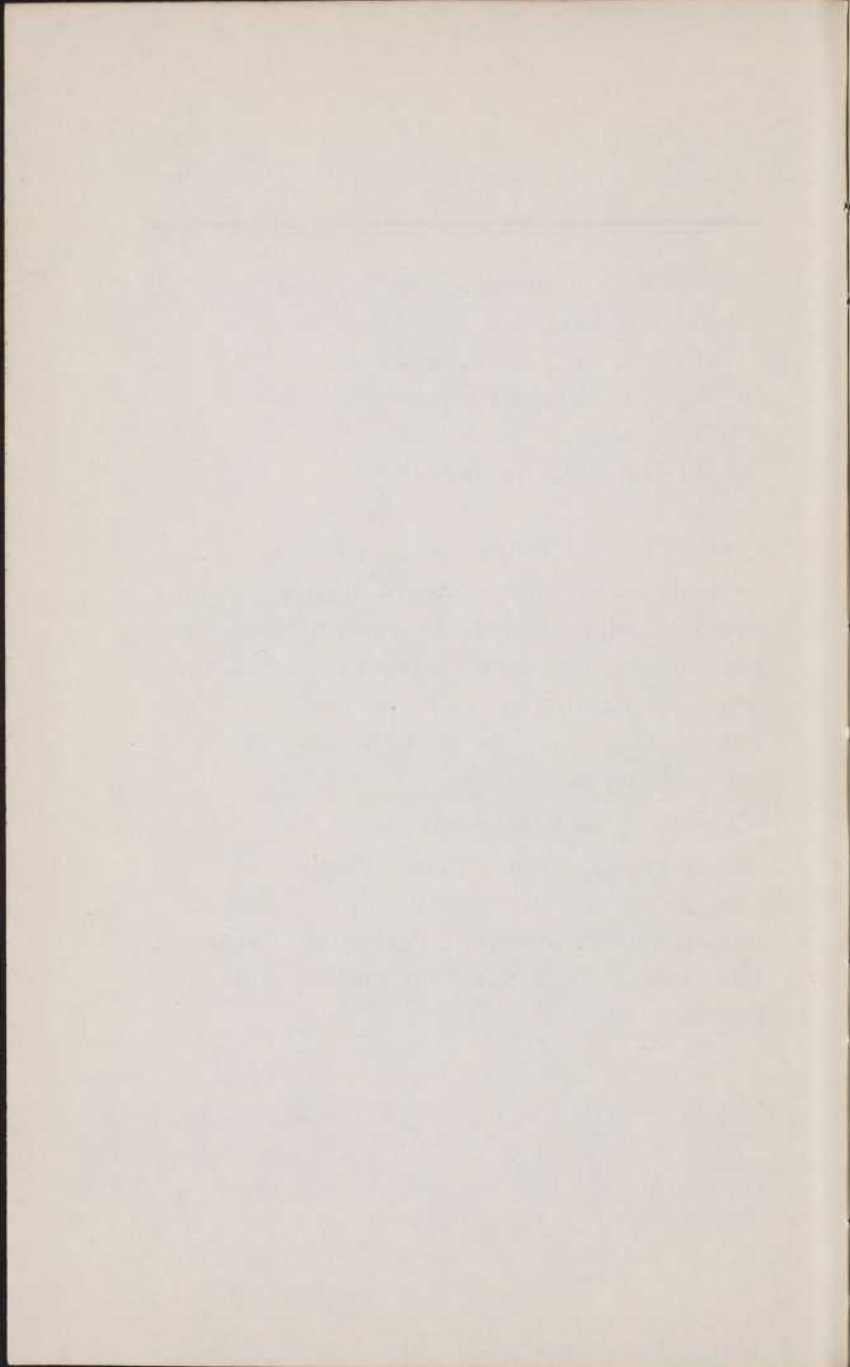
—Raison de plus de nous marier au plus tôt. Les célibataires seront toujours les premiers appelés.

—Et toi, qu'as-tu décidé?

—Moi! Si le père Neuville me veut pour gendre, je vais vendre les biens de la succession Rivest. La moitié restera attachée comme première hypothèque, au cas où mon frère reviendrait. Les terres coûtent cher, là-bas. Avec ma moitié, je peux acheter une terre par ici et je me fais un petit *nique* avec la belle Monique.

—Bravo, ça c'est parlé.

—Demain, je pars pour l'Epiphanie. Je vais mener ça rondement. S'il y a un petit moyen, l'hiver prochain, j'aurai mon *nique* et mon oiseau. Y a pas rien que toi qui peux être heureux....



XIII

UNE NOCE EN PAYS CANADIEN

*Chez nous, les filles sont sages
Et se marient à vingt ans,
Les garçons point trop volages
Les maris toujours constants.
L'on vit heureux en ménage
Pauvres d'or, riches d'enfants.
Et quand vient le soir de l'âge
Au ciel on s'en va contents.*

(Vieille chanson bretonne)

Août mûrissait encore une fois les moissons blondes. Les foins étaient finis et les récoltes n'étaient pas encore commencées.

Les cultivateurs se reposaient sans pour cela rester oisifs; il y a tant de choses qui sur une ferme, attendent que le cultivateur ait une minute de libre.

Cette accalmie dans les travaux pressants, était prévue et les jeunes gens l'avaient choisie pour leur mariage.

Georges Rivest avait réalisé ses projets. La vente de la terre de l'Épiphanie avait rapporté gros. Avec sa moitié, il avait pu acheter et payer, presque toute comptant, une des belles terres de Saint-Prime, presque voisine de celle d'Augustin Tremblay.

Ils avaient mené leur affaire rondement et le mariage décidé se faisait en double, quitte à nocer plus fort. Ce que c'est qu'une noce en pays canadien, mais c'est tout un poème!

La première formalité à remplir, c'est la grande demande. De part et d'autre les futurs se sont assurés du consentement des parents, mais il faut plus. Il faut une demande officielle, suivie d'entente quant à la date du mariage. Puis un bon jour, on va chercher le notaire pour le contrat de mariage.

Ce fut le notaire T..... de Saint Cyrille qui fut appelé. Après la lecture de la pièce légale, les signatures apposées au bas de la phrase sacramentelle: *Fait et passé...*, Maître T.... se levant disait: "Pour que le con-

trat soit bon, il faut que la mariée embrasse le notaire ou quelqu'un de son choix.

Sans hésitation, les deux futures s'approchèrent du notaire qui avec son tact habituel, s'incline montrant les futurs et disant à l'aînée: Bertha, je cède mon droit à Gustin et aime-le bien.

Et à la gentille Monique:

—Ton Petit Boileau embrasse bien mieux que moi, et donne lui bien tout ton coeur, il n'a que toi à aimer.

Il va sans dire que les quatres futurs acceptèrent la substitution, sans se faire prier.

Le matin du mariage est arrivé; d'un peu partout arrivent les invités des noces, parents et voisins, et ils sont nombreux. Puis à l'heure convenue, le cortège se met en marche: la mariée accompagnée de son père; le mari accompagné du sien.

Au retour, les jeunes époux prennent place ensemble dans leur voiture, tandis que les invités suivent. Les papas sont loin en

arrière. Ils n'ont plus à surveiller leurs enfants qui ont fait le grand pas.

Combien de voitures? disent les rentiers, les enfants d'école. Dix, quinze, vingt, c'est une belle noce.

Qu'elles étaient belles nos noces canadiennes d'autrefois!

Aujourd'hui l'américanisme est en train d'empoisonner cela comme autre chose, de ses modes, de ses superstitions payennes et de son luxe tapageur.

Mais les noces des deux Boileau étaient de belles noces. On avait bien dit aux mariés qu'un mariage de deux soeurs à la même messe, ça portait malchance pour l'une ou l'autre. A cela Bertha avait répondu que cela n'était pas dans son Evangile, qu'elle croyait bien plus à la Sainte Vierge et à sa protection qu'à ces *almanachs-là*.

L'avenir devait lui donner raison puisque sept ans plus tard, les uns et les autres en étaient encore à attendre leur grosse malchance.

Nos pères avaient des superstitions, mais ils croyaient surtout au bon Dieu, à sa puissance. Aujourd'hui la foi en Dieu s'émousse, et comme il faut des croyances, on en prend d'absurdes. Par exemple, pour assurer richesse aux époux, on les bombardera de riz; ou bien encore, madame la mariée devra éviter de passer sur l'ombre de son mari, au risque d'en faire un époux infidèle, et que sais-je encore?

La noce fut gaie. Le vieux Père Ballard donna la bénédiction nuptiale; puis, au moment où les époux, après avoir signé leurs noms dans les registres de l'état civil, venaient une dernière fois lui tendre la main, il eut un mouvement spontané: prenant dans ses mains tremblantes la tête de Tremblay et celle de sa jeune femme, il mit sur leurs joues vermeilles un baiser de ses lèvres de vieillesse, de ces lèvres qui depuis au delà de cinquante ans, n'avaient donné ni reçu un baiser.

Invité pour la noce, il se déclara incapable d'y assister. Au presbytère, dans le silence et le recueillement, il remercia son Dieu dans une longue et fervente action de grâse.

Le cortège était en marche. La gaieté fusait dans les chansons de circonstance. Un couple pourtant restait triste et songeur. Oncle Placide et tante Maria ne pouvaient s'empêcher de penser à leur fille. Où était-elle maintenant?

Placide aimait passionnément les enfants, il avait toujours espéré être appelé grand'père. En imagination, il se voyait vieilli, mais encore solide, faisant sauter sur ses genoux une gentille fillette, aux bras potelés, aux menottes roses, qu'il aurait fait danser au cri de *enco... enco... pépère!*

Peut-être était-il grand'père, mais le savait-il? A la Miséricorde, aux enfants trouvés, qui sait? Un enfant qui jamais ne connaîtrait sa famille; une épave qui toute sa vie souffrirait des fautes de ses ascendants; et dont les plaintes, peut-être les malédictions, mon-

teraient vers Dieu, demandant châtimement pour ceux qui n'avaient pas fait leur devoir.

Triste retour sur un passé déjà lointain. Reproches cruels d'une conscience qui sentait n'être pas sans faute.

Tante Maria admirait les mariés. Elle se rappelait ses vingt ans, alors que belle et jeune, elle jurait fidélité à son époux. Elle se rappelait ses espérances pour son enfant. Elle voyait, en imagination, cette enfant occupant un lit numéroté à l'hôpital de la Miséricorde.

A la messe, elle avait lu les paroles de la liturgie: "Que vous voyiez les enfants de vos enfants." Et elle pensait: Où les verra-t-on les enfants perdus, de notre fille perdue?

Elle pensait aux paroles du prêtre priant pour la femme chrétienne: "Que sa pudeur lui mérite le respect." En imagination encore, elle voyait sa Rosette, si jolie, si fière, se faisant la courtisane d'hommes répugnants, usant d'artifices pour tenter les vices et les instincts bestiaux.

Elle l'imaginait suppliante, essayant de ses charmes à corrompre et éluder la surveillance d'une police vengeresse, qui finirait par la trainer devant les tribunaux.

Elle aussi sa conscience lui faisait de sévères reproches. Il lui semblait entendre la voix lointaine d'une Rosette trépassée, qui lui disait :

“J'étais née pour vivre une vie modeste mais heureuse, appuyée à un mari honnête. J'étais née pour continuer sur la terre canadienne, la chaîné des travailleurs et des travailleurs et des croyants qui vivent contents de leur modeste sort, et qui meurent sans regret parce qu'ils ont confiance au Dieu qu'ils ont servi. Par une éducation fausse, vous avez mis en moi l'orgueil, le désir du luxe, le mépris des miens et de leur sort. Vous m'avez inspiré que j'étais au-dessus de ce rôle qui devait être le mien. Voyez où je suis tombée !”

Et comparant le bonheur imparfait sans doute, mais réel et stable de leurs nièces, à

la chute et à l'avilissement de leur fille, Placide et Maria pleurèrent au retour du mariage, alors que dans les autres voitures, il y avait des chants et des rires.

Cette faiblesse ne fut que passagère. Tous deux comprirent qu'ils n'étaient pas venus aux noces de leurs nièces, pour pleurer sur le malheur et la déchéance cachée de leur fille.

Dès l'arrivée à la maison, Placide entonna :
"Prendre un petit coup c'est agréable... Et les chansons se succédèrent : chansons de la mariée, chansons du marié..."

La mère Bouchard, vieille de quatre vingt cinq ans — elle avait vu le grand feu — que l'on aurait pu appeler l'ancêtre, vint chanter sa chanson que je veux reproduire ici.

1er Couplet

Laissez moi chanter sur ces mariages,
Sur ce bon repas, sur ce doux breuvage
Et parler en même temps,
A ces chers jeunes amants.

2ème Couplet

Vous vous êtes aimés, aimez-vous encore
Dieu sera charmé de vos doux accords;
Ceux qui se marient sans s'aimer,
Souvent meurent sans se regretter.

3ème Couplet

Vous, jeunes gens qui cherchez les belles,
Vivez sagement et soyez leur fidèles
Car vous pourriez être enfin
Accablés d'un grand chagrin.

4ème Couplet

C'est assez parler sur ces mariages,
Versez-moi de ce doux breuvage;
Que je boive à la santé
De ces nouveaux mariés.

Puis une autre et une autre encore.

Chansons canadiennes, il y en a pour tous les goûts, pour toutes les circonstances. La noce dure tout un jour; ce qui veut dire la nuit avec.

Au jour prenant, les invités se retirent. Les uns après les autres, ils viennent saluer les époux et leur faire des souhaits. La mère Bouchard étend ses vieilles mains tremblantes sur les quatre jeunes gens: "Mes petites filles, je vous ai vu élever, je vous aime presque comme mes enfants et je sais que vous méritez d'être heureuses. N'oubliez jamais, mes enfants, que vous êtes liés pour la vie. Aucune main ne peut détacher ce que votre langue a attaché. Et c'est parce qu'on est attaché pour toujours et qu'il n'y a pas d'inquiétude à avoir sous ce rapport, qu'on est heureux en ménage."

"Je m'y connais un peu, vous savez. J'ai eu mon homme cinquante-huit ans. J'ai rien qu'un conseil à vous donner: jamais de men-

teries, c'est poison vif, et ne jamais se coucher sur un malentendu."

Les invités sont partis et dans un mouvement d'abandon, Petit Boileau laisse tomber sa tête sur les genoux de sa chère Monique.

—Si tu savais comme c'est bon les doigts d'une femme dans nos cheveux.

Puis à Gustin :

—Dis donc, Grand Boileau, es-tu capable de me dire ce qui nous a valu d'être si heureux, après avoir passé par l'enfer boche ?

Et comme l'interpelé ne répondait pas, Robert Neuville éleva la voix :

—C'est que, mes enfants, vous avez été fidèles. Soyez toujours fidèles ; faites votre devoir et toujours vous pourrez espérer.

Bertha ajoutait :

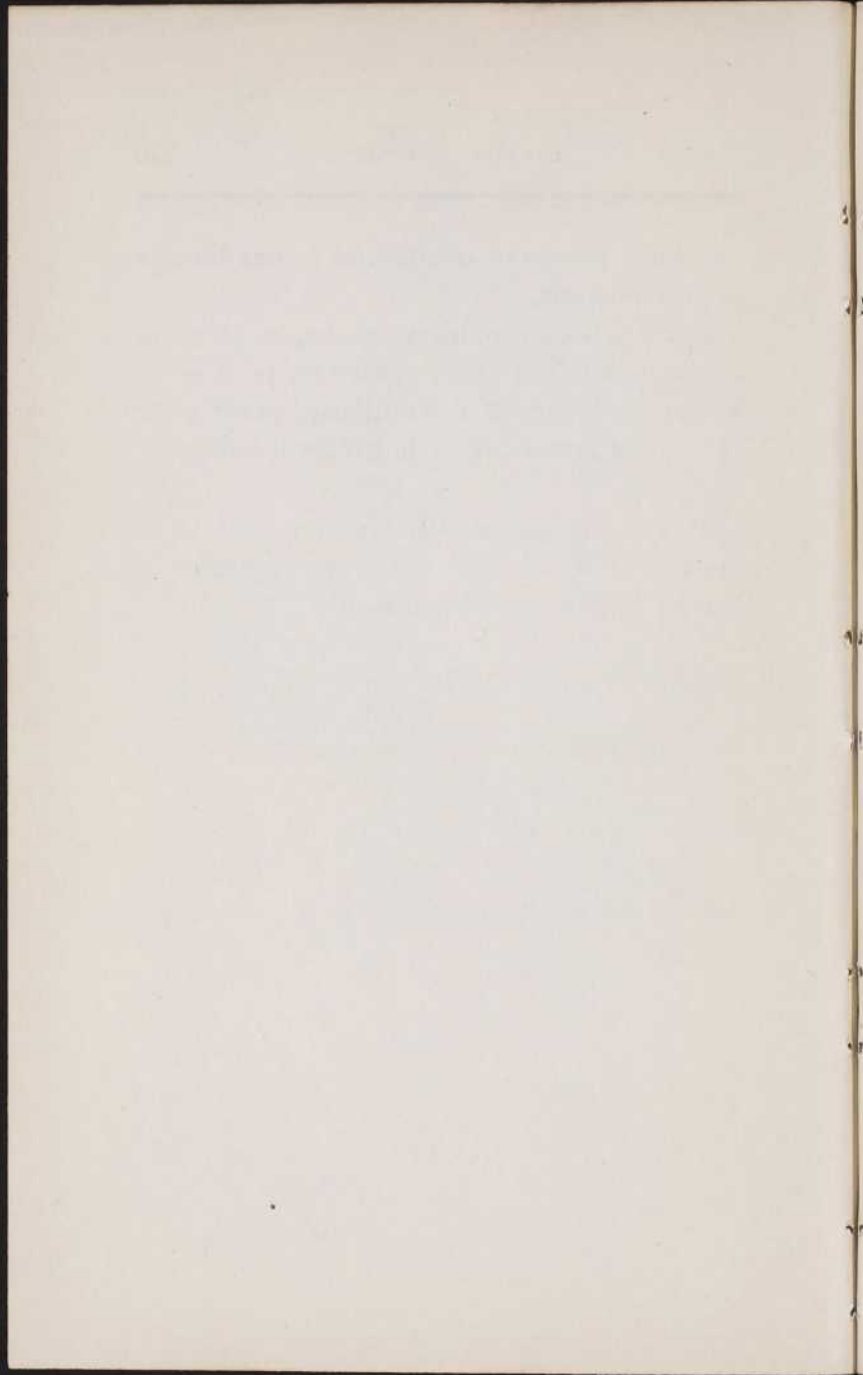
—J'ai bien prié la Vierge et je lui ai promis que nous irions ensemble la remercier de sa protection si elle me rendait mon Gustin.

Quand irons-nous ?

—Nous irons dès demain, et à tous les ans si c'est possible.

Dès le lendemain, les deux couples en plein bonheur, allaient s'agenouiller au pied de la Vierge, à la grotte miraculeuse, prier pour l'avenir et remercier de la protection du passé.

Et tous les ans, dit-on, ils vont ainsi à la grotte et au calvaire, prier et remercier la Vierge si bonne et si puissante.



EPILOGUE

C'est au Lac Bouchette que me fut raconté l'histoire de Bertha et Rosette.

J'avais visité la grotte et la voie douloureuse. Peu enclin à la dévotion, j'avais commencé cette visite surtout par curiosité; puis à mesure que je montais le calvaire, je sentais l'émotion qui me gagnait.

J'étais redescendu un peu fatigué. Sous prétexte de repos, j'avais faussé compagnie à mes compagnons.

J'étais surtout avide de recueillement et de solitude. Depuis près d'un mois, j'avais laissé mon foyer, et dans ce décor féérique, je pensais aux miens. Je pensais aux efforts et à la tenacité de cet artiste modeste, dont on m'a dit le nom, mais que j'ai oublié, et qui à force de patience a reproduit le chemin de la croix.

Je pensais à la foi vive de nos populations

canadiennes. Depuis deux semaines, j'avais visité une trentaine de paroisses. Et dans cette belle région du Lac Saint-Jean, j'avais trouvé l'une de nos populations les plus actives et les plus saines à tous les points de vue.

Pays admirable que celui-là où se rencontrent les beautés de la nature, la fertilité du sol, et la valeur physique et surtout morale des habitants.

Me suis-je endormi au milieu de mes pensées d'admiration et d'espérance pour mon pays et mon peuple? Peut-être. Je fus tiré de ma rêverie par une exclamation:

—Tiens, les Boileau qui viennent faire leur pèlerinage.

Je constatai que je n'étais plus seul. Sur le banc où j'étais assis, non loin de la grotte, à l'ombre d'un cyprès, j'avais un compagnon. S'appelait-il Jean-Pierre ou Pierre-Jean, je ne lui ai pas demandé. Il était âgé, n'avait plus de cheveux; ses pieds et ses jambes tor-dus lui donnaient une apparence de lutin.

Ceux dont il parlait, se dirigeaient vers la grotte; ils étaient quatre: deux hommes, l'un grand, bien proportionné, l'autre court, trapu; deux femmes admirablement jolies. Les quatre marchaient de front et dans leurs bras un enfant de quelques mois qu'ils portaient à tour de rôle.

Arrivés à la grotte, ils s'agenouillèrent, et l'une des femmes élevait son enfant vers la statue de la Vierge en un geste de prière et d'offrande.

Le vieux Jean-Pierre me montrant les deux couples en prière, me dit:

—C'est un miracle de la Vierge, qu'ils soient ici.

—Comment cela?

—C'est toute une histoire.

—Eh! bien, contez la moi; j'aime les histoires.

Le vieux Jean-Pierre ou Pierre-Jean, je ne sais plus au juste, me raconta en résumé ce que je viens d'écrire.

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

Si vous rencontrez jamais le vieux, privé de cheveux, aux pieds tout croches, aux jambes tordues, le vieux qui ressemble à un lutin, que ce soit Jean-Pierre ou Pierre-Jean, sur le banc à l'ombre du cyprès, non loin de la grotte miraculeuse, il vous dira l'histoire des Boileau.

Il vous dira leur nom véritable, la paroisse, le rang même où ils ont vécu, où ils sont encore avec leurs enfants. Il vous dira : Bertha est une femme heureuse; c'est une sainte femme, et Rosette est devenue un vrai démon.

Il vous dira encore que la Vierge du Lac Bouchette l'a guéri, lui, de ses infirmités, et que si Rosette lui demandait son salut, elle serait sauvée par la Vierge, comme les deux Boileau l'ont été.

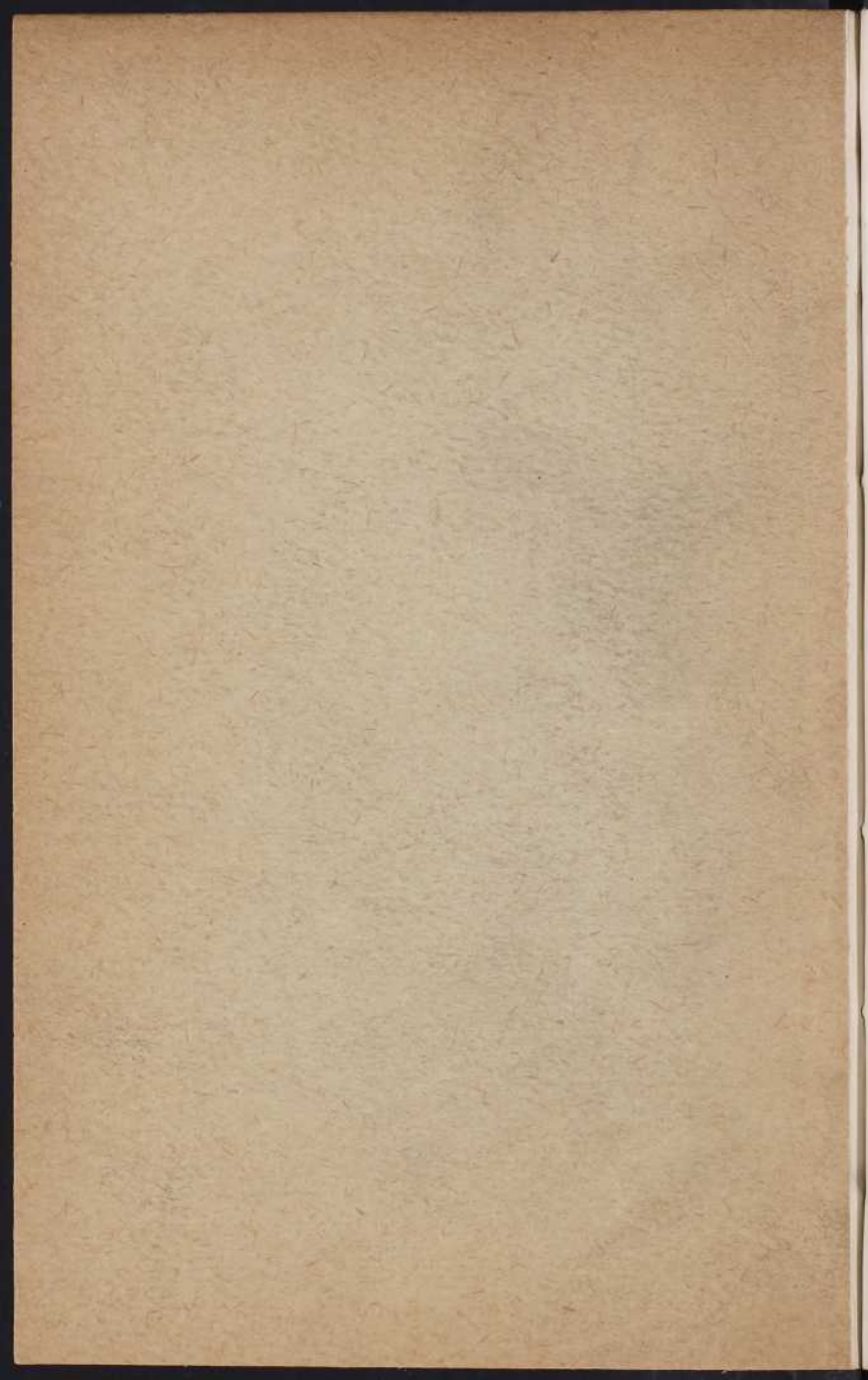
Elle est si bonne, Elle est si puissante notre Vierge!

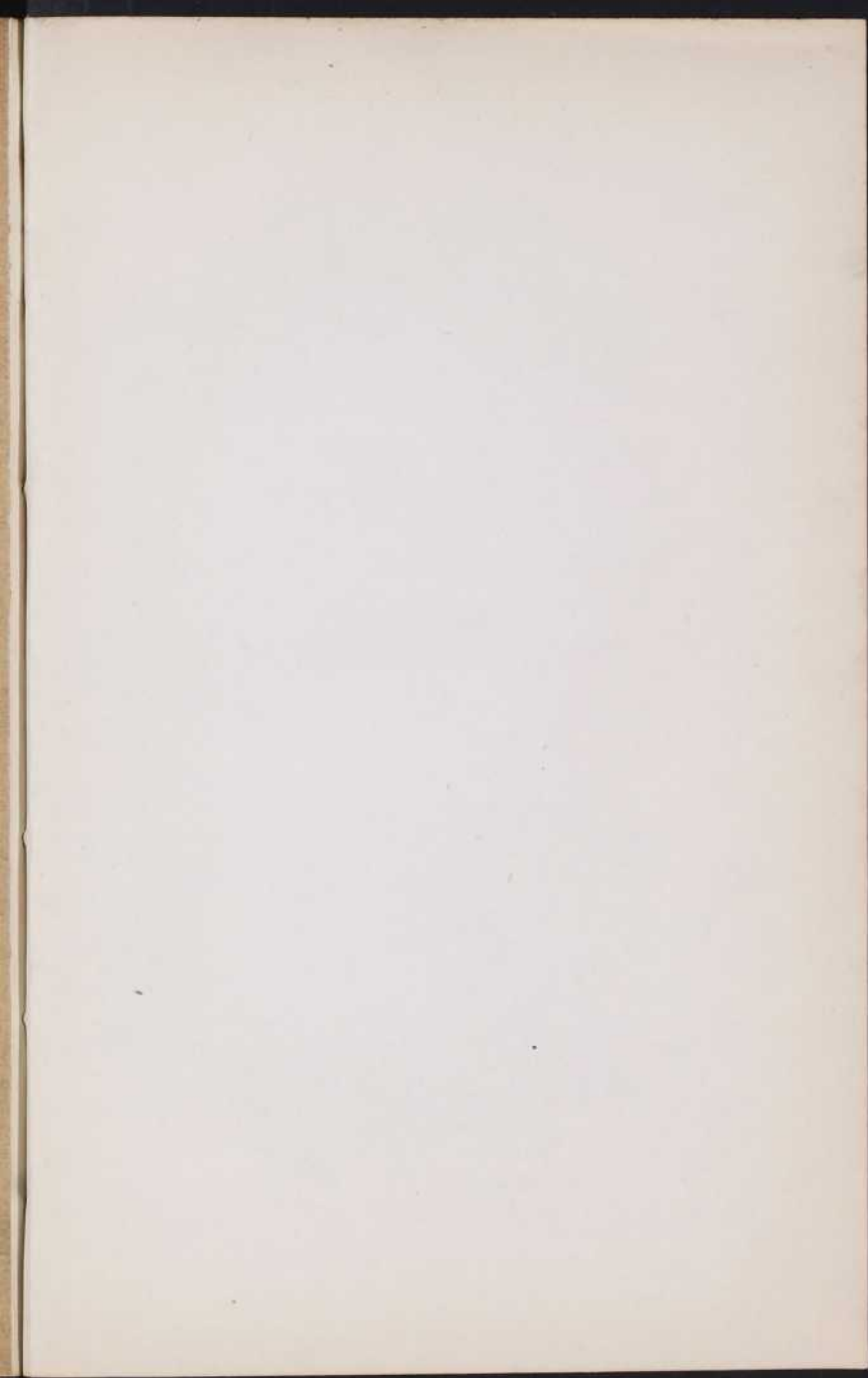
FIN

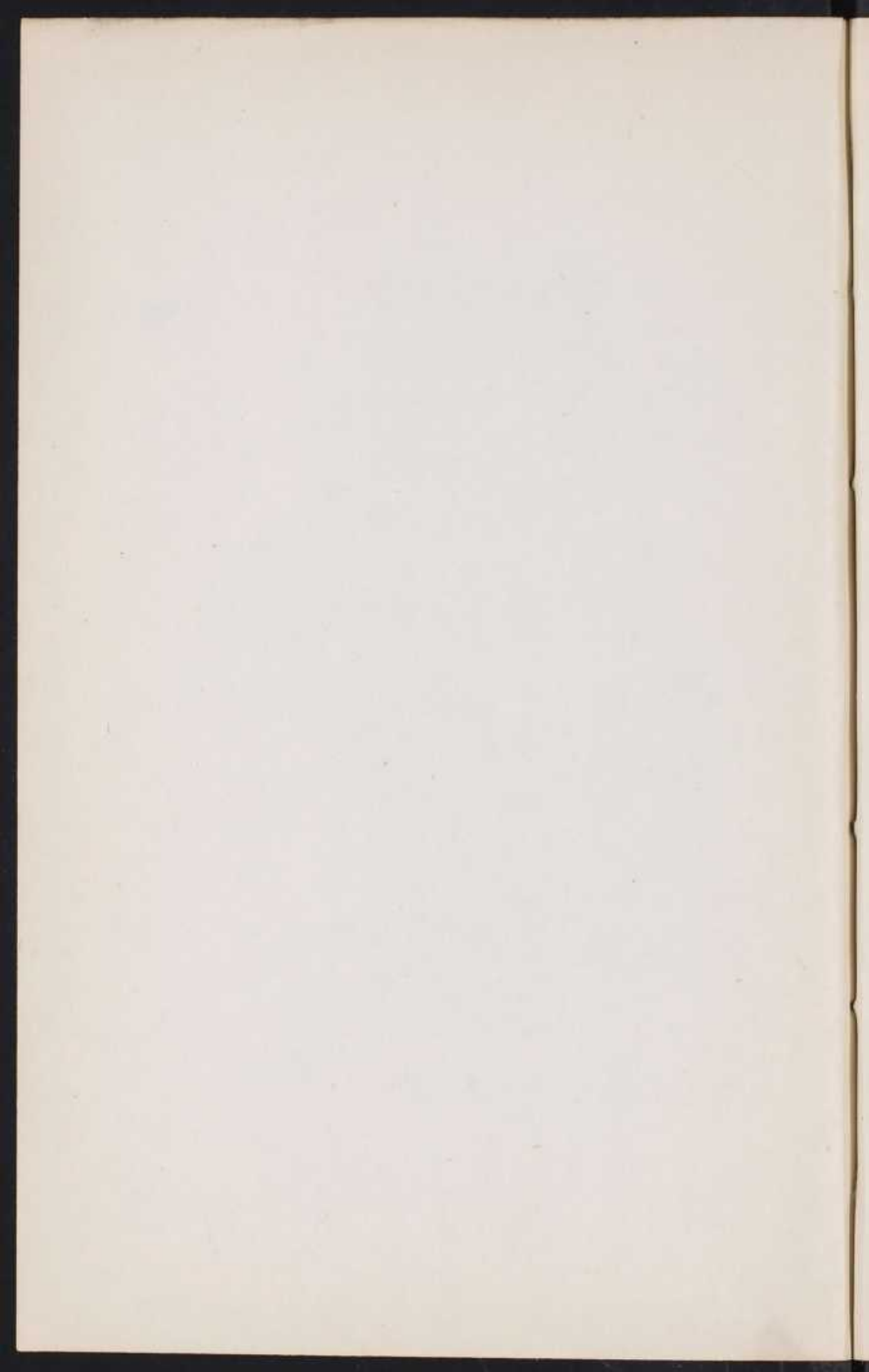
En préparation: Un deuxième épisode de l'*Emprise*, faisant suite à celui-ci, sous le titre de "Consciencés de croyants."

BIBLIOTHÈQUE
MUSEUMS-1948

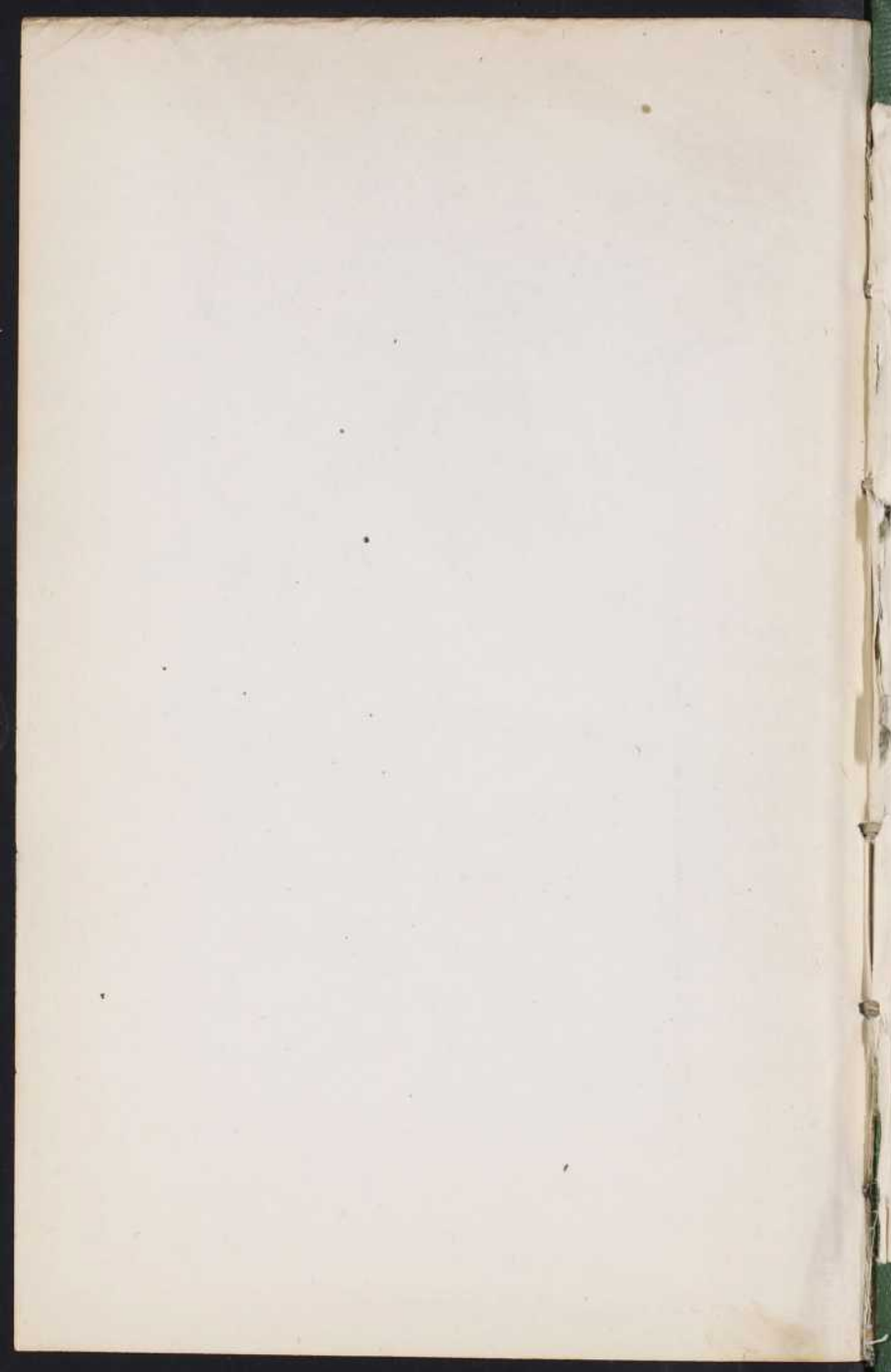








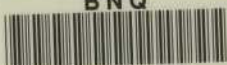




Date d'échéance du prêt

Date of return

BNQ



000 409 887